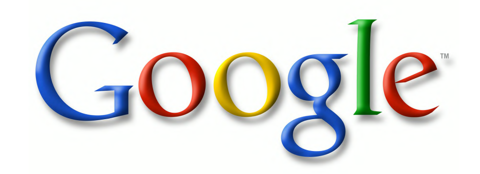
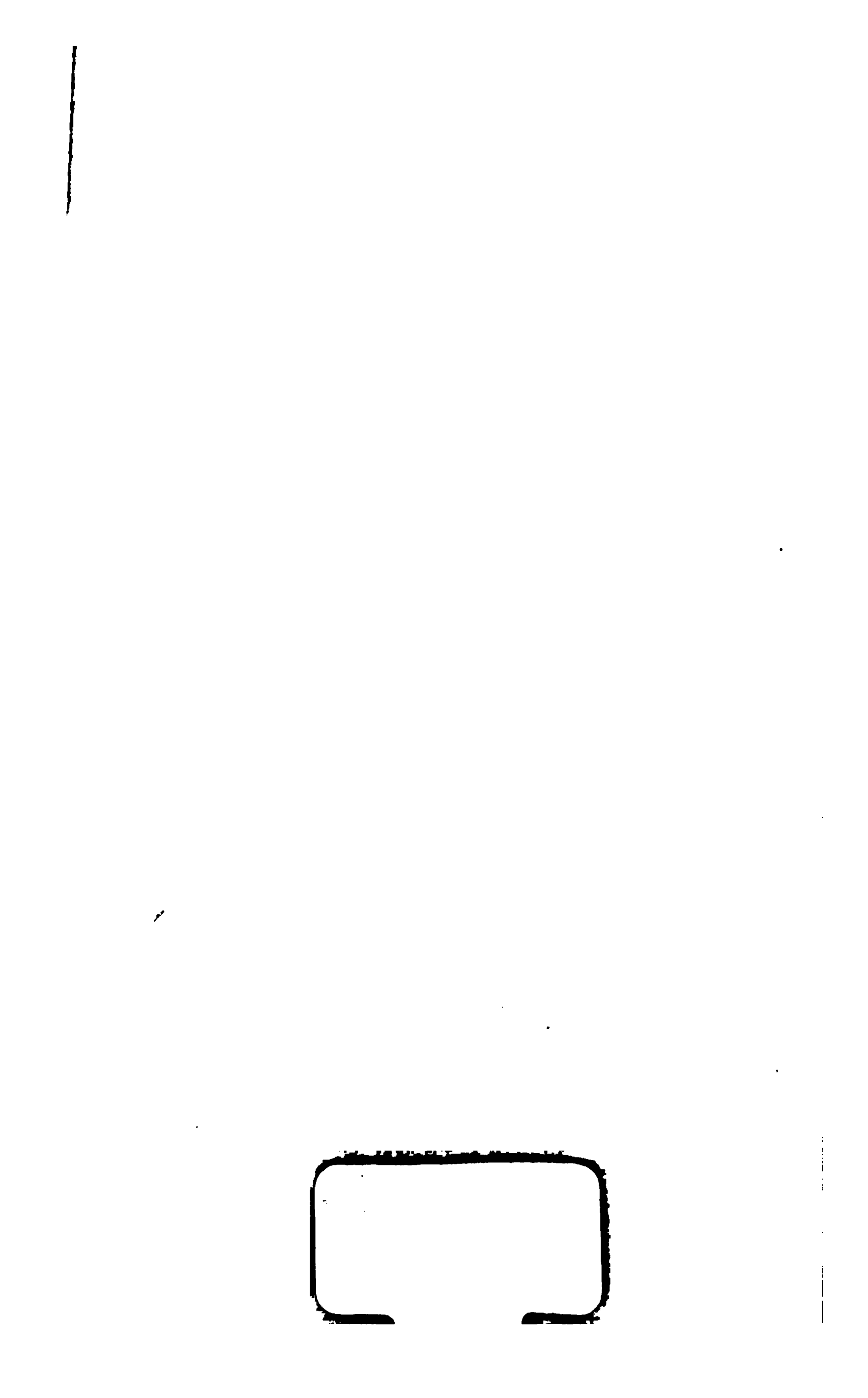




ANDRÉ SALMON

C'EST UNE BELLE FILLE

ROMAN



ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS -- 22, RUE HUYGHENS, 22 -- PARIS

C'EST UNE
BELLE FILLE !..

DU MÊME AUTEUR

Tendres Canailles, roman.
Monstres choisis, contes.
Mœurs de la Famille Poivre, roman.
La Négresse du Sacré-Cœur, roman.
Bob et Bobette en ménage, roman (Albin Michel édit.)
Le Manuscrit trouvé dans un chapeau, roman fantasque, orné de dessins à la plume par PABLO PICASSO.

Prikaz, poème (*épuisé*).
Le Calumet, poésies (1910).
Les Féeries, poésies (1907).
Premiers Poèmes (1905).
Le Livre et la Bouteille.
L'Age de l'Humanité, poème à paraître.
Le Calumet, édition définitive, ornée de bois d'ANDRÉ DERAIN.

La Jeune Peinture française.
La Jeune Sculpture française.
L'Art Vivant (1920).

Le Chass'bi, notes de campagne en Artois et en Argonne.
Histoires de Boches.

ANDRÉ SALMON

C'EST UNE
BELLE FILLE !..

Chronique du Vingtième Siècle



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 exemplaires sur papier du Japon
numérotés à la presse de 1 à 15.

25 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse de 1 à 25.

75 exemplaires sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma
numérotés à la presse de 1 à 75.

EXEMPLAIRE N° 61

PREMIÈRE PARTIE

I

La beauté de Madeline.

La beauté de Madeline Delrose, comédienne de vingt ans, n'eût pas sans doute satisfait aucun des artistes méditants, aucun des peintres philosophes d'aucune époque, en quête du beau idéal, du beau en soi. Mais c'était justement qu'on s'accordait à dire d'elle : C'est une belle fille !...

Il y avait quelque chose d'absurde dans la beauté de Madeline, et l'on trouvait en elle, au moral, le même désaccord qu'au physique entre les deux points extrêmes de ce que notre esprit peut tenir pour la perfection.

De même qu'il y avait unanimité à proclamer : C'est une belle fille !... tous ceux qui approchaient de Madeline s'unissaient pour dire qu'elle avait le cœur bon.

La bonté de Madeline était citée en exemple dans les coulisses ; les échotiers célébrant sa beauté ajoutaient encore à leurs revenus en colligeant les traits les plus convaincants de sa générosité publique.

Est-ce que Madeline Delrose ne faisaient pas inlassablement valoir les vers de ses poètes préférés au profit de tous les naufragés, au profit de tous les sinistrés, de tous les rescapés, de tous les affamés du monde entier ? Nulle voix musicale n'était mieux ni plus que la sienne en possession du bel art de convoquer la pitié des foules au profit des peuples martyrs.

C'est à elle que dût de s'éteindre consolé, presque heureux, le vieux champion du mélodrame, Tyrade, octogénaire qu'elle comblait de douceurs et qu'elle visitait, après chaque générale, pour régaler le paralytique d'un compte-rendu de sa façon ; net, prest, coloré, vivant, aucunement imagé, illuminé d'un rire frais bien mieux propre que l'esprit à revigorer les nerfs et la cervelle du vieux lion de plateau.

Madeline Delrose retrouvait un cousin éloigné, à demi-mort ; personnage stupide que l'infortune persistante ne parvenait pas à rendre intéressant. Malgré quinze années de séparation, et bien qu'en son enfance même Madeline n'eut eu le moindre sentiment envers ce parent pauvre, elle mettait tout en œuvre, tourmentait tout Paris pour que les soins refusés au génie malheureux pussent sauver cet imbécile. Elle y réus-

sissait, s'acquérant ainsi, et sans apparence de calcul, de nouvelles faveurs aux yeux du monde. Comme si une telle intervention eût été œuvre trop mince, Madeline participait largement à l'entretien du vaurien valétudinaire, du moribond récalcitrant en une station allemande, alors réputée, et où il dissipait en ignobles ripailles l'argent de la comédienne avec la plus goinfre des petites catins palatines.

Mais Madeline méprisait profondément une sœur ainée — moins belle fille et plus jolie — d'être l'épouse satisfaite, résignée aux « travaux ennuyeux et faciles », la femme d'un statisticien à la Compagnie Transatlantique, aux appointements de deux mille huit. Juliette, cette sœur ainée, ne se souvenait d'avoir jamais reçu de Madeline que des chapeaux démodés, extravagants, dont la pauvre ménagère eût été bien honteuse de se coiffer pour mener ses chétifs jumeaux au parc des Buttes-Chaumont.

Au Conservatoire, au théâtre, les gens de service, portiers, huissiers, accessoiristes, habilleuses, machinistes qui se nommaient en ricanant les pingres les plus fameux du tripot comique, n'auraient pas même songé à s'embusquer au coin d'un portant ou contre une porte de loge pour attendre d'elle une gratification. Il leur semblait naturel que Madeline eût licence spéciale de ne dénouer les cordons de sa bourse que par décret extraordinaire de sa fantaisie ; et tous la saluaient très bas.

Cette belle fille qui ne donnait jamais rien, on la savait fort capable de se donner brusquement la charge de dix orphelins ou d'offrir un trousseau à la plus obscure figurante ; à la condition que Madeline eût, en un moment, forgé quelque roman bien sentimental et tout à fait absurde.

Toutes grâces de même sorte lui étaient d'avance acquises. C'est ainsi qu'on lui prêtait généralement de l'esprit, ou du moins qu'elle pouvait impunément commettre l'une quelconque de ces erreurs qui faisait à toute autre une réputation de sottise.

Au théâtre de comédie où Madeline, encore élève du Conservatoire, avait débuté, un petit emploi, presque de figuration mais exigeant du brillant, de la somptuosité, était tenu par une débutante, beaucoup plus belle que Madeline sans prétendre à sa réputation de beauté. Cette éclatante utilité, Tamara, sur l'affiche et pour les cercles galants, avait bien vite réjoui la troupe par sa niaiserie et l'on se divertissait fort de ses bourdes. Madeline riait moins haut que les autres qu'elle grondait souvent, à cause de leur méchanceté. On disait alors : Quel cœur d'or !... Quelle âme généreuse !... et chacun de le dire avec toute l'emphase comique.

Il ne venait à l'idée de personne d'admettre plutôt que Madeline, tout à fait dépourvue d'esprit, pût ne rien trouver de burlesque aux pataquès, aux méprises de la pauvre Tamara, opulente victime.

Tamara par sa sereine nigauderie ne pouvait man-

quer d'être une proie par le destin promise à Cherzeuil, jeune premier un peu las, un peu flétri, et mystificateur célèbre dont l'âge ne pouvait rien sur une verve sans doute trop grossière pour qu'on l'entame.

Le théâtre justifiait son renom de théâtre sérieux. On y cultivait le genre ennuyeux du meilleur ton. La crapuleuse liberté des petits établissements ne régnait pas dans ses coulisses et Tamara, la jolie sotte, se devait d'en être, encore qu'on lui connût d'assez nombreux amants, la pensionnaire la plus occupée d'affectations de pruderie. La modestie de sa tenue était à la mesure de sa sottise sans borne et de son illimité dévergondage.

Cherzeuil, tandis qu'on répétait *L'exil du cœur* du vicomte d'Aurel, paria deux louis à son camarade Binde, l'amoureux comique, que, sans même l'en prier, il obtiendrait de Tamara qu'elle montrât ses jambes devant tout le monde. Mais non pas la cheville comme dans Musset, les romans mondains et les comédies distinguées du vicomte d'Aurel ; non, la jambe, ce qui s'appelle la jambe !

On était alors en 1910 ; longtemps avant l'audacieuse invention des robes modernes. L'idée de Cherzeuil fut trouvée sublime. Malgré l'imbécillité de la victime, la gageure n'était peut-être pas si facile. Enthousiasmé, Carignac, le raisonneur, tint à s'associer à Binde pour un louis.

Cherzeuil n'eut pas de peine à gagner les deux

pièces d'or. Adroitement provoquée, indignée du propos de son camarade condamnant la folie des dentelles coûteuses qu'on ne peut exhiber à tous les yeux, outrée qu'on mit en doute qu'elle eut assez d'aises — « les moyens », disait Cherzeuil — pour se passer un si ruineux caprice, Tamara n'y tenant plus se résigna, avec assez de facilité, au geste perpétué de Pomaré à Grille d'Egout, afin qu'on la pût croire, si sa parole ne suffisait plus.

Cherzeuil se rendit compte, autant qu'il est possible, avant de s'excuser. Tamara rhabilla décemment ses jambes chères, inquiète à peine des sourires aiguisés.

— Cherzeuil s'est fichu de toi, lui souffla Binde furieux d'avoir perdu vingt francs.

Les sanglots de Tamara lui répondirent. Ils attirèrent Madeline qu'on mit au fait. Elle leur fit honte à tous ; elle les persuada qu'il n'y avait eu d'indécent que leur souci et, sans devoir imiter Tamara, affirma qu'elle en eût bien sûr fait autant.

C'est à Madeline que Cherzeuil offrit ses excuses. Tamara consolée la cajola. Madeline en fit sa meilleure amie, délivrant la sotte, la libérant de la tyrannie des railleurs, l'enveloppant, pour ainsi dire, du rayonnement de cet esprit qu'elle n'avait point mais en quoi l'on croyait.

Madeline vivait, en toute bonne foi et de son propre aveu, pour l'idéal.

Aucun événement puissant ne l'avait encore contrainte d'apprendre à regarder la vie en face.

Entre le spectacle de la vie, qui lui semblait affreusement monotone, et ses yeux, et son âme, la comédienne interposait ce qu'elle tenait pour un écran merveilleux, changeant, mais qui, quelque teinte qu'il prît, n'était rien de plus que le décor, grossièrement barbouillé et ne prétendant qu'à doubler le réel ! — de la plus vulgaire comédie laborieusement imitée de la vie quotidienne.

Lorsqu'on la nommait encore Madeleine, Madeline fut de ces petites filles qui, de bonne heure, s'essayent au beau langage, de celles qui nouent à leurs jupes courtes un chiffon quelconque figurant une traîne de cérémonie et qui, toutes seules, dans un salon sans feu, reçoivent, de la plus jolie façon, d'imaginaires grandes dames. De telles filles ne manqueraient point à devenir l'honneur d'une maison, mais c'est à peine, parfois, si elles ont seulement une famille.

On ne sait rien de ces foyers où le père, commerçant ruiné, homme de lettres désespéré, fonctionnaire enfin convaincu de son inaptitude à faire le moindre sous-chef de bureau se résigne à n'être plus rien qu'un obscur gagne-petit et, sachant qu'il ne lègue à ses enfants qu'un misérable honneur, accepte de les livrer aux médiocres destinées, croyant encore leur épargner les périls dont il ne sut pas triompher.

S'ils ont quelque appétit de fortune ou de gloire,

malgré l'exemple donné d'une fade résignation, les fils de ces familles où il n'y a, peut-on dire, que des cadets, doivent choisir très tôt. Il leur reste, d'abord, de se faire prêtre ou soldat. Un cousin de Madeline est prêtre. Mais les filles ? Consentir au mariage, lorsqu'on est une fille intelligente, pauvre et trop bien élevée, dont un ouvrier ne voudrait pas, c'est consentir au choix du compagnon banal, ignorant, chétif, et qui n'apporte en dot que sa peine et sa faiblesse. Juliette, au regard de Madeline, avait fait ce mariage.

Une amie de leur mère conduisait parfois Madeline aux *Français*, en matinée. Après la représentation, la vieille dame et la fillette allaient sous le péristyle épier la sortie des belles actrices. Ce spectacle, plus que la représentation, laissait Madeline frémissante. A seize ans, Madeline manifesta sa volonté d'entrer au Conservatoire. Il ne lui fallut que deux ans pour vaincre la résistance de sa mère qui préférait les Postes et Télégraphes. Une sorte de conseil de famille fut assemblé. Dans ses rires et dans ses larmes, Madeline — c'était encore Madeleine — promit de rester sage, d'introduire au théâtre le goût des mœurs bourgeoises et d'étudier ses rôles en s'appliquant à des ouvrages de dames. Mais Madeline ne savait pas ce qu'était le pouvoir d'un tragédien illustre, riche et beau dans sa vieillesse. Son professeur le lui fit bien voir.

Le soin d'ordonner le décor d'un logis élégant, le

souci de se vêtir selon son rang nouveau laissèrent à Madeline peu de temps favorable au remords. En outre, la considération que réclamait son orgueil lui échut en même temps qu'elle commettait sa première faute.

Le tragédien mourut. Madeline connut alors qu'elle ne pleurait que la perte d'un grand artiste. Vint Jacques Albier, jeune auteur dramatique qui ne la traita pas moins splendidement, et qu'elle eut le bonheur d'aimer. Ainsi, par ce miracle, fut abolie en elle, à jamais, la notion de l'erreur.

D'autres hommes la supplièrent, et leurs prières ne furent pour elles qu'autant d'hommages rendus au triomphe de Jacques sur son cœur. De son éducation bourgeoise, Madeline conserve un sentiment de l'ordre qui lui permet de vivre heureuse des libéralités de Jacques, sans toucher au trésor que lui légua l'illustre tragédien, son maître.

Le Conservatoire n'est-il pas une de nos grandes écoles nationales ? Madeline est une femme de notre temps qui a choisi le théâtre et qui, contrainte un peu, eût aussi bien choisi les Postes et Télégraphes. Madeline n'est pas exagérément ambitieuse ; ou bien elle l'est avec prudence. Comment passerait-elle la mesure, puisque, si jeune, la voilà satisfaite ?

Madeline éprouvait qu'elle pourrait bientôt honorer en Jacques Albier un homme de théâtre aussi glorieux, du consentement universel, que l'avait été son maître,

le grand tragédien mort, un soir d'été, d'avoir trop bu de bière trop fraîche avant de jouer le vieil Horace rugissant.

La comédienne ne doutait pas que son jeune amant fut son premier amant. Parce qu'elle possédait la douce, la consolante faculté de ne pas enregistrer les impressions vulgaires et les souvenirs offensants. Madeline ne tenait aucun compte d'une brutale et très laide aventure de tournée. Tamara la nigaude en eût traîné l'opprobre après soi, toute la vie. C'était l'adresse native de Madeline d'en effacer les traces jusque dans les mémoires réputées hostiles ou malicieuses.

Sous le regard de feu du grand tragédien, la résistance de l'élève docile avait tout de suite fondu, et vraiment elle ne s'était pas autrement comportée qu'en écolière obéissante.

Le tragédien simulait à ravir d'épouvantables colères quand une « nature » rebelle ne se pliait pas assez promptement à son enseignement, d'ailleurs remarquable. Il jetait les adolescents à la porte et s'oubliait (mais n'était-ce encore un jeu ?) jusqu'à menacer les adolescentes de « les cogner comme des bourriques qu'elles étaient ». Plusieurs se seraient parfaitement courbées sous la canne à bec de corbin qu'il ne leva jamais.

Avec Madeline, maladroite à simuler, à recréer, à retrouver la fureur amoureuse de Marguerite

Gauthier, le grand tragédien s'était contenté de grogner :

— Arrête !... Inutile de continuer... tu ne peux pas... tu ne pourras pas !...

Et comme le regard de l'élève implorait une explication, fût-elle la plus cruelle, la mieux propre à briser sa tenace espérance, le grand tragédien penché sur elle articula :

— Je te dis que tu ne peux pas... tu as quelque chose qui te gêne... ta vertu !

Comme, des yeux, Madeline ne cessait pas de supplier, le maître fut bon maître et délivra l'élève. Le souvenir de cette journée n'était peut-être pour elle, qui ne devait obtenir aucune des grandes récompenses, pas autre chose que le plus beau des souvenirs scolaires.

Jacques Albier n'avait aucun sujet de jalousie ; il n'y prétendait pas.

Donc, Madeline n'était pas de celles qui se livrent aisément au passé. Un soir qu'elle parcourait distraitement un journal, Jacques Albier crut apercevoir une ombre sur ses beaux yeux. Ce fut bref. Il n'eut ni le temps de s'interroger, ni celui de l'interroger. Madeline replia lentement la feuille du soir, disant :

— On vient d'arrêter un pauvre garçon que je connais. Un cabot de deuxième ordre... Lorédan, tu ne l'as jamais vu à Paris. J'ai tourné avec lui *L'Aiglon*. On l'a pincé à Nice, au Casino... il avait volé un pei-

gnoir de loge à Gondor... un peignoir en soie... Il avait bien mauvais genre, mais quand même... un voleur...

— Mais oui, Line, un voleur !... tu as trop bon cœur, ma chérie.

Madeline considéra son amant avec surprise. Elle ne pensait déjà plus, entre les bras de cet honnête homme, au voleur !...

II

Le Cavalier Scapin.

— C'est drôle, tout de même, songeait Mme Adolphe, en faisant la toilette quotidienne du logis élégant de Jacques Albier, c'est drôle, tout de même, comme la maison d'un garçon peut ressembler à celle d'une fille !

« De nos jours, bien entendu ; de mon temps ça n'était pas comme ça.

« Maintenant, les jeunes gens, — surtout les jeunes gens bien, et des jeunes gens presque rangés, — sont soignés comme des femmes.

Ils ont des cravates de la couleur de leurs robes et et ils laissent traîner, tout partout, des bricoles qu'on ne trouvait autrefois que chez les demoiselles ; et de la poudre ! et des petites glaces ! et des petits peignes !

« Avec ça, ils aiment le sport, la force et les batailles. Allez donc essayer d'y comprendre quelque chose !

« De leur côté, les petites femmes d'à présent sont plus sérieuses que celle de jadis. Il n'y a plus de coulage ni de désordre chez les demoiselles. Ça les rapproche des jeunes gens, et c'est pour ça que, malgré les différences d'habitudes, ils se plaisent et ils se recherchent autant qu'avant. Les demoiselles sont plus sérieuses, on ne peut pas dire le contraire, au point que les liaisons ne font plus peur aux familles. Il y a un ami de Monsieur qui a fait une enquête sur les jeunes gens d'aujourd'hui ; je ne vois pas pourquoi on n'en ferait pas une sur les demoiselles. Ça serait joliment intéressant à écrire !

« Elles sont plus sérieuses et mieux embouchées, plus polies avec les serviteurs. S'il fallait qu'on me parle comme je parlais à Emma, quand j'avais mes vingt ans, j'aurais jamais pu me décider à servir chez les autres... si ça s'appelle servir ! Femme de ménage ! Si au moins M. Jacques voulait me prendre comme femme de charge, intendante pour ainsi dire ! Enfin, les vieilles n'ont rien à réclamer. La vieillerie, c'est la vieillerie, et ici tout est si jeune, si frais !

Mme Adolphe soupira, semblant, d'un frisson, secouer la poussière souillant sa pauvre robe noire, jadis une robe de soie rose, roussie aux flammes de l'Opéra-Comique.

Délassée, s'étant quelques secondes étayée sur son balai, la mercenaire reprit sa besogne et poursuivit sa méditation.

— Les livres c'est long et délicat à épousseter ; surtout les biens reliés, comme ceux-ci. Y en a-t-il ! Il y en a partout maintenant ; ça envahit tout et ça attire bien plus les mites que les collections des messieurs d'autrefois. Ah ! ceux-là, ils ne se fatiguaient pas à lire. C'était, chez eux, toujours la même bibliothèque : Balzac au complet ; histoire de pouvoir dire qu'on connaît la vie ; la série de l'*Almanach des Courses*, des bouquins de souvenirs sur l'Opéra. Rien de plus. C'est à peine si on trouvait du Flaubert chez les poseurs et un roman de Daudet chez ceux qui avaient le cœur tendre. Ça, c'était un bon avertissement pour une femme intelligente et qui savait profiter de son expérience ! Aujourd'hui, les livres, c'est une manie, même ches les demoiselles. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien y comprendre ! Rien, probablement. Les jeunes gens d'aujourd'hui leur demandent d'avoir de la lecture. La culture qu'ils appellent ça. Faudra bientôt passer par des écoles exprès pour faire la noce... et on ne recevra pas tout le monde. Ça n'aurait jamais pu m'entrer dans la tête.

« Pour M. Jacques, ça se comprend qu'il ait besoin de livres, puisqu'il en fait. Mais comme tout est dérangé aujourd'hui.

« Voltaire, Crébillon... je l'ai ouvert une fois, c'est du propre ! Lamartine, maintenant ; le sérieux avec les cochonneries, quoi !

« Qu'est-ce qu'il a bien pu fabriquer pour mettre

autant de désordre hier soir ? Tiens, un bandeau d'or perlé. Et ça, sur le canapé de cuir ? Un manteau de femme. Allons bon, il n'a pas rentré seul. Ça devrait m'être égal, eh bien, c'est plus fort que moi, ça me gêne, une femme que je ne connais pas chez un monsieur seul, quand un monsieur chez une femme ça ne me fait rien de rien. Allez donc raisonner avec des idées pareilles !

« Il va falloir encore que je leur apporte le chocolat et un tas de choses. Mon Dieu que c'est donc nigaud d'être gênée comme ça.

« Elle doit être jolie et chic. Il est bien son manteau. C'est sûrement quelque chose dans les six cents, pour le moins.

« Na ! Voilà sa table en ordre. Il sera content. Pourvu que cette personne ne soit pas trop mal embouchée avec les domestiques !

Jacques Albier avait vingt-trois ans. On le disait riche. Il savait l'anglais, un peu de grec, un peu de latin ; il écrivait pour le théâtre des vers français et traduisait des ballets russes, ajoutaient les méchantes langues.

Aimant les livres précieux et les toilettes rares, on le voyait hésiter, chiffonnant entre ses mains longues et pâles, quelque étoffe unique : soie brodée du dix-huitième ou lampas de Coromandel, et ne pou-

vant se résoudre à décider s'il s'en ferait faire un gilet de vernissage ou la reliure au catalogue des collections de M. le Comte de Caylus.

Un vers mal coupé l'attristait, le choquait comme un habit manqué ; il avait rompu avec un ami d'enfance soutenant grossièrement que les œillets de Vintimille sentent le poivre de Cayenne. Mais ce délicat votait, il ne manquait pas un combat de boxe, s'entraînant lui-même, chaque matin, au puching-ball, et il avait, enfin, en qualité de passager, volé trois fois au-dessus du camp d'Auvours.

L'ameublement et le décor du logis, un petit appartement de la rue de la Néva, décelaient les goûts et les façons du jeune maître.

Des meubles modernes de Groult, clairs et aux lignes pures mais ornées ; des fauteuils de cuir roux anglais et des chaises Régence aux tapisseries éteintes, — bergeries et fêtes galantes. Dans la bibliothèque, selon la forte expression de l'excellente Mme Adolphe, le sérieux avec les cochonneries.

Sur les murs, un portrait d'aïeul (bourgeois hautain à la Royer-Collard qui créa la fortune de la famille Albier, en spéculant sur les terrains des Boulevards, au temps de Frascati, prévoyant qu'un neveu aurait, un jour, à parader sur ces mêmes boulevards), deux Arlequins squelettiques de Picasso, des rondes de jeunes filles de Marie Laurencin, un douteux Greco, un Henri de Toulouse-Lautrec, un Vuillard évoquant

l'idéologie bourgeoise et dreyfusarde corrigé par le voisinage d'un petit Forain, férocement nationaliste ; puis de vieilles estampes anglaises : Derbys d'Epsom ou repas burlesques de Rowlandson, mêlés à des batailles d'Epinal et des placards lithographiés de racoleurs. Ce sont de telles icônes qui servent à dénoncer un homme cultivé, mieux encore qu'à réjouir les yeux. Les primaires, plus francs, encadrent superbement le plus humble diplôme et leur certificat de bonne conduite militaire.

Dans un angle du cabinet de travail : une boîte d'aquarelliste, deux épées dans leur gaine et un filet à papillons, derrière un rempart de journaux et de revues à quoi la femme de ménage n'avait point permission de toucher.

Tandis que cette servante dévouée faisait voltiger, ainsi qu'un perroquet aveugle, un petit plumeau bleu et jaune, un baiser sur la paupière réveillait Jacques Albier dans la pièce voisine qui était une chambre à à coucher chinoise.

Les amants, élégants jusque dans le désordre de l'alcôve, multiplièrent les gentilles bêtises des amoureux vulgaires, tendres fadaises enregistrées, commentées par Mme Adolphe dont la vue baissait, mais dont l'ouïe restait fine.

— C'est gentil, mon Jacquot, de m'avoir emmenée en Chine, dit la dame toute nue, couchée dans le lit de Jacques, en souriant au peuple de magots sculptés,

peints et brodés, philosophant avec des tigres ou des dragons bleus, des courtines à la cheminée.

— Ce soir petite Madeline, je vous rapatrie.

— Déjà, méchant ?

— Ai-je dit que je t'abandonnais ?

— Non bien sûr, mais chez moi, c'est pas habitable; je viens d'avoir les peintres, ça entête. On a sonné.

— Ça t'amuse, charmante espiègle ?

— Qui est-ce ?

— Petite curieuse !

— Une discrétion, veux-tu ? Je parie que c'est une femme, une femme à toi. Je te préviens que si elle n'est pas très douce, très raisonnable, que si elle ne me dit pas : « Madame, je vous présente mes respects ; vous êtes la petite femme de Jacques pour la vie et je n'ai qu'à me sauver, comme une vilaine », je me jette sur elle, je la griffe et, si vous vous avisez de nier tous les deux, je la mords au coude, jusqu'au sang, pour lui arracher des aveux, comme au moyen âge.

Lachant son plumeau psittacique, Mme Adolphe constatait, dans le même temps, avec plus de sobriété :

— On a sonné.

En soupirant, elle s'en fut ouvrir la porte au visiteur trop matinal et marqua une assez vive surprise de se trouver en présence d'un petit mais vigoureux gaillard revêtu de ce costume popularisé par Vilbert, le comique, après Alphonse de Neuville, le peintre des dé-

faites, l'uniforme des chasseurs à cheval. Non point l'uniforme de parade comportant le dolman à parements rouges, le shako, bloc céleste refroidissant sur du cuir bouilli, et frissonnant de plumes de coq, le bel uniforme dont on se plait à imaginer, parés en leur jeune âge, M. Abel Hermant, margis correct, et M. Georges Courteline, forte tête ; non point l'uniforme des jours de gloire, mais la petite tenue : courte veste azur, lourd manteau de drap foncé, culotte garance dans les houzeaux et képi déformé, à la classe, porté sur l'oreille avec autant de désinvolture que s'il se fût agi d'une casquette faubourienne.

Petit, trapu, souplement musclé, une flamme de très lucide intelligence aux yeux, quelque vulgarité aussi, nichée en rides gouailleuses aux confins des lèvres, le soldat, dépouillé de son uniforme, eût pu prétendre aussi bien au rôle d'un violent costaud de banlieue qu'à celui d'un moderne, pratique et suffisamment élégant bohême de coulisses, de finance ou de plume, les vrais reîtres de ce siècle.

Ce n'était encore qu'un soldat. Il prit seulement la peine d'esquisser un demi-salut, planta les rayons de ses yeux gris et durs dans les yeux de la vieille domestique, et demanda :

— Monsieur Jacques Albier ?

— C'est ici. De la part de qui venez-vous ?

— Il est chez lui, M, Jacques Albier ?

— Mais...

— C'est donc bien difficile à répondre franchement?

Le pli fâcheux des lèvres s'accentuait, les yeux pétillaient de malice hostile, la voix se nuançait, mariant les sonorités impérieuses, acquises à l'école de commandement, à ces molles inflexions, notes initiales d'où s'élève, azur et pourpre, la chanson des faubourgs.

Mme Adolphe balla du chef, un peu plus pâle sous son bonnet à coques. Elle n'avait pas peur, encore que toutes ces histoires d'apaches... mais elle redoutait tout d'une malice populaire qui laissait vraiment trop d'avantages à son adversaire. Toutefois, elle se permit la défense d'une chétive observation :

— Ah ça, militaire...

Du geste précis dont il se contentait la veille pour imposer silence à ses victimes de la chambrée, l'homme lui dicta de se taire. Il ajouta :

— Ça va bien, n'est-ce pas? Pas tant de façons. J'ai à lui parler à M. Albier.

— Vous ?

— Moi. Ça vous gêne? Annoncez Georges Cabouche ; Cabouche du 3e escadron, il sera content.

Cette réponse satisfit Mme Adolphe qui, croyant reconnaître en ce soldat un mince quémandeur, recouvra, du coup, toute sa supériorité méprisante.

— Vous êtes de son ancien régiment ? C'est peut-être un petit service que vous voulez lui demander ?

D'un geste à la Danton — le Danton fabuleux surgi d'entre les feuillets maculés des manuels scolaires —

d'une pesée convaincante sur les épaules frileuses, Georges Cabouche fit, impitoyable, plier la vieille, puis il dit, en héros de mélodrame :

— Tu lui diras que c'est rapport à la défense nationale !

Mme Adolphe s'ébroua comme un vieil oiseau après la pluie.

Cependant, dans la chambre mandarine, la camarade toute nue qui commençait de ne plus être aussi nue, disait à Jacques Albier :

— On pourrait croire que ça ne va pas très bien, de l'autre côté de tes murailles. C'est des créanciers, Jacquot ?

Prestement enveloppé d'un pyjama réséda, les pieds dans des babouches framboises, Jacques Albier ne boudait pas à la nécessité de rétablir l'ordre à son foyer. Toutefois, il était trop heureux ce matin-là pour se réussir un masque de maître indigné.

— Monsieur, s'écria Mme Adolphe, comme apparaissait au seuil le poète, Monsieur, c'est un mal élevé de militaire qui prétend que Monsieur...

Jacques, qui ne l'entendait point, poussa un cri de joyeuse surprise :

— Ah !... Cabouche !

L'autre qui, tous les traits du visage tendus par l'attention, épiait l'attitude de son ancien compagnon d'armes, rassuré par la cordiale exclamation, n'hésita plus à se livrer en toute franchise, s'écriant à son tour :

— Mon bleu !

L'homme du monde et le faubourien s'étreignirent, pour la surprise un peu scandalisée de Mme Adolphe. Mais Mme Adolphe ignorait tout de la sublime fraternité des armes que rien n'égale, pas même la vaste Camaraderie démocratique à la Withmann, tant il est vrai que rien, pas même le sacrifice, ne favorise l'amitié plus que l'acceptation joyeuse d'une même mort éclatante et banale.

— Ce vieux Cabouche !

— Ecoute, mon bleu, j'aurais eu bien du plaisir à venir te trouver plus tôt, mais ces messieurs n'ont pas voulu s'y prêter. Soixante jours de rabiot, depuis qu'un engagé de quatre ans compte quatorze-cent-soixante, ç'a toujours fait deux mois. Le temps me paraissait long de te revoir, depuis l'année dernière. Je me rappelais ce qu'on s'était juré le soir d'arrosage de tes galons de brigadier, et me v'la... J'espère qu'on ne se quittera plus.

Mme Adolphe balançait la tête, semblable à quelque éléphant dont son cornac prétendrait, à tort, faire un animal trop intelligent par l'enseignement d'un tour impossible, et le visage de Cabouche s'épanouissait, nourri d'une bonne gaité française et militaire, parce qu'il apercevait, mal dissimulée sous l'abri d'une portière de perles, une drôle de petite femme blonde en chemise de Valenciennes et coiffée d'un bonnet galant. Il croyait que de pareilles femmes n'avaient existé que

dans l'imagination polissonne des peintres de l'ancien temps. Il pensa ensuite à Marie-Antoinette, à la princesse de Lamballe que l'instituteur lui avait nommée, jadis, et ça le fit rire, en son cœur simple.

Tandis que Mme Adolphe s'occupait de la toilette de Madeline, Jacques Albier et son frère d'armes se trouvèrent à l'aise pour s'entretenir du passé et de l'avenir, dans le clair cabinet de travail du poète.

Cabouche dégrafa son lourd manteau, le jeta négligemment sur le divan, posa son képi sur le bureau, et se laissa confortablement choir dans un vaste fauteuil de cuir.

Un chat, puis un autre, vinrent examiner posément l'étranger, fort étonnés de la violence des tons de son accoutrement et quelque peu inquiets à la vue des éperons.

— Une cigarette ?

— Merci. C'est peut-être la dernière.

— Je ne comprends pas, fit Jacques en présentant du feu.

— Ecoute-moi, reprit Cabouche, je vais être clair. Si mes propositions te déplaisent, nous n'en parlerons plus. Je te serrai la main, je m'en irai et tout sera dit. Tu as eu le temps de m'oublier un peu. Je t'ai vu partir du quartier tout joyeux, délivré des misères du métier, et en civil, tandis que moi, ce jour-là, je prenais la garde à la porte, le mousqueton sur l'épaule, avec une année d'engagement à terminer, sans parler du rabiot.

J'espère pourtant que tu as gardé le souvenir du soir que nous avons fêté ta nomination.

« Tout le monde t'aimait, tu étais bon fieu, et on savait bien que tu ne ferais pas de service inutilement, pour te faire valoir en embêtant les camarades. Moi, je t'aimais mieux, parce que j'étais ton tampon, que je faisais ton fourbi, ton lit, que je fourbissais ton sabre, que je pansais ta jument, que je prenais les gardes pour toi, et puis tout. Tu me payais généreusement, mais ce qui valait mieux, tu me traitais en vrai ami. Je sais bien que le régiment ça rapproche, même que ça supprime les distances. Avec toi, il y avait autre chose en plus. Tu savais que je n'étais pas de ton monde, comme on dit, mais tu comprenais que j'avais des idées qui n'étaient pas du mien. On a été l'un pour l'autre comme des frères. Donc, le fameux soir de tes galons, on s'est juré de ne pas se quitter. Nous avions une fameuse pistache. C'est pour ça que, si tu as oublié, je ne t'en voudrai pas. Moi, je me souviens !...

« C'était le soir que Lobel, le fourrier rempilé, nous disait : « J'ai hérité de quatre mille francs, étant consigné ; j'ai trouvé l'art et la manière de les claquer au quartier. Vous ne pouvez pas savoir, vous autres, ce que c'est que de boire quatre mille balles en huit jours à la cantoche ! » Quel type ! Tu sais, on l'a cassé depuis, c'est dommage, il était bon fieu.

«Quand tu me disais qu'on ne se quitterait pas, tu

ne te demandais probablement pas comment ça pourrait s'arranger. J'y ai réfléchi. J'ai même trouvé le moyen, depuis longtemps, et, si tu le veux toujours, ça s'arrangera. Je peux continuer ?

— Mais... oui, Cabouche.

— Au régiment, tu passais pour un richard. Je revois la distribution des mandats. Il me semble encore entendre de Chamaillon, le vaguemestre, appeler : « Ladureau, un franc ! Lopiche, un franc cinquante ! Cabouche, cent sous ! Albier, cinq cents francs ! » Il n'y a pas à dire, tu faisais ton effet. Mais je me souviens aussi de ce que tu m'as confié, que tu étais riche sans l'être, que c'est ton père qui avait la fortune, qu'il était jeune encore, qu'il t'en voulait de faire de la littérature et surtout, d'avoir donné ta démission d'attaché au bureau des accrédités du Crédit Mutuel ; un métier bon et chic, la diplomatie de la finance.

— Fichtre ! Tu es bien renseigné sur la haute banque.

— Tu ne sais donc pas que j'ai été groom à la Banque de France et de Hollande ? Je suis aussi le fils d'une ouvreuse, de la Comédie-Française. C'est pour ça que je ne suis pas pareil à ceux de mon monde. A la banque — ça a l'air d'une blague, mais c'est cependant vrai — j'ai gagné le goût de la société brillante, de la fréquentation des gens cossus, au besoin pour les servir. On fait ce qu'on peut. A la Comédie-Française, j'avais des billets de galerie, par la vieille, et je peux dire que j'ai profité du répertoire.

« Pour moi, l'amphithéâtre des *Français*, ça a remplacé le collège qui coûtait trop cher. On étudie ses classiques comme on peut, pas vrai ?

« Tu es ambitieux, il te faut la grande vie et ça ne doit pas aller tout seul, puisque le papa Albier s'imagine que faire de la littérature, c'est faire une sale noce. Pour réussir, il faut que tu sois aidé par quelqu'un qui te serve et qui te comprenne ; et toi, comprends-tu ?

— Je n'en suis pas encore certain.

— Je ne peux pas être ton ami, je pourrais être ton domestique. Un domestique dans le genre de ceux du répertoire. Je n'abuserais pas de tes confidences, mais tu n'aurais pas à les regretter. J'ai du bagoût, un peu d'instruction, de la malice et du courage. Ça serait un vrai plaisir pour moi, mon bleu, car, vois-tu, tu seras toujours mon bleu, de t'aider dans tes histoires de femmes, d'argent et de famille. Des serviteurs comme moi, on n'en fait plus, je suis le dernier, prends-le ! Tu ne t'en repentiras pas. Mon genre à moi, ça n'est pas le genre Baptiste, c'est plutôt le genre Frontin, ou le genre Scapin. Tu vois si je le connais, le répertoire !

— Le cavalier Scapin !...

— La mère Cabouche m'a donné une bonne éducation. En parlant de son métier, elle disait aux vieilles copines qui lui lichaient son cassis. « C'est un brave petit truc, ça, ma chère amie ! » La pauvre daronne ! Elle ne croyait pas si bien dire. Je lâche des mots, comme ça, mais ne t'émotionne pas, tu verras comment

que je peux parler bien quand c'est que je veux seulement me donner la peine de m'appliquer.

« Oui, tu as besoin d'être aidé. Ça doit être si compliqué la vie d'un monsieur comme toi ! Bien sûr, ce n'est rien pour ceux qui sont contents de porter des lavallières et de boire des pernods, mais pour toi, chic, élégant, arriviste ! — Pourquoi pas ? C'est toi qui me l'a dit et je t'approuve. — Ah ! probable que pour toi ça doit être plus délicat. D'autant plus que tu es sensible, jobard quelquefois, par conséquent facile à rouler. Il y a les femmes, avant tout ; faut savoir choisir entre celles qui servent parce qu'elles font honneur ou bien parce qu'elles se dévouent, et celles qui éloignent de vous les gens sérieux et influents. C'est plus difficile qu'on ne pense et on ne peut pas y voir clair quand on laisse trop parler son cœur, surtout si on n'a pas près de soi pour vous conseiller quelqu'un de désintéressé...

« Alors, mon bleu, je te propose une bonne chose. Tu me confieras tout ce qu'il faut que je sache du passé et du présent. Je me charge de l'avenir. Tu me passeras la consigne, quoi ! Par exemple, il faut qu'aujourd'hui ça soit notre dernière conversation sur le ton de copain à copain. On ne parlera plus de Cabouche, ton ancien. Ton valet de chambre te dira, avec l'accent qu'il faut — le soldat se leva, se raidit, puis s'inclina légèrement. — « Monsieur n'a pas d'autres instructions à me donner ? », et il n'y aura pas plus de gêne pour toi que pour moi, parce que, tout ça, ça sera convenu entre

nous. Tu ne réponds rien ? Ça ne te va pas ? Je t'embête ? Faut que je m'en aille ? Oh ! tu sais, je ne suis pas un raseur. Je saurai comprendre. Je m'en irai. Tu hésites seulement parce que ça t'épate. Ça sort de l'ordinaire. Mais crois-moi donc si je te dis qu'on est tous les deux des types pas ordinaires !

« Dis quelque chose. Ça me fait trop triste de parler tout seul du bon temps... et de ce qui aurait pu être ! Est-ce qu'un ancien, un vrai, comme moi, ça ne vaut pas un frère de lait ? On tête la même nourrice, on joue ensemble, on se bûche ensemble, on grandit ensemble, et puis, un jour, il y en a un qui dit Monsieur à l'autre, on reste pourtant deux frères.

— J'avoue que je ne m'attendais guère...

— Et avec tes créanciers, mon bleu — pardon de t'appeler mon bleu, mais qu'est-ce que ça fait, puisque je vais cesser de te tutoyer ? — avec les créanciers, tu n'as pas idée comme je serai à la hauteur ! M. Dimanche ? Je la connais cette scène-là, et je connais le moderne aussi. Puisqu'on parle argent, ne te tourmente pas pour mes gages. Tu me payeras selon le moment et d'après l'état de tes affaires. Tu arriveras, j'arriverai avec toi. On se retirera ensemble.

— Parles-tu sérieusement ?

— Enfin tu commences à t'en apercevoir ! Prends-moi à ton service Je serai un bon serviteur et un honnête homme. Si j'ai un peu de canaillerie dans le sang, je ne l'emploierai, je te le jure, qu'à préparer ta

réussite. Si tu ne veux pas de moi, comme je n'ai pas le goût de retourner au service, parce que c'est trop bête de rempiler sans galon, je ne sais pas ce qui arrivera, mais c'est rare si ça n'est pas du vilain. Ce qui est sûr c'est que je ne pourrais pas vivre la vie des miens.

« Ah ! tu ne peux pas savoir ce que c'est que d'être du peuple et de ne pas aimer le peuple !

« Etre du peuple, pour un gars comme moi, c'est, d'abord, apprendre à tout désirer sans jamais espérer rien posséder ; c'est apprendre à détester ce qui est beau, parce que ce qui est beau est trop cher. Oui, ce qui est beau est cher... La nature, c'est de la blague, ou bien, c'est que le peuple se fout de la nature parce qu'il en est trop près, ça ne le change pas assez de ses idées qui sont mauvaises, et aussi parce que la nature c'est un cadeau trop facile à lui faire, probable ! On ne peut rien dire contre, ça, mon bleu ; les filles du peuple sont bien plus belles quand elles ont mal tourné. Avant que ma sœur ne soit enlevée par le frère de son patron, personne à la maison ne remarquait qu'elle était jolie. Vous autres, parbleu ! vous pouvez bien venir les prendre chez nous. Vous ne les avez pas vues laver leur linge et la vaisselle, soigner le vieux qui rentre soûl, et vous n'auriez peut-être jamais envie de mettre des bagues à leurs mains si vous les aviez vues cirer les chaussures en crachant dessus.

« Moi je suis du peuple, et ça m'a fichu la rage au cœur. Oh ! ça n'est pas aux bourgeois que j'en veux,

c'est pire que ça, c'est les miens que je méprise. Ça fait mon malheur, mais ça me donne de la force.

« A l'école on me faisait honte — et ce que j'en ai pris des baffres à la maison ! — parce qu'on soutenait que j'étais le plus intelligent et que je ne fichais rien par malice et par rosserie. C'était pas vrai. C'est par orgueil que je ne voulais pas en foutre un coup, par orgueil et... Comment expliquer ça ?... Par prudence, par instinct de défense, tellement je sentais juste que l'instruction qu'on voulait me donner, c'était du chiqué, du poison, une instruction truquée, faite exprès pour les pauvres, afin que je reste toute ma vie un vrai pauvre.

« Tu saisis, maintenant, pourquoi je ne voulais pas être le premier à ce truc-là ? Tu me comprendras encore mieux si je t'apprends que tous les maîtres étaient socialistes, et que, cette instruction truquée, ils la truquaient encore à leur façon. Les bourgeois ont bien tort de crier après eux. Faire des insurgés, c'est encore plus vache que de faire des ouvriers obéissants ; il n'y a pas de meilleur moyen d'enfermer le peuple dans le peuple. Moi, je voulais en sortir. J'ai de l'orgueil, je n'ai même que de l'orgueil, heureusement pour moi que je suis fait comme ça, car sans mon orgueil il y a longtemps que je serais crevé, et pas de la plus belle manière. Ça t'étonne probablement qu'après ça j'aie envie d'être domestique ? C'est seulement chez toi que je veux servir.

« J'ai un frère, une grande brute honnête avec des pattes à étrangler trois patrons du coup, qui gagne

quatre francs par jour dans une raffinerie. A la banque, je ne travaillerais pas comme lui douze heures, mais on ne m'offrirait pas beaucoup plus. Alors je tomberais malgré moi dans les syndicats et la révolution qui me dégoûtent, vu que je déteste les gens mal vêtus et mal embouchés. J'en serais pourtant si c'est trop bête et trop lâche de se laisser crever de faim sans rien dire. Je suis plus bourgeois que toi, aussi je ne voudrais pas devenir fatalement un anarchiste, et pas un anarchiste pour rire, tu peux me croire !

« Tu peux me l'éviter sans rien y perdre, au contraire. Prends moi au moins à l'essai...

— C'est infiniment plus compliqué que...

Cabouche, saisissant son képi qu'il se mit à pétrir, se raidit, car, maintenant qu'il ne dépensait plus sa fièvre en paroles tendres et violentes, il avait envie de pleurer, comme un enfant que les siens ne reconnaîtraient plus. Il recouvra le calme et dit, bon garçon malicieux :

— C'est pas compliqué du tout. Tu me loueras une chambre au sixième ; comme livrée, tu me donneras un vieil habit à toi. J'aime mieux un habit qu'une vraie livrée ; je porterai ça très bien. C'est pour l'argent que tu te tourmentes ?

— Voilà qui n'est pas absolument faux.

— Si t'es déjà gêné, raison de plus pour m'attacher à toi. C'est dit ?

— Eh bien... soit !

Cabouche devint pourpre de plaisir.

— Merci ! Veux-tu... pour la dernière fois, me donner la main ? Merci, mon bleu, merci, merci... mon bleu. Maintenant c'est fini ; quant à toi, faudra me tutoyer toujours... Je remercie, Monsieur de m'accorder sa confiance. J'attends les premiers ordres de Monsieur.

Jacques Albier n'était pas éloigné de croire que c'était vraiment la providence qui lui donnait Georges pour valet, puis il savait mal refuser ce qu'il lui était facile d'accorder. Une joie naïve le gagnait. Il disait.

— Un domestique ! Ma maison prend de l'allure.

Mme Adolphe demeurait écrasée par la nouveauté de l'aventure, inquiète, encore qu'on l'eût assurée qu'elle ne perdrait pas son emploi.

La bonne vieille errait, ahurie d'ordres contradictoires. Il fallut trouver pour le cavalier Scapin du linge, un habit suffisant ; il fallut encore installer dans un réduit, sous les toits, ce modèle des serviteurs, pressé d'offrir en hommage le sacrifice de ses moustaches à son maître. Cette hâte charmait Jacques, amusé de faire à Madeline la surprise du déjeuner servi par un valet. Mais la vieille ne sut pas retenir sa langue. Indifférente au pittoresque de l'aventure, Madeline déclara simplement :

— Il y a longtemps, chéri, que je te conseillais de prendre un domestique mâle. Ça vous a beaucoup plus de chic.

L'intelligence du nouveau serviteur était prompte. Ayant triomphé de la défiance de Mme Adolphe, il lui fallut peu d'instants pour apprendre l'essentiel, savoir de Madeline qu'elle était la maîtresse déjà ancienne de Jacques, qu'elle suivait les cours du Conservatoire, qu'elle adorait son Jacquot et qu'elle ne pouvait regagner son appartement, parce qu'il sentait la peinture.

L'heure du déjeuner allait bientôt sonner, Jacques était encore en pyjama.

— Je vais aider Monsieur à terminer sa toilette, dit Georges.

— Du diable, fit Jacques en pouffant, si je songeais ce matin à engager un serviteur. Tu es beaucoup mieux sans moustaches. Je suis content Georges, cependant ça me fait un peu de peine que si vite...

— Je devine, Monsieur. Je n'ai pas à dire à Monsieur ce que je ressens... Mais Monsieur peut me croire, il valait mieux ne pas attendre.

— Laisse-moi au moins le temps de m'accoutumer à ton personnage. Sans cela je ne pourrais pas t'entendre me parler à la troisième personne sans être horriblement gêné. Allons, encore un bavardage en amis, mon pauvre Cabouche ; parle, mon garçon, tu en grilles d'envie, raconte moi n'importe, quoi une bonne histoire d'autrefois. Parle, je t'en prie.

— Puisque Monsieur le veut...

— Allons, Cabouche...

Un franc sourire de soldat atteignant à l'étape éclaira le visage nouveau du valet.

— Tu te souviens du soir qu'on a rossé les deux caporaux de biffins dans la rue des Remparts ? Les deux biffins, ronds comme des boudins, qui chantaient à tue-tête.

Marie-Margot
Sur un arbre perché...

— Georges, on sonne.

— Monsieur voit bien que j'avais raison...

Il y eut un instant de pénible silence. Le valet le rompit héroïquement :

— Que Monsieur ne me demande plus de me laisser aller. Monsieur voit bien que maintenant c'est fini...

Demeuré seul, Jacques écarquilla les yeux et dit :

— Bah, ce n'est pas un rêve ?... Ce Cabouche !... Si c'était une crapule ?... En tout cas ce serait une intelligente crapule... Mais non... Scapin... Mes amis les poètes politiciens ont bien raison de soutenir que nous devons tout au dix-septième ; seulement, s'ils ont ressuscité Boileau ils n'avaient pas retrouvé Scapin. Le ciel me le réservait. Merci, mon Dieu !

Pour ses débuts, Georges introduisit, fort correctement, un jeune homme élégant et rasé, un triste à la face rubiconde, Lucien Sernave, homme de lettres et

ami de Jacques ; un de ces amis dont on découvre soudain qu'on n'eut jamais pour eux la plus timide amitié.

— Jacques, mon cher ami, dit le visiteur sans préambule, j'ai la plus grave confidence à te faire. Je suis ému, mon cher ami, bouleversé ; il faut que je te parle, à toi seul.

— Mon vieux, répondit Jacques avec beaucoup de placidité, tu me raconteras tes petites histoires en déjeunant à ma table. Si la présence de Madeline Delrose retarde tes confidences, tu te confesseras dans une heure, au fumoir. Voici des cigarettes, des journaux de toutes les nuances politiques et littéraires, de quoi s'instruire et se défaire de ses convictions. Amuse-toi. Je me vas faire une beauté.

— Mais, je t'assure, cher ami...

— Jacques Albier ne l'entendit pas. Son hôte éclipsé, Lucien Sernave maugréa, se croyant seul :

— Madeline Delrose ! Une femme ! Toujours des femmes ! Elle ne peut ne donc pas déjeuner chez elle cette grue-là ?

— Non, Monsieur, elle ne peut pas, elle a les peintres.

Telle fut la première réplique du rôle de valet classique confié pas le destin à Georges Cabouche ex-cavalier de première classe de la deuxième du trois du 14e Chasseurs

III

L'Agneau couronné.

Jacques eut vite à s'applaudir de s'être attaché un valet aussi précieux qui, pour débuter, avait su composer un menu, réclamant en vérité, plus de goût que de science culinaire : croutons de caviar aux œufs brouillés, côtes aux marrons, salade japonaise, pâtisseries. Encore qu'un peu précipité, ce n'était pas mal pour un commencement. Mais le poète fut surtout flatté de reconnaître que, sans qu'on eût à l'en instruire, le fils de l'ouvreuse avait su servir les vins avec méthode et dans l'ordre désirable.

Lucien Sernave mangeait beaucoup et buvait moins.

Blond, rose et gras, vêtu de telle sorte qu'on le classait sans balancer parmi les précieux tristes, le convive déjeunait avec l'application raisonnable qu'il apportait à toutes choses : il se nourrissait comme il faisait des vers.

— Bois donc, mon vieux, lui dit Jacques ; si tu ne bois pas, tes confidences ne passeront jamais. C'est gros, ce secret ?

— C'est grave.

— Tu joues de mon impatience. Vraiment, ça ne peut pas se dire devant Madeline ? Tu ne veux pas, cependant, que j'envoie cette petite fille se coucher, il est trop tôt.

— Jacques je ne te comprends pas ; tu me mets dans le plus grand embarras. Ne vous offensez point, je vous prie, Mademoiselle, seul un sentiment de fausse honte me commande de ne point me confesser devant vous.

— Tu n'as peut-être pas eu le temps de le remarquer, mais Madeline est une femme très intelligente et qui a lu tous les poètes. Pauvre petite ! Elle est courageuse, va ! Ainsi je ne crois pas qu'il soit une confidence d'homme de lettres capable de l'étonner.

— Vous avez lu tous les poètes, Mademoiselle ?

— Tous ! Enfin... tous ceux dont on parle.

— Rassure-toi, Lucien, je lui ai parlé de toi.

— Je sais de vos vers :

Lorsque tous nos baisers seront des souvenirs,
Lorsque nos chants profonds seront des odeurs vagues,
Tu viendras effacer sur mon front, de tes bagues,
La couleur des regrets...

— Il faut les oublier Mademoiselle ! fit Lucien Ser-

nave en reprenant de la salade japonaise. J'accuse Jacques de vous les avoir fait connaître ; il en possède une copie que je le prie amicalement de me rendre, avec d'autres, pour les détruire. C'est une prière que j'adresse à tous mes amis.

« Jacques, tu me restitueras le manuscrit du *Bal des Victimes*, ce livre ne paraîtra pas.

— Tu es complètement fou !

— Il ne doit pas paraître.

— Et c'est cela que tu avais à me dire ?

— Cela... et autre chose.

— Tu me terrifies et tu fais aussi peur à cette enfant.

— Jacques, tu sais combien notre amitié m'est précieuse.

— Je le sais.

— Je ne saurais dire à quel point je souffrirais de la voir détruite.

— Est-elle menacée ?

— Je veux espérer que tu me resteras fidèle. Pourtant, Jacques quelque chose, désormais, nous sépare. Tu m'as connu, comme toi, sceptique et libertin...

— Oh ! n'exagérons rien.

— Nous ne pensons plus de même aujourd'hui.

— Veux-tu que je te parle franchement ?

— Je t'en supplie.

— Eh bien mon bon petit Lucien, tu me fais l'effet

d'un jeune Monsieur qui se prépare à répondre à une enquête littéraire. Avoue que tu as reçu un questionnaire. Qui te l'a envoyé ? Agathon ! Dans mon petit corbillon que met-on ? Agathon !

Ce léger persiflage blessait Lucien qui éleva fortement la voix, pour reprendre :

— Je ne te dirai qu'une chose et tu comprendras.

— Jacquot comprend tout, Monsieur, tout de suite.

— Nous sommes très intelligents. Parle, Lucien.

Lucien assourdit assez superbement sa voix et dit :

— Je vais détruire le *Bal des Victimes* et je prépare *A Genoux !*

En articulant ces mots, Lucien Sernave coupa net un petit bateau de fraises et suspendit le geste du glouton décent, afin de ne rien perdre du bénéfice de sa déclaration.

Madeline baissait gentiment la tête, mais attentive, comprenant que tout ce qui allait s'accomplir appartiendrait à l'histoire.

Jacques, jouant avec un mince couteau d'or, répondit doucement :

— Quand les jeunes hommes sont fatigués d'être spirituels, ils se font spiritualistes.

— Je savais trop bien, hélas ! que tu raillerais.

— Pardon. Je ne raille pas ; je constate. Je fais mieux, j'admets et ne te cherche point chicane. Ce

n'est pas mon opinion que toutes les convictions sont respectables, pourtant je respecterai les tiennes au nom de notre amitié. Je te prierai seulement de m'apprendre l'art et la manière de passer aussi promptement du scepticisme à la foi et du doux au sévère.

— Qu'est-ce donc que notre élan de poètes vers les purs sommets, sinon une prière ? Et qu'est-ce que cet amour des choses redevenues le Verbe uniquement adoré, sinon la soif de l'éternité et l'amour de Dieu ?

« Tout cela m'est apparu, avec une si claire évidence, il y a trois semaines, en Lorraine, comme je lisais Baudelaire sur le banc d'une place de village, devant l'église, que j'ai soudain fermé mon livre et que, conduit par un autre Moi, j'allai m'agenouiller devant l'autel. Tu vois Jacques, combien est simple ce miracle.

— En effet, rien de plus simple qu'un miracle. Ceux que le miracle surprend sont des sots. Pour moi, qui n'ai point le goût des miracles, je constate seulement que, si après t'être grisé de nard, d'encens, de myrrhe et de génuflexions, tu t'étais confessé au bon curé de la chétive église lorraine, le saint homme eût sagement agi en confisquant ton Baudelaire. Je ne t'en dirai pas davantage avant le café que va nous servir Madeline, devant qui tu peux continuer à parler en toute confiance, elle a fait sa première communion.

Madeline, à qui Lucien Sernave offrait son bras,

voulut corriger, atténuer le ton du persiflage à quoi se plaisait son amant. De sa bouche que le fard amenuisait s'envolèrent alors ces mots qui voulait être d'apaisement :

— Sois donc sérieux Jacquot ; ce que dis ton ami est très intéressant, et tu sais bien que j'adore les discussions littéraires.

C'est pour l'amour de telles paroles que Jacques, debout sur la pointe arrondie d'un seul soulier, les bras écartés et battant, ainsi que des ailes, dépose un baiser sur le front de sa maîtresse.

— Oh ! Madeline. Est-ce parce que tu as tant d'esprit que tu es si jolie ou est-ce parce que tu es si jolie... Lucien : Vieille fine ? Bénédictine ?

— Jamais d'alcool.

— Pas même un doigt de Bénédictine ?

— Jacquot !

— Merci de le gronder, Mademoiselle.

— Un cigare ?

— Volontiers, je ne joue pas les saints.

Madeline, confortablement installée au creux des coussins, alluma une cigarette persane et feignit d'intéresser à la lecture du *Mercure de France* l'un des chats ronronnant sur ses genoux.

Lucien Sernave se recroquevillait lamentablement sur le moins accueillant des sièges. Il était morne autant qu'un petit employé menacé de perdre sa place pour une erreur d'addition.

Jacques fumait en marchant. Il souriait, convaincu du plaisir pervers qu'on goûte à blesser un ami, sans découvrir encore qu'il n'avait pour Lucien aucune sorte d'amitié.

— Ce que je reproche à vous autres, les convertis, ceux de la dernière promotion, c'est de ne pas permettre aux bons sceptiques tels que moi d'occuper toutes les positions qui eussent été l'asile possible des vieux jours de vieux drôles. Où donc se retirera le diable vaincu par l'âge ? Il fallait des hommes de lettres pour rendre insupportable le séjour de ces citernes de mol oubli que furent les cloîtres. Le séminaire d'Issy fait tort au *Café Napolitain* et bientôt il y aura plus d'écrivains sous les arceaux du plus humble couvent que sous les arcades de l'Odéon.

— Je comprends fort bien, mon cher Jacques, que tu m'accuses de me contenter d'une foi entachée de littérature. Injuste accusation, pourtant ! J'accorde qu'au seul point de vue de la forme le *Bal des Victimes* est un recueil de poèmes infiniment supérieurs à ceux qui composent *A genoux !* C'est précisément...

— Bizarre ! Il me semble qu'entre deux livres à offrir à qui j'honore j'eusse choisi le bon.

— C'est parce que tu n'as pas la foi. Dans *A genoux* j'exprime, avec maladresse, des sentiments qui deviendront puissants, des sentiments féconds. Le *Bal des Victimes* porte la marque de la stérilité. C'est ce qu'a

bien su comprendre Raymond Lebigre, à qui j'ai montré mes derniers poèmes.

— Ah ! tu as montré tes vers à Lebigre !

— Il m'a embrassé, mon cher ! Je puis te le dire, Lebigre m'a formellement promis de faire couronner mon livre. *A genoux !* poèmes de Lucien Sernave, préface de Raymond Lebigre, de l'Académie Française, ouvrage couronné par l'Académie Française. Ça fera bien à la devanture de Floury.

— Oui, ce sera d'un effet assez heureux. Mais ne craignez vous pas, ô jeunes hommes élus, de faire trop promptement école ? Redoutez-le, comme je le redoute pour vous... et pour le Ciel ! Dieu va être encombré de comptes d'auteur, comme un libraire de la rive gauche ; de ces comptes d'auteur qui ont coulé les plus sérieuses maisons !

— Une seule chose gâte ma joie. Je suis maladroit aux pratiques de la religion, je...

— C'est juste. Il faudrait des instructeurs spéciaux, il faudrait aussi que l'Eglise instituât à votre usage, à la façon de l'armée d'hier, une sorte de peloton des dispensés.

— Je sens le besoin d'une ferme direction. Raymond Lebigre m'avait donné une lettre pour le Père Chapavoine, mais, hélas ! le Père Chapavoine ne m'a pas accueilli comme je l'espérais. Il m'a dit, textuellement : « Mon enfant, ç'eût été pour moi une joie bien douce, mais j'ai déjà trois de vos confrères sur les bras,

et qui sont des hommes illustres, outre un général de division et le fils d'un ministre franc-maçon ; vous comprendrez que je ne puisse m'occuper de vous en ce moment. » Aussi me vois-tu un peu désorienté. Que faire ? Je ne puis me passer de directeur. A qui me confier ? Huysmans nous en a trop révélé sur la médiocrité des prêtres de paroisse.

— Ah ! la paroisse littéraire et artistique !

Madeline ferma le *Mercure de France*, renvoya le chat et dit :

— Si j'osais, Monsieur...

— Parlez, Mademoiselle.

— Si j'osais... Je vous entretiendrais d'un mien cousin. Je suis d'une très bonne famille. Papa était chef de bureau au Gaz et l'un de mes oncles est résident à Madagascar. Mon cousin, l'abbé Servant, est un jeune prêtre qu'on dit du plus grand mérite. Je le vois peu, mais sa mère, qui m'aime beaucoup, et que j'aime, serait certainement bien heureuse si l'abbé Servant recueillait le bénéfice d'une conversion qui ne manquera pas de faire quelque bruit. Mon cousin, un parfait lettré, à peine votre aîné, est second vicaire à Sainte-Agnès-de-Chatou, une église neuve, décorée par un grand peintre moderne dont j'ai oublié le nom. Souhaitez-vous que j'écrive à mon cousin ou, plutôt, que je le fasse pressentir par sa mère, ce qui serait plus convenable ?

— J'allais vous en prier, Mademoiselle.

Jacques s'inclina, les mains liées, et dit :

— Que voilà une édifiante conversation ! Quel tour heureux prend notre causerie d'après déjeuner ! Mais puisque je n'ai point de part à vos spirituelles entreprises, souffrez, mes enfants, que je me venge sur les alcools et les tabacs.

— J'en veux aussi, Jacquot.

— Madeline, je le dirai à ton cousin. C'est le fils du résident ce cousin-là ?

— Non. Le résident est aussi son oncle ; c'est un athée endurci, comme toi.

Jacques, abandonnant l'une de ces cigarettes persanes dont il avait fait venir plusieurs mille et qu'il détestait, vint se planter franchement devant Lucien Sernave et lui demanda :

— Que devient dans tout ça ta petite amie, Gilberte ? Est-elle informée ? Fini, vous deux ?

— Nullement. Elle ignore tout encore et je ne balancerai pas à t'avouer que je suis assez embarassé pour l'entretenir de ces questions si délicates. Vois-tu, si de toi je puis admettre une raillerie...

Madeline devait enlever toutes les pierres sous les pas du néophyte.

— Faites-moi donc connaître votre amie, Monsieur ; je lui parlerai. Voulez-vous ?

Lucien Sernave bafouilla, éperdu de reconnaissance. Puis il s'écria :

— Trois heures ! Je me sauve. Lebigre m'attend.

Après quoi, il prit congé, fort galamment.

En servant le déjeuner, en apportant le café avec les liqueurs Georges avait surpris le plus important des propos échangés. Aussi, le soir, à l'heure du coucher, le maître en profita-t-il (la scène doit se trouver quelque part dans le répertoire) pour demander à son valet de s'exprimer sincèrement sur le compte de Lucien Sernave. Georges ne se laissa pas embarrasser :

— Monsieur m'autorise-t-il à parler en toute liberté ?

— Je te l'ordonne.

— Eh bien, puisque Monsieur l'exige, je dirai à Monsieur que ce garçon là, c'est de la bleusaille, mais qui a de la malice, et je serai bien fier de Monsieur s'il n'est jamais plus bleu que ce bleu là !

IV

Mme Servant à M. l'abbé Servant, vicaire à Sainte-Agnès-de-Chatou.

Mon cher enfant,

« J'ai reçu la visite de ta cousine Madeleine — je ne pourrai jamais me résoudre à l'appeler Madeline — qui s'est montrée, je dois le confesser, plus affectueuse encore que de coutume. Son esprit peut être perverti par les idées du siècle, son cœur est resté bon, infiniment bon. Mon pauvre frère, trop faible, est mort trop tôt. En dépit de l'ascendant déplorable qu'avait sur lui ta tante Marie, Madeleine, si Charles avait vécu, ne serait pas aujourd'hui au théâtre. Je ne dois rien te cacher ; je ne veux plus rien te cacher, car j'ai réfléchi, trop tard, à ceci que ne pas tout t'apprendre t'empêcherait de prier pour elle comme il le faut. Madeline a un amant. Toutefois, le scandale n'est pas bruyant et la tenue de la pauvre enfant, en dépit de l'audace

des modes actuelles, qu'adoptent, hélas ! de très vertueuses personnes, ne permet évidemment pas de porter sur elle, du premier chef, un jugement trop sévère. Quelle épouse exquise eût pu faire Madeleine sans la coupable faiblesse de Marie !

« Encore que cela doive te surprendre, mon bien aimé enfant, c'est à ton sujet que ta cousine m'a rendu visite. Elle n'a pas perdu au théâtre toute religion et, si elle n'accomplit pas exactement tous ses devoirs de chrétienne, je crois, l'espérance t'en sera douce, qu'elle ne négligera pas tout à fait son salut,

« Madeleine a pour toi une absolue vénération et mon cœur se réjouit que la petite fille d'hier qui partageait tes jeux, tes joies et tes petites tristesses, quand toi-même n'étais encore qu'un gamin, ait, aujourd'hui, le respect de ta robe.

« Il y a mieux. T'aimant selon son cœur, qui est fantasque, de toute sa petite âme romanesque mais bonne, elle a. pour toi l'ambition que t'interdit ta sainte humilité.

« En l'écoutant, lorsqu'elle me parle de toi, je souris de plaisir et je me fâche très sincèrement, je l'embrasse et je la gronde, mon cœur de mère est transporté si mon esprit de chrétienne se révolte, et j'ai, à la fois, le désir de caliner Linette et de la mettre en pénitence, comme jadis, lorsque vous étiez petits.

« L'optique du théâtre, comme ils disent, la vulgarité des chimères dramatiques, le sacrifice quotidien

aux fictions de la littérature, ont assurément faussé le jugement de Madeleine. Elle ne se satisfait pas de te savoir humble prêtre, selon ton désir, elle souhaite pour toi la robe violette, la crosse, le chapeau ! Tu te fâcherais si je te dévoilais tout de l'ambition qu'elle te dédie, avec une si parfaite sincérité. Ne m'a-t-elle pas récité, l'autre jour, certain passage de je ne sais quel ouvrage de Stendhal (je crois que ce n'est pas un bon auteur), parce qu'il y est question d'un évêque d'Agde, qui n'a pas trente ans et qui, dit-elle, te ressemble.

« Ceux qui n'ont pas su prendre un soin plus rigoureux de l'âme de cette enfant furent bien coupables, et combien je me repens de leur avoir fait confiance !

« Mais voici ce dont il faut que je t'entretienne aujourd'hui. Parmi les auteurs et les écrivains que fréquente ta cousine se trouve un jeune homme, de ton âge, M. Lucien Sernave, de la famille des gros industriels lorrains. Ce jeune homme est l'intime ami de ce M. Jacques Albier dont Madeleine ne m'a pas caché quelle place il tenait dans sa vie.

« Au cours d'un récent séjour à la campagne, M. Lucien Sernave a été, assure Madeleine, touché de la grâce. Il ne veut plus écrire que de bons livres et il fait, très pieusement, le sacrifice d'un ouvrage libertin dont le siècle eût volontiers reconnu les mérites littéraires.

« Quoique bien naturel, selon notre conscience, ce

sacrifice me semble d'un courage si rare chez un écrivain qu'il faut, je pense, l'admirer sans réserve.

« Lucien Sernave désire se soumettre de la manière la plus complète. Or, depuis l'adolescence, ce pauvre jeune homme se trouve sans direction religieuse, ou même morale. Il en souffre, conduit par sa foi nouvelle et retenu par les tentations du monde, éprouvé sans doute aussi, par les railleries de ses amis sceptiques.

« M. Raymond Lebigre, l'illustre académicien, un des rares hommes de lettres dont les livres font battre le cœur sans avilir l'esprit, approuve hautement, est-il besoin de te le dire, les pieuses aspirations de M. Sernave qu'il protège et dont il veut assurer la carrière.

« C'est au Révérend Père Chapavoine (te souviens-tu de ta joie, mon cher enfant, lorsqu'à ta prière, je t'eus conduit à Notre-Dame entendre le premier sermon parisien du plus grand prédicateur de ce temps?), c'est, dis-je, au Révérend Père Chapavoine que M. Raymond Lebigre avait adressé M. Lucien Sernave.

« Mais je n'ai probablement pas à t'apprendre que trop de soins immédiats accaparent les instants du bon père. Pourtant, il serait bien périlleux de ne pas accueillir, en son ardeur première, l'enthousiasme chrétien de M. Sernave.

« Ce jeune homme se rend exactement compte du péril et, chagrin un peu de n'avoir pu s'en remettre à

la forte direction du Révérend Père Chapavoine, se cherche obstinément un directeur.

« Ce serait trop beau, mais aussi trop dangereux, que M. Sernave fut, d'un coup, d'une parfaite soumission. De telles flammes sont trop promptes à se résoudre en cendre et en fumée. Des répugnances mondaines l'empêchent de se confier au premier prêtre qui viendrait à lui ou qu'il trouverait sur sa route. Il ne saurait, en un jour de détresse dont il connaîtrait plus tard que c'était un beau jour, franchir le seuil d'une humble église, courir au confessionnal et tomber à genoux, simplement, se libérant sans même voir le paisible visage d'un vicaire qui lui dirait les paroles consolatrices.

« Gardons-nous d'oublier que M. Sernave est un artiste, surtout si son talent, qu'on dit réel, doit être mis au service de l'Eglise.

« Notre Madeleine, au fait de ces inquiétudes, a eu la pensée — et je trouve cela tout à fait joli — de t'adresser ce jeune homme. Ne te fâche pas, mon cher enfant, et garde-toi bien de refuser si tu devines les secrètes pensées de Madeline. Il est vrai, la très chère ambitieuse ne perd point de vue l'éclat que ne peut manquer d'avoir cette conversion et il lui plaît que le bénéfice en revienne, un peu, à ce cousin qu'elle tourmentait, si gentiment, et qui se pliait à ses quatre cents volontés lorsqu'elle était petite.

« Ne refuse pas, je t'en supplie ! Si tu étais ici, je

serais grondée, car je suis dans ce que ton pauvre père appelait mes jours noirs. Cette faveur qui doit t'échoir ne me donne pas que de la joie (je me défends d'écrire de l'orgueil puisque tu me l'as défendu, chrétiennement, encore que chez une mère, et dans un tel cas, ce soit un bien léger péché), j'ai du regret et — autre péché plus grave dont je m'accuse devant toi, — un peu de jalousie me donne à souffrir.

« Mon enfant bien aimé ! laisse-moi un moment oublier ta robe et ton ministère, laisse-moi parler au petit de jadis, au fils que j'ai nourri et pour qui j'ai souffert joyeusement.

« Depuis ton angélique enfance, tu n'as vécu que pour ta foi et la gloire des sacrements, plus sévère envers toi-même qu'envers autrui. Tu n'as pris au monde aucun plaisir et tu t'apprêtes à toutes les souffrances. M. Lucien Sernave a mené une vie brillante jusqu'à la dissipation, Dieu eut pourtant pitié de lui et l'éclaire. Tu affermiras sa foi et il reviendra au monde, purifié, mais ce sera encore pour en recevoir l'hommage. La gloire bruyante, brutale sera sa récompense.

« Pour toi, je crains bien que trop effrayé d'une éphémère renommée, tu n'accumules encore plus d'ombre autour de ta personne. Et le monde oublie, néglige, méprise si aisément ses meilleurs serviteurs !

« Il y a dans tout cela quelque injustice, mon enfant. N'interdis plus à ta mère d'en souffrir. Ne lui dé-

fends pas de pleurer lorsqu'il lui faut songer à ce qui fait ton espérance. Comme tes plus chers désirs me font mal, mon enfant !

« J'imagine M. Sernave riche, célèbre, ayant son portrait dans tous les journaux, académicien comme M. Raymond Lebigre, disputé par toutes les maîtresses de maisons, j'entends les plus dignes, fières de rehausser l'éclat de leurs salons du faste de sa gloire. La prière ne le forcera pas à renoncer, puisqu'on ne l'exigera pas de lui, à l'art qui donne des joies terrestres mais si hautes. Et tandis qu'on le fêtera, qu'on l'adulera, que feras-tu ? Où seras-tu, mon fils ?

« Depuis que tu m'as tout avoué, un vieux numéro du *Journal des Missions*, fané, jauni, froissé, arrosé de mes larmes, me renseigne trop bien. Je vois sur la couverture l'image d'un jeune prêtre en extase, au pied de la Croix ; des Pavillons Noirs, aux visages cruels, de vrais démons armés de sabres et de lances se jettent sur lui et le percent de plus de blessures que n'en dut souffrir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le jeune prêtre, sans défense, sourit à la Croix et bénit ses assassins !

« N'est-ce pas, mon enfant, qu'il faut me pardonner si je pleure et si je suis jalouse ? Cependant, malgré mon chagrin, mère d'un fils tel que toi, je ressens plus d'orgueil que n'en peut concevoir la mère de ce M. Sernave.

« Allons, voici tous mes péchés confessés d'un seul

coup. Examinons ma proposition avec tranquillité, réponds-moi que tu acceptes et ajoute, s'il te plaît, quelques paroles affectueuses que je puisse rapporter à Madeleine pour la récompenser.

« Je t'embrasse tendrement, mon fils bien aimé,

« Ta vieille mère qui te trouvera toujours trop loin d'elle.

« FANNY SERVANT ».

V

Madeline Delrose à Mlle Gilberte Marise.

« Ma chérie,

« Je suis bien aise que vous ayez soudain un si grand besoin de mes avis après vous être tant défiée de moi.

« Tout ce qui arrive est dicté par la fatalité. La sincérité de Lucien ne fait point doute, mais son ambition n'est pas moins évidente. L'une sert l'autre, c'est très comique, mais si humain. La décision de Lucien ne pouvait qu'être irrévocable, c'est pourquoi j'ai voulu m'occuper de lui, pour l'amour de vous. Entre mes mains, ce gentil garçon demeure entre les vôtres, vos jolis menottes que je bise pour toutes les exquises choses qu'elles m'ont écrites.

« Ne vous tourmentez plus. Lucien, après tout, n'entre pas dans les ordres — ce serait trop joyeux —

et je connais des messieurs, j'en connais beaucoup, des catholiques très bien, qui ont des maîtresses, très bien elles aussi. Quelles singulières idées fleurissent donc le soir, quand vous êtes seule, sous le dôme de vos jolis cheveux blonds ?

« Faites-moi le grand plaisir de venir déjeuner chez moi ; jeudi vous y rencontrerez Lucien, mon Jacquot et le fameux Raymond Lebigre. Cela vous étonne ? Mais conçoit-on qu'on puisse être aussi naïve que vous l'êtes !

« C'est maintenant très gentil chez moi, un mélange tout à fait réussi de dix-huitième et de moderne. J'ai dans mon petit salon un Moreau le jeune, que m'a déniché Jacquot, et une toile cubiste, ça se marie très bien. Le boudoir, plus simple, est délicieux aussi. Les peintres ont fait des merveilles. Vous savez que la lingerie va redevenir à la mode ; je vous montrerai des amours de combinaisons.

« Des tas de bises,

« MADELINE. »

VI

Raymond Lebigre, de l'Académie Française, au Révérend Père Chapavoine.

« Mon cher Ernest,

« C'est inouï ce que le monde tourne depuis que nous avons quitté Polytechnique. Le moins étonnant n'est pas que tu sois aujourd'hui un grand prédicateur tandis que je suis un académicien célèbre, alors qu'on nous donnait à choisir entre l'artillerie, le génie, les tabacs et les poudres et salpêtres.

« Le monde tourne. Nous étions les deux seuls catholiques militants de notre promotion, et l'on se moquait ouvertement de nous si nous préférions les vêpres à Saint-Etienne-du-Mont au billard du Café Soufflet. Je distingue chez les jeunes gens d'aujourd'hui une élévation de l'âme qui me réjouit. Le spiritualisme est un fait. On pourra ergoter autant que l'on voudra et contester le talent de nos jeunes disciples (on a bien

discuté du mien), il n'en est pas moins vrai que ces jeunes gens sont une force, sur laquelle nous avons le devoir de compter, en attendant que nos ennemis comptent avec elle.

« J'accorde que la foi authentique, la tienne, la mienne, n'illumine pas toutes ces jeunes âmes. Beaucoup ne se soumettent que par besoin d'une discipline, par hygiène morale, comme l'écrivent les plus intelligents. Et qu'importe ? Ne soyons pas trop exigeants. Le culture spirituelle ira de pair avec la culture physique. Fais-moi promptement des catholiques complets, comme l'autre fait des athlètes complets. J'apprécie fort la méthode du lieutenant Hébert, mais vive la méthode du Père Chapavoine !

« A ce propos, je te reprocherai amicalement, mon cher Ernest, d'avoir un peu hâtivement expédié mon petit bonhomme. Ce Sernave n'est pas une recrue extraordinaire, mais, enfin, c'est une recrue et, à tout prendre une assez bonne recrue. Certes, le gaillard n'est pas bouffi de talent, toutefois il a de la patte et il ne fait pas plus mal que tous ceux qui écrivent des vers datés de ce jour que la poésie est devenue un art d'agrément comme l'aquarelle, le tennis et la mandoline. De plus, il est nourri d'une ambition immense, en raison inverse de son génie, qui peut et qui doit nous servir. Cela m'ennuierait de savoir que sa conversion sera un peu boulée, si tu me passes cette expression.

« J'apprends que Sernave s'est confié à l'abbé Ser-

van, un petit vicaire de Chatou, illuminé suffisamment, à ce que l'on dit. Je ne te cache pas que j'eusse préféré un politique à un mystique.

« Car tout est là, mon bon ami. Nous allons, nous et nos troupes, agitant des étendards divers, à l'action précise. Je dis précise car, que demain soit à César, à Capet ou à l'Homme au cheval noir, il faut d'abord que demain soit à nous, c'est-à-dire à la très Sainte et Indestructible Eglise Romaine.

« Je t'embrasse affectueusement,

« RAYMOND LEBIGRE. »

VII

Les Niebelungen

Dans la jeunesse ambitieuse mais piaffante encore, on ne parlait guère autrement de Jacques Albier qu'en le nommant : le Poète riche. Cela procède d'une mode dont la faveur s'accentue. Comme il y eut Totor de la Chapelle et le Bicot du Montparno, il y eut l'Homme des Cathédrales, puis le Cygne d'Orthez. Enfin, nous possédons désormais des Princes, comme il y a des Terreurs.

En dépit de l'apparente absurdité d'une telle affirmation, le poète riche peut n'être pas fortuné. Rien ne dément qu'il lui faille subir le commerce attristant du peuple des huissiers, ni qu'il doive faire des études approfondies, fâcheusement personnelles, sur le taux usuraire au début du xx[e] siècle.

Le poète riche est un type reconnu, et qu'il faut cataloguer : le modèle riche, simplement.

Jacques Albier avait de lourds soucis. L'installation

de Madeline obérait singulièrement son budget. Une lettre menaçante du père Albier l'avertissait assez de l'inutilité de s'adresser à lui. Tout problème financier de cet ordre, dont le propre est d'être insoluble parce que mal posé, jetait le poète dans la plus lourde consternation.

Les lois de la vie lui paraissaient injustes. Cet exemple du problème mal posé l'obsédait, tandis qu'il rêvait à son malheur, aplati parmi les coussins du divan, ces délicieux coussins issus du rêve d'un pastelliste devenu fou.

Jacques évoquait ce lointain échec scolaire attribué par lui à une semblable cause, plutôt qu'à son insuffisance en mathématiques, échec qui lui avait valu de demeurer un an de plus en un maussade collège, affublé d'un uniforme inesthétique et dont il avait honte. A songer ainsi, Jacques souffrait, rétrospectivement et dans le présent, avec beaucoup de naïveté, mais très profondément.

Les catastrophes financières sont sans pouvoir sur les irréductibles bohèmes, les vieux garçons mal soignés et les anarchistes du sentiment. Mais Jacques avait le culte de l'ordre. Il ne lui manquait que de se soumettre, d'un cœur vertueux, aux lois dont il aimait à reconnaître l'excellence. Cependant, il n'était pas assez dépourvu d'ingéniosité pour ruser avec les défaillances d'une âme sensible mais lâche et molle, aussi se satisfaisait-il à bon compte, mettant au repos pro-

visoire sa conscience, par des soins inutiles dont la minutieuse économie lui faisait suffisamment illusion.

Il apportait autant de méthode à classer ses factures non acquittées et ses lettres de créance qu'à ranger ses poèmes et ses ébauches de drames ou de romans.

En des chiffonniers de petite maîtresse, en des coffrets précieux, reposaient des chemises couleur tendre sur lesquelles on lisait, tracés de cette écriture ferme et souple, aérée, qui faisait ressembler ses manuscrits à des inscriptions grecques, ces mots ennemis :

Proverbes, *tailleur*, *odelettes*, *bottier*, *stances*, *chapeaux*, *rondeaux*, *lingerie*, *projets de comédies*, *protêts*, *métaphores à conserver*, *billets renouvelés*, *pièces héroïques*, *modiste de Madeline*, *comptes arriérés*, *contes achevés*, *tapissier*, *élégies*, *pédicure*, *idylles*, *masseur*, *impromptus*, *impayés*, etc. Avec plus d'insistance, plus de coquetterie, il était à l'exemple bouffon de tant d'autres individus et peuples, citoyens ou nations, le bon comptable de sa banqueroute.

D'un bond, le poète comique angoissé se trouva debout. Il courut à ses secrets et, faisant jouer de mignonnes serrures, sortit de l'ombre les dossiers lourds du détail de sa déconfiture.

Jacques relut, un à un, ces divers poèmes en prose dus aux meilleurs maîtres de la couture, de la lingerie ou de la botte contemporaines.

Simplement, et une fois de plus, Jacques s'avoua qu'il ne pourrait « jamais payer tout ça ! »

Lorsqu'un homme ou une république en arrive à cette conclusion, sa conscience de débiteur s'en trouve à la fois moins libre et plus allégée. L'heure du coup d'état a sonné. Que faire, sinon s'en remettre à la clémence, voire aux extravagances du Destin ?

Jacques mira aux glaces de Venise un Jacques le Fataliste, digne du philosophe, et auquel il sut, malgré sa détresse, sourire avec assez de complaisance. Quoi ? Ce n'était pas encore le Neveu de Rameau !

Les mains aux poches du pyjama fleuri, mordillant sa claire moustache, le poète foulait l'herbe rose et bleue du tapis, comme si on l'eût condamné à cette tâche chimérique au pays de l'Impossible.

Tout en se soumettant aux rites très compliqués, particuliers aux sectateurs de l'inquiétude, Jacques songeait, à voix haute, et avec cette vulgarité de paroles qui, aux heures de crises morales, est seule capable de favoriser la chute heureuse de nos pensées :

— Ce serait tout de même malheureux de sauter, pour des bêtises, avant d'avoir marqué, au moins une fois, le but et quand la partie s'annonce si belle ! J'ai pourtant tout prévu, ma vie devrait se dérouler comme un beau film bien réglé. Une plaquette de luxe en débutant, vingt petits poèmes dédiés à vingt grands poètes, la thèse lyrique, quoi ! C'est fait ! comme disait Robespierre. Un bouquin plus solide à vingt-cinq ans, couronné par l'Académie ; on le fera ! comme disait Danton. A vingt-huit ans, un acte en vers à la Comé-

die Française, avec Madeline pour le créer, bien entendu ; à trente ans, trois actes, et ma première centième sur les Boulevards : à trente-trois ans, la croix et cinq actes à la Comédie, et puis... tous les espoirs me sont permis, si je ne saute pas. Le mariage ? Je ne peux pourtant pas me marier à vingt-quatre ans, je n'ai pas encore eu assez d'aventures, ça ne paraîtrait pas sérieux, on m'en tiendrait rigueur. Ce serait trop déplorable pour ma légende. Et dire qu'il y a des cochons sans talent, sans élégance qui remuent l'or à la pelle !...

Parlant ainsi, Jacques d'un doigt distrait, agitait dans une coupe de cristal le bouillon ardent d'une poignée de louis, et, ainsi faisant, n'hésitait pas à se comparer aux plus misérables : Gilbert, Malfilâtre, Chatterton et cet infortuné Stow, à qui Jacques II, en récompense et pour prix de tant de beaux écrits, n'avait accordé qu'un brevet de mendiant ! Sans avoir jamais lu, et encore par un hasard, autre chose que le témoignage de la faveur royale qui le favorisait si mal, Jacques aimait beaucoup le pauvre Stow et sa misère, bien plus que le souverain comme lui prénommé Jacques. On pouvait adopter Stow. Il fallait un mendiant de Londres, et du siècle le meilleur, pour réhabiliter l'indigence. Verlaine ? Fi donc ! Mais Stow ! A la bonne heure ! Adopter Stow, c'était encore du dandysme, et du plus délicat.

S'il n'en vint certes pas à les envier, Jacques eut tôt

fait de tenir pour des gaillards parfaitement heureux, défendus contre tous ses tourments, ces doux lyriques de la faillite permanente, ces surhommes de la mouise, comme les avait définis un homme d'esprit de ses amis. Jacques croyait ingénument qu'ils n'avaient pas de besoins.

Très sincèrement, il tenait pour exempts de ses irritants soucis de poète riche ces lurons fumeurs de pipes, mal vêtus, plus mal chaussés, incapables d'hésiter entre l'ignoble apéritif démocratique et la sûreté d'un repas décent ; à l'écart, et qui, dans les vapeurs pestilentes de l'absinthe, répètent ce vers d'un tendre errant :

Le rêve est de ne pas dîner !...

Pauvres sires, souvent grotesques, et que des amoureuses très fraîches viennent bercer au creux des divans de paresse ! C'est bien maladroitement que de tels êtres sont ignominieusement qualifiés de ratés. Désirèrent-ils autre chose que la part qui leur échoit ? N'ont-ils pas, au contraire, très exactement réussi leur personnage ?

Jacques, par une molle inclinaison de son cœur et de son esprit, se laissait lentement descendre vers un funeste état de sensibilité, s'accommodant d'une déplorable tendresse pour les plus grossières images de la pauvreté, indignes d'approcher l'ombre britannique du cher Stow, mendiant royal.

Il ouvrit la fenêtre et, sur le balcon, émietta de la brioche pour les moineaux. Ceux-ci, qui n'avaient pas encore aperçu Saint-François d'Assise en pyjama réséda, chaussé de pantoufles framboises, pépiaient à l'envie, éperdus d'une joie suspecte dépassant leur reconnaissance.

Mme de Clèves, la chatte tricolore, et Julien Sorel, le Siamois bigle aux yeux d'émeraude et de topaze, contemplaient la scène, assis sur leurs derrières, et assez surpris de la nouveauté du tableau pour perdre le goût d'intervenir héroïquement, modifiant d'un claquement de machoires l'harmonie du festin.

Moins enclin à s'en remettre aux solutions philosophiques, un jeune garçon boucher, qui, de la rue, suivait la scène, à l'ombre de sa nacelle chargée de cadavres succulents, cracha d'assez rudes quolibets. Mais Jacques songea, sans rire, que frère Bernard savait supporter les injures des enfants de Bologne ; le souvenir lui vint aussi de Paul Charlemagne, ce romancier boiteux, anarchiste russo-chrétien, qui donnait des sous aux polissons criant autour de lui : « Cinq et trois font huit ! » lorsqu'il se rendait, frissonnant dans ses habits rapés, à son bureau de la Caisse des Dépôts et Consignations.

Repus, les oiseaux s'envolaient, merveilleux d'être si légers étant si bien nourris, et parfaits d'intelligente ingratitude.

Toutefois, Jacques n'était pas en posture d'inter-

prêter ce symbole élégant. Comme il refermait la fenêtre, une invisible main, pas très lointaine, attaqua au piano l'ouverture de l'*Anneau de Niebelungen*.

Alors, Jacques, bercé par la symphonie, nostalgique et passionnée, se rejeta sur le divan soyeux, rêvant aux trésors fabuleux du Rhin, à la conquête de quoi s'acharneront éternellement les hommes. Soudain, le personnage de son fidèle valet occupa son esprit et il se remémora cette affirmation cynique du dévoué serviteur : « Avec les créanciers, mon bleu tu n'as pas idée comme je serai à la hauteur ! »

Vraiment, Jacques l'avait pu constater ; Georges possédait l'art difficile d'éconduire, à la manière des meilleurs auteurs comiques, M. Dimanche s'obstinant. Mais reculer les échéances, n'était-ce insuffisant ?

Puisqu'il disposait d'un valet confident, souvent de bon conseil, encore que pervers, Jacques l'allait sonner, lorsque parut ce modèle des bons domestiques annonçant Philippe Arnal, de l'*Oméga*, un écrivain de mérite qui, parfois, signait aussi Léonce-Léonce ou La Herse d'ingénieuses chroniques littéraires, politiques et théâtrales. Ami éprouvé de Jacques, dont il ne laissait ignorer aux foules ni un beau vers, ni un bon mot, le journaliste se savait le bienvenu.

C'était un dandy d'espèce étrange que ce Philippe Arnal. Même il avait assez d'ennemis, sans compter ses obligés, pour qu'un confrère eût un jour écrit de lui : Un dandy de grand chemin.

Le mot bien qu'injustement cruel, était resté. Philippe Arnal s'en accommodait crânement, tel ces soldats qui attendent la fin de la bataille avant que de songer à faire panser une plaie vive.

Le journaliste désespérait ses tailleurs, moins pour ce qu'il estimait superflu de les payer, que parce qu'il exigeait d'eux l'éxécution d'habits d'une coupe oubliée, ignorée des plus érudits d'entre eux.

Le plus souvent, Philippe Arnal était vêtu d'un ample veston à basques, de couleur tendre, d'un gilet éclatant, d'un pantalon à damier très compliqué, pincé à la cheville sur les chaussettes de soie blanche tendues en des escarpins pointus — audace inouïe pour l'époque — qu'établissait pour lui un petit bottier de la rue de Bellechasse, jadis brigadier-bottier aux lanciers de l'Impératrice. Philippe Arnal ne portait d'autres gilets qu'historiques : gilets de Robespierre, de Talleyrand, de Lord Byron, de Musset, d'Orsay, de Morny. A certain jeune niais qui lui demandait s'il avait pris cette précaution de les faire recouper à sa taille, Philippe Arnal répondit :

— Ils me vont tous !

Une cravate de mousseline entourait son col évasé ; il portait les cheveux en épais bandeaux et la barbe en collier, avec la petite mouche, à l'imitation du pauvre Gérard de Nerval.

— Tout cela n'est pas très personnel, lui fit observer un bougon.

— Monsieur, reprit-il, sachez que je ne suis pas une personnalité, mais un ensemble de circonstances... parmi lesquels il en est de tragiques !

Indifférent aux variations de nos modes sans équilibre, le chroniqueur ne se coiffait que d'un vaste feutre gris perle et sa canne, assurait-il, était celle de Fouquier-Tinville : un solide gourdin à tête de sans-culotte et sur le bois de laquelle apparaissaient, grossièrement gravés, ces mots : *Liberté ou la mort !*

Philippe Arnal aimait à dire à ceux qui admiraient sa trique jacobine.

— Fouquier me dégoûte un peu par ses opinions burlesques et la saleté de ses passions, mais je l'honore pour son courage à les défendre.

A-t-on bien entendu que Philippe Arnal n'avait rien d'un grotesque ?

A quelque époque qu'on le situe, le dandy doit s'imposer non point surtout par l'élégance extrême, mais par un tour particulier d'élégance. Brummel n'eut longtemps d'autres cravates que des cachemires ou des soieries taillés aux robes de ses sœurs. En ce temps que pour moins de cinq louis (1). — enfuyez vous, ombres odorantes ! — on fabriquait sur l'heure un élégant , quand le bourgeois même abdiquait sa vieille dignité puritaine pour s'offrir des cravates impressionnantes et des gilets impressionnistes, le dandy

(1) Il n'est pas permis d'oublier que l'action se passe en 1910.

se devait à un effort plus grand. Son œuvre réclamait plus de méthode que l'œuvre du dandy-type, du Lion suivi d'un Tigre, du Gandin, du Beau, du Cocodès, du Gommeux, du Crevé.

Il ne doit, à aucune époque, redouter le baroque devant quoi reculera toujours le bourgeois le mieux converti.

Philippe Arnal admirait beaucoup tel maître du bon ton dont l'élégance, cousine de la sienne, résidait surtout en son ignorance du siècle ; le prince de T..., célèbre diplomate russe qui ignorait l'automobile et le coup de rasoir à l'américaine.

On peut avancer que lorsque ce gentilhomme, vingt quatre mois avant la guerre, osait mener sur le boulevard un tilbury, le dernier peut-être de ces antiques, charmants et incommodes véhicules, il nous offrait un spectacle qui commande le respect et l'admiration. Aussi bien qu'au passage de son tilbury, Philippe Arnal s'inclinait devant les favoris roulés du Prince ; de beaux favoris à la Nicolas Ier.

Au reste Nicolas Ier fut un extraordinaire dandy, d'une jolie impertinence, et qui osa traiter Napoléon III en parvenu, lui écrivant : « Mon cher ami », alors qu'il fallait écrire : « Mon bon cousin. », et cachant l'insolence sous une excuse plus outrageante encore : « On choisit ses amis, on ne choisit pas ses cousins. »

Pour le dandy moderne, point de repos. La médiocre vanité vestimentaire du commun le lui défend.

Vienne le héros qui osera reprendre le monocle à main ou le manchon de Georges Brummel, et cela pour, en cet équipage, attendre en souriant, l'émeute !

Toutefois, le chroniqueur avait atteint à un ton que bien peu étaient d'humeur à lui ravir.

Jacques Albier fut bien aise de mettre Philippe Arnal au fait de ses tourments.

Bien qu'à jeun, le journaliste choisit un cigare parmi les plus forts, le fit craquer, l'alluma et, se laissant tomber en un des fauteuils de cuir qui chez Jacques faisaient l'hospitalité plus douce, dit dans un sourire point trop amer :

— Tout cela n'est rien, mon petit. Nous aviserons Tu ne peux songer ni à satisfaire tes créanciers, ni à ramener ton train de vie à de plus modestes proportions. D'ailleurs, ne viens-tu pas d'engager un domestique ? Je t'en félicite. Moi-même, j'ai pris un nègre.

— Un nègre ?

— Extraordinairement noir ! C'est mon tigre. Pourtant je n'ai pas de domicile fixe. Alors, je prête mon nègre, quand il m'encombre, à des amies. Je compte bien remettre à la mode chez nos impures le goût des très obéissants Zamors. En somme, mon noir n'est encombrant que de nuit. Il dort assez bien dans l'antichambre du journal ou de l'imprimerie. Le temps n'est pas si lointain que les bobines de papier blanc furent à moi-même, et plus d'une fois, des

sommiers assez doux. Nous sommes, mon nègre et moi, des vagabonds on ne peut plus spéciaux.

« Dagobert, c'est mon esclave, me sert de secrétaire avec cette nuance que c'est lui qui dicte. Dagobert est un laissé-pour-compte de mon pauvre camarade le capitaine Fickenshmidt, ce curieux soldat qui préférait la géographie, l'astronomie, au massacre des primitifs, tué bêtement par des ivrognes, dans les rues de Colmar, comme il allait embrasser une vieille maman paysanne, au retour de sa pacifique campagne du Ouadaï.

« Dagobert ne manque pas de mémoire, alors que j'ai quelque faculté d'improvisation. Les *Voyages du capitaine Fickenshmidt* paraîtront dans deux mois. Quand j'ai mes nerfs, je me soulage en bottant le derrière de Dagobert. Il ne se plaint pas parce que, bon prince, je lui alloue une gratification de vingt sous par coup de botte. C'est sa façon, à lui, d'être payé à la ligne.

Jacques, amusé, souriait. Philippe Arnal reprit :

— Tu vas mieux. J'ai le pouvoir de guérir les malades de ta sorte. Je suis scientiste, moi aussi. Il faut du cœur, mon petit ; du cœur et un regard droit. J'ai tout cela, outre quelques vices commodes. Ça me vient de l'ancêtre.

— Quel ancêtre ?

— Lousteau.

— Lousteau ?

— Eh oui, mon aïeul, qui posa Lousteau pour Balzac.

— En vérité ! Alors, ce costume bizarrement désuet...

— Tu l'as deviné, c'est le sien, renouvelé avec une ingéniosité dont je m'honore.

— L'histoire de Lousteau est donc anthentique ?

— Comme celle de Bixiou. Les noms furent seulement déformés. Mon grand père, fils de Lousteau, fut, après la rupture du faux-ménage, élevé par sa mère, la Muse du Département, au château de La Vorderaye (d'où La Baudrave) où s'était installé le malheur. A la fin de l'Empire, les La Vorderaye étaient ruinés, et mon père, marié à une douce créature sans le sou, crevait d'ennui au Ministère de l'Intérieur. Il y mourut, très vieux, très las, très triste, me laissant démuni, abondamment diplômé et nourri du souvenir de l'Autre, le Napoléon de la Bohème dorée, le grand ancêtre ; souvenir entretenu dans la famille par les femmes. Tu t'en doutes. Je lui rendais un culte secret, depuis l'adolescence. Les La Vorderaye s'avéraient finis, ruinés, coulés, achevés, tondus. Sans balancer, je décidai de recommencer l'Autre, sous le nom emprunté de Philippe Arnal. Trouverai-je, à mon tour, une nouvelle La Baudraye ?

« Ah ! petit, l'existence s'est compliquée depuis ce temps que l'ancêtre attachait son cheval à un arbre du boulevard des Italiens, pour aller boire une demi-tasse !

— L'existence ne se complique pas, elle se simplifie ignoblement, au contraire. C'est cela qui nous épouvante. C'est horrible et simple, autant qu'une ennuyeuse plaine au bout de quoi se trouve un précipice.

Du fer de son gourdin révolutionnaire, le dandy battit la pointe brillante de ses escarpins. Il reprit :

— Certes, nous vivons une affreuse époque. Nous n'y pouvons pas aimer et l'on nous y doit haïr. Il n'y a plus de société. C'est l'âge du rassemblement. Oh ! le destin ridicule des privilégiés ! Car nous sommes, en dépit de tout, des privilégiés, dans une république qui ne reconnaît pas les privilèges. L'état présent, mon ami, retiens bien ceci, c'est l'état de guerre ; guerre sans gloire pour les esprits ornés et les cœurs fiers qui la subissent, l'acceptent, l'entretiennent fatalement sans en pouvoir accepter les raisons.

— Jadis ! Oui, sans doute. Mais tu parles en gentilhomme.

— Jadis ? Le père Albier eût été fermier-général. Toi, grâce à tes petits vers... Tu permets ?... tes petits vers et tes bergeries... Allons donc, tu entends bien ce que je veux dire ! Je sais plus de rondeaux anonymes d'hommes d'esprit que de strophes des plus célèbres lourdauds... Grâce à tes petits vers, tu forçais les portes des salons, des boudoirs. L'amateurisme discret t'eût sauvé des maux présents. Homme de lettres !... Qu'est-ce que cette profession ? Payes-tu patente ?

« Au temps de l'Autre, la société, bien déchue, avait encore quelque chose à offrir à ses enfants choisis. On plaignait l'Ancêtre de se devoir vendre à un journal, mais on ne le plaignait que par la honte éprouvée à ne pouvoir lui offrir la maîtrise d'un salon digne de son talent et de sa personne. Le salon mort, il fallait bien se résigner à accepter le journal. Mais l'Autre se vendait cher et il faisait des dettes, et il faisait le libertin par politesse. Par pure courtoisie ! Je l'affirme. S'il devint un drôle ce fut par déférence. Il permettait qu'on le plaigne, qu'on le juge. Quelle générosité dans la reconnaissance !

« Si je suis très au-dessous de ce très noble drôle, ce n'est qu'une question de tarifs. Aux prix qu'on me paye, un La Vorderaye ne se vend plus. Il accepte un emploi.

— Bah ! fit naïvement Jacques ; on t'envie ton talent, ta position, ton dandysme...

— Pauvre dandy ! J'ai désiré, mais comme une femme désire un collier et pour le posséder balance à se prostituer, j'ai désiré une canne de trois louis. Trois louis ! Un mois j'ai souhaité cette bagatelle et l'argent nécessaire à l'acquérir. A la fin de ce mois, j'ai acheté cette canne mais non pas contenté mon envie. L'objet me dégoûtait ; je l'avais trop cruellement désiré, je l'avais gagné par un labeur patient et stupide. Rien n'est doux que le caprice. J'ai donné ma canne au portier du journal ; mon créancier, lui aussi.

— Ainsi, Philippe, tu n'es pas heureux ?

— J'aime ta candeur. Non, je ne suis pas heureux. Ah ! que n'ai-je au cœur quelque amour espagnol ! Comme cela m'aiderait à redresser les plis de ma guenille ! Tu aimes ? Hélas ! toi non plus, tu n'as pas d'amour espagnol. Tu n'as même point de jolis vices français. Je ne te découvre pas davantage de passion splénétique à l'anglaise, ni de sentimentalisme allemand et tu es, passe-moi l'expression, moins roman russe. que ballet russe. Tu as pris une maîtresse, parce que cela se fait, et voici que tu l'aimes au moment précis qu'il la faudrait quitter. Voyageur étourdi qui s'est trompé d'itinéraire, je t'aperçois très loin, ne sachant en quel lieu tu te trouves, et sans bagage.

« Quand la société était encore un bel édifice, chef-d'œuvre d'une logique qui seule est la justice, soit dit en passant, raisonner sur ses passions, ses sentiments était un exercice salutaire, indispensable ; un devoir. Aujourd'hui, cela ne sert plus à rien qu'à faire des livres dont nul n'a la curiosité.

— Philippe, le spectacle de ta misanthropie me redonne courage et gaîté. Tu es funèbre ; funèbre comme un réactionnaire !

— Réactionnaire, dis-tu ? Pour l'heure, je suis comme le roi ; au-dessus des partis. Ceci m'inclinera-t-il, en bonne logique, à me piquer la cocarde de neige au chapeau ? Mais, n'étant pas le roi, je ne serais plus au-dessus des partis ; je serais privé de ma

raison première d'accepter l'idéal monarchiste ; je serais au-dessous du plus misérable énergumène ; au-dessous du plus falot conservateur. C'est bien cela, au-dessous des partis. Au fait, qu'y a-t-il au-dessous des partis ? Allons, Jacques, prie moi de cesser d'ergoter. Tes affaires sont déplorables. Que te faut-il ? De l'argent ? Je t'en apporte. Lousteau avait des dettes au Café Riche, mais il y soupait. Moi, je dois quatre cents francs à Amédée, un gargottier nocturne de la rue Montmartre, à la porte des imprimeries, et je ne coule pas. Je suis beaucoup plus fort que l'Ancêtre ; décidément, c'est l'époque qui ne m'est pas heureuse. Es-tu libre demain ? Je t'invite à ma table.

— Laquelle ?

— Au Petit Z, la dernière table d'hôtes de lettres. Je t'y présenterai un Turc ; oui, l'Orient donne beaucoup. Mais tu dois avoir rencontré mon Turc ; Omar Pacha ? Il désire faire ta connaissance. Il a besoin de toi ; très grosse aflaire ! C'est d'une collaboration qu'il s'agit. Ce Turc, crois-moi, c'est la providence en turban, ne la repousse pas ; ne la repousse pas, mon enfant !

VIII

La dette ottomane

Pour avoir dû tenter la solution de la question d'argent, Jacques Albier ne se reconnaissait plus. Des hontes toutes neuves l'inclinaient à d'inhabituelles attitudes, et à songer, avec effroi, aux serviles corvées vers quoi descendent lentement les écrivains, à se reprocher telles entreprises ordonnées par l'envie du succès, et non le désir d'une gloire plus austère voire intérieure.

Son examen de minuit le laissait accusé d'avoir flatté la bêtise au dos énorme, de l'avoir quasiment chantée en des odes de magazines, indignes des muses, d'avoir sacrifié à la mode et redit, avec d'autres, des airs frivoles parodiant les chants sacrés.

Naguère, un maître débonnaire, décoré, puissant, enrichi dans l'exploitation d'une formule anarchique, avait dit à Jacques, comme celui-ci lui remettait ingénument sa première plaquette :

— Mon jeune ami, demeurez digne du Chœur divin ! N'allez surtout point vous compromettre dans l'antichambre de tels éditeurs de romans bourgeois, ou mondains, ce qui est pire. Surtout, fuyez les salles de rédaction. Le journalisme ? Pouah ! Voyez ce qu'il a fait de Gautier.

Parce qu'outre l'espoir d'une solide fortune, le débutant jouissait alors d'une appréciable pension, Jacques avait, soumis et déférent, répondu : « Oui, maître. », sans s'indigner.

En une identique circonstance, Philippe Arnal, qui depuis avait acquis plus de souplesse sans rien sacrifier de ses convictions, s'était écrié :

— Fais-moi donc des rentes, crocodile !

Même, il prononçait « cocodrille », pour que ce fût plus truculent.

Ecrasée par les cinq étages d'un immeuble commercial, la salle du petit Z ne ressemble guère aux salons des restaurants parisiens. Il faut aller en province pour découvrir de ces antres obscurs où s'étiole un triste palmier sous le gaz, tandis qu'en un coin de cheminée s'entassent des porte-plumes à demi rongés, comme des antennes de crustacés, piteux hors-d'œuvre.

Malgré cela, l'homme brave par clairvoyance qui franchit le seuil trouve aussitôt sa récompense. La chère y est mieux qu'exquise.

Voici ce qui l'emporte sur l'excellence de la cuisine :

Au petit Z, présidait jadis une sorte de squelette honorable et à favoris teints en blond. Il avait fait, dix ans, le whist de l'Impératrice Eugénie et, bien avant cela, M. Thiers l'interrogeait sur la possible répercussion en Bourse de ses grands actes politiques. Le squelette à favoris ouvrait, à chacun, les portes du cabinet secret de l'histoire contemporaine.

Le maître d'hotel avait finement remarqué que le squelette ne trouvait rien à dire s'il ne s'indignait, d'abord, de la qualité des œufs à la Souwaroff. Les œufs à la Souwaroff était une spécialité du Petit Z.

Or, pour que le squelette fût toujours en état de perfection oratoire, depuis vingt-huit ans le chef préparait lui-même, et avec un soin religieux, pour cet hôte exigeant mais précieux, des œufs à la Souwaroff ratés !

Ainsi se font, ou plutôt se faisaient, sans réclame, sans clinquant, avec un peu de tact et beaucoup de talent, les solides renommées françaises.

Philippe Arnal, qui avait beaucoup moins de quarante ans, commençait d'être un des anciens de l'établissement. Le doyen des échotiers parisiens, un Lion, et à superbe crinière encore, de quatre-vingts ans passés, Gabriel Biron, qu'à cause de ce nom, dûment porté, on appelait le Maréchal, avait sacré ancien le chroniqueur de l'*Oméga*.

— A cette table, je suis le doyen des vétérans, l'an-

cêtre, le grand homme ; au-dessous de moi, voici les vétérans, puis, au fond, les pupilles. Mais j'ai cru devoir établir deux classes intermédiaires ; à savoir les pupilles des vétérans et les vétérans des pupilles dont la table fut autrefois présidée par Norbert Kiffer le gentil auteur des *Plumes de Cygnes et Plumes de Paons* ; vous savez celui dont on a dit.

Norbert, qui revient du Hammam,
Dans l'air du soir hume une rose.
Il semble planer, tant il pose
Peu ses pieds sur le macadam.

Ainsi se meuvent, je suppose,
Les danseuses du roi de Siam.
Norbert...

mais, au diable ! c'est vous l'auteur du rondel ; pourquoi me laissez-vous marcher ?

« J'ai bien envie, mon cher enfant, de vous asseoir, tout de go à la table des vétérans. Le vent qui souffle à travers les terrasses a fait bien des dégâts. Hélas ! il a fichu sur l'asphalte du boulevard les curules ripolinées et les pauvres sénateurs qui étaient dessus. Songez, mon petit, que je suis le dernier secrétaire d'Emile de Girardin et le dernier collaborateur du docteur Véron ! D'autre part, vous avez commencé tout petit, si je ne m'abuse, et les années de campagne comptent double. Asseyez-vous à côté de moi, mon cher Arnal.

Philippe attendait donc Jacques à la table du Maréchal. Celui-ci, un monocle à cadre noir durcissant un visage blanc autant que la barbe soignée et la chevelure léonine, mâchait lentement une entre-côte aux épices, dont la recette avait été apportée à Paris par Thakeray, en 1847.

— Mon ami le Comte de Paris avait accoutumé de me dire : « Biron, vous êtes un sale libéral. » Entre nous, le libéral c'était lui. D'ailleurs, je me suis fait carliste pour obliger la princesse Mathilde qui détestait sa famille. Il ne faut pas être libéral, mon petit Arnal. Un exemple. Je suis, et je m'en flatte, fort porté sur la bouche ; en 1863, je dus, d'un cœur fâché, donner mon agrément aux fiançailles de ma fille, pressée d'épouser un jeune crevé, protégé de M. de Morny, et qui se poussait assez bien dans la finance.

« Eh bien, figurez-vous que j'ai surpris cet imbécile, un parvenu ignorant, demandant à son chef de lui préparer des banquettes irlandaises. Ce fils d'usurier croyait qu'il s'agissait de comestibles ! J'ai si bien manœuvré que ma fille a divorcé. Pie IX a très généreusement cassé ce mariage ridicule. M. de Metternich a ri comme un fou quand, aux eaux d'Ems, l'été suivant, je lui ai raconté cette histoire. L'âme vraie de M. de Morny était celle d'un vaudevilliste fieffé ; j'eus tort de l'oublier.

Sur ces mots, survint Jacques Albier. De bonne

grâce, les deux amis acceptèrent le menu que le doyen entendit leur imposer, tout en feignant de s'en remettre à leurs goûts.

— Nous attendons un Turc, dit Philippe ; mais c'est un Turc de Paris, Omar Pacha.

— Alors, répliqua le Maréchal, commandons un déjeuner anglais. Les Turcs sont de terribles anglomanes, surtout les Turcs de Constantinople, bons garçons et vaniteux, froids par méthode pour combattre la vulgarité d'une expansion naturelle, et s'accommodant vite de cette froideur ; en un mot, ce sont les Bordelais du Levant.

Omar Pacha parut à son tour. C'était une sorte de lutteur gentilhomme, basané, portant sur des lèvres très rouges la moustache rudement taillée de Lord Kitchener ; vêtu de bleu sombre, un gilet précieux tendu sur un ventre en demi-lune. Depuis de longues années, Omar Pacha remplaçait le fez rituel par un melon parisien.

Les présentations se firent, très cordialement, et la cuisine du Petit Z fut justement appréciée. Dès le salmis, Omar Pacha, qui mangeait bien et buvait sec, se trouva en posture de répondre, anecdote pour anecdote, à l'intarissable Maréchal Biron.

— J'étais Jeune-Turc, longtemps avant que ce jeu fût en faveur, et, Jeune-Turc, je n'en étais pas moins un excellent fonctionnaire de l'Empire ; gouverneur de Becnadir, un poste de tout repos sur la Mer Noire.

Mandé à Yildiz-Kiosk, j'appris que le Commandeur des Croyants tenait singulièrement à m'offrir une tasse de café de sa réserve particulière. Je m'abouchai sur le champ avec un capitaine grec dont le sloop chauffait à quai ; j'emballai le plus précieux de mes biens meubles et filai, sans avoir eu le loisir de jeter le dernier mouchoir à l'une de mes six femmes : deux Portugaises, une Roumaine, veuve d'un magistrat d'Odessa, une Américaine et deux jolies sœurs Maltaises de quinze ans. Je vois, messieurs, la surprise peinte sur vos visages. En vérité, il y a belle lurette que les derniers harems ne sont plus peuplés que d'étrangères : actrices, cocottes, voyageuses romanesques ou demoiselles de compagnie qui ont eu des malheurs. Paris, désormais, posséda Omar Pacha.

« C'est à Montmartre, dans un cabaret, tandis qu'un monsieur myope à mine d'attaché de cabinet, chansonnait le Palais-Bourbon, que j'eus connaissance de la révolution. Deux jours plus tard, le comité « Union et Progrès » me réintégrait dans mes fonctions d'antan.

— Je serais un sot, dit Jacques, si je vous répliquais : Et vous refusâtes ce poste envié ? Mais pourquoi l'avez-vous refusé ?

— J'ai refusé la Préfecture du Rhône en 1867, et...

— Vous n'eûtes certainement pas autant de bonnes raisons que moi, affirma le Turc prévoyant la longueur des confidences du Maréchal. Ma nomination au gou-

vernement de Becnadir ne causa de joie qu'à ma maîtresse, Yvonne Serpentin, que vous connaissez tous ; encore cette joie fut-elle de courte durée. Yvonne sautait de plaisir, gambadait, me prodiguait de ces odieuses caresses lancinantes, plus redoutables que les tortures de nos vieux bourreaux d'Asie, et que les Parisiennes sans éducation dénomment des mamours.

« La pauvre enfant, assurément plus folle que la tant folle Lady Stanhope, s'imaginait qu'un Pacha était un personnage dans le genre de M. Delanney. Allez donc me soutenir après ça que le sentiment du pur civisme se meurt en France ! Avec des mères telles qu'Yvonne Serpentin la République peut croire au salut éternel de sa constitution.

— Mais Yvonne Serpentin n'est point mère ?

— Je vous adjure de le croire ; du moins de mon fait. Bref, j'amusai cette petite fille, se rêvant une Tallien d'Asie Mineure, en satisfaisant ses plus baroques curiosités. Je dus lui donner une description minutieuse de mon uniforme, de mon étendard ; que sais-je ! Une sérieuse résistance fut nécessaire pour la convaincre du ridicule dont elle me couvrirait en me commandant un turban d'honneur, et de fantaisie, chez Prunet, le couturier-poète. Un décorateur de Moscou, ami de d'Annunzio, avait été déjà pressenti pour le dessin.

« Enfin, alors que je ne songeais plus qu'à me débarasser d'Yvonne, devenue tout à fait toquée, mon home

fut à peu près violé par un quidam en tarbouch ; poussah parfaitement ridicule, d'une trentaine d'années, suivi d'un Auvergnat de comédie portant sur ses puissantes épaules de rustre une superbe malle en peau de vache.

« Je suppliai l'homme au tarbouch de me faire connaître le but de sa visite. Mon compatriote mit une main sur son cœur et dit : « Mon aventure, Excellence, est digne des *Mille-Nuits-et-Une-Nuits* ; vous me voyez contrit jusqu'à la limite de la contrition ; mais inclinons-nous, Allah est grand ! »

« J'allais le dire » ajoutai-je et, gardant la parole : « Mais à qui ai-je l'honneur de parler ? » — « Mufti Pacha. » — « Mufti Pacha, gouvernement de Becnadir ? » — « Vous en êtes un autre ! » riposta cet honnête homme, avec un esprit d'à-propos trop rare sur les rives enchantées du Bosphore. Il dit encore : « Vous êtes nommé à ma place. Je suis Vieux-Turc, je vous abandonne mon gouvernement, cédez-moi votre installation parisienne ; votre renommée française fait des jaloux à Constantinople. Vous le voyez, je me suis fait accompagner d'un portefaix ; il y a toujours un portefaix dans les contes merveilleux de chez nous. » Hélas ! nos pourparlers demeurèrent vains, parce que le principal de cette installation parisienne qui me valait quelque considération chez les Teurs, mes frères, était la jeune Yvonne. Elle ne fit preuve d'aucune complaisance. Digne fille d'une lignée d'ébénistes

parisiens qui, de 1789 à 1871, ne purent traverser la Place de la Bastille sans se faire un peu tuer pour leurs idées, cette compagne de luxe refusa magnifiquement de servir le parti Vieux-Turc après s'être, si j'ose dire, dévouée au parti adverse. Elle entendait me suivre. Même, elle eut ce mot admirable, messieurs : « Et si je veux gouverner, moi ! » Il est assez piquant de suivre, à travers les sièles, le jeu des grâces politiques de la femme, en ce pays, le moins féministe, gardant le trône aux mâles, et dont tous les princes, pourtant, furent plus ou moins consorts.

« Yvonne, pressée de se débarasser de Mufti, trouva pour moi la solution heureuse. Puisque la faveur du pouvoir m'était rendue, je me présenterais garant du retour de Mùfti aux sentiments Jeune-Turc ; il reprenait Becnadir et je gardais Yvonne, résignée à n'être qu'une jolie Parisienne. L'heureux gaillard, après quinze tristes jours passés à stupéfier, consterner, les demoiselles des pâtisseries à la mode en leur réclamant des rahat-loukoum, l'heureux gaillard, dis-je, se trouva confirmé dans ses anciennes fonctions. Quant à Yvonne, elle me fut providentiellement enlevée par un joyeux administrateur des Colonies. Elle est résidente de première classe au Haut-Laos et gouverne, selon son vœu. Allah est grand !

« J'étais sauvé. Cependant, mon gouvernement prisant très haut mon concours, me confie, de temps à autre, quelques missions parisiennes extra-politiques,

et secrètes. Excusez-moi, messieurs, s'il me faut vous importuner en vous entretenant de l'une d'elles... la plus secrète !

Le Maréchal, pelant un fruit avec beaucoup de soin, se hâta de prendre la parole :

— Le duc de Nemours me fit un jour donner une mission. Je devais partir pour le Royaume de Naples le soir qu'on jouait mon premier vaudeville à *Bobino*. M. de Beauvoir me dit...

— Un mot encore, Monsieur le Maréchal ; M. Jacques Albier doit entendre ceci. La Princesse Kalidjé, la propre nièce du sultan détrôné Abd-Hul-Hamid-Khan, est à Paris, confiée à mes soins. C'est, vous l'apprenez, une très haute et très honnête dame. Son oncle s'intéressait beaucoup à elle. Malheureusement — plaignons un homme malade ! — s'il usait de longues heures à soupirer sous le balcon de la Princesse, c'était pour lui tirer des coups de browning lorsqu'elle y paraissait. Karagheuz n'a pas de mandore pour jouer les Roméo.

« Le Grand Seigneur manqua onze fois la Princesse. Aujourd'hui, éloignée d'un si haut amour et de ses périls, la Princesse Kalidjé préside, avenue Hoche, un salon de dames turques, les unes désenchantées, les autres désargentées, ce qui n'est point le cas de la Princesse, et toutes épaves des plus illustres sérails dont elles étaient, en général, les doyennes.

— Les trente ans de harem, quoi !

— Vous l'avez dit, Monsieur le Maréchal.

— En vérité, fit Arnal, c'est une singulière obstination que celle où l'on surprend les révolutionnaires, de tous les âges et de toutes les latitudes à ainsi vouloir ouvrir les portes des gynécées, couvent du Carmel ou harem du Grand Turc. Les insensés, ils ne savent ce qu'il font !

— Combien j'approuve vos sages paroles, M. Arnal, reprit Omar Pacha. Yvonne Serpentin voulait gouverner, la Princesse Kalidjé veut écrire. Consentez vous à l'y aider, mon cher M. Albier ? Une revue luxueuse se fonde ; un agréable poste de secrétaire de la rédaction, bien payé (tous les bijoux du Sultan ne sont pas vendus) vous est offert. Acceptez, vous réjouirez Kalidjé qui me f...ra enfin la paix.

« Je veux dire : la Princesse et moi, nous vous serons éternellement reconnaissants. Il y aura désormais, entre nous, quelque chose d'inaliénable ; quelque chose d'assez semblable à la dette ottomane, mon cher Monsieur.

IX

Loin du bal.

Georges Cabouche entra dans un débit de l'Avenue des Ternes et, parce qu'il détestait les cigarettes persanes de son maître, fit provision de brevas.

Le cigare embrasé aux lèvres, il descendit lentement l'avenue, traversa la place de l'Etoile et, tout en savourant la douceur du soir se dirigea vers le *Bal d'Eylau* dont on pouvait admirer, dans la nuit, l'enseigne flamboyante.

Georges Cabouche appréciait son bonheur. Certes, valet de chambre d'un jeune maître au train élégant, il était plus heureux qu'en ces jours héroïques que, délicatement vêtu d'azur et de garance, il tyrannisait une chambrée de vingt-huit *bonhommes*, y compris les deux brigadiers, aveuglément soumis à sa compétence comme à sa roublardise.

Pour ne pas être peuple, pour faire figure d'homme libre, le cavalier Cabouche s'était fait larbin. Para-

doxale combinaison. Mais il y aurait beaucoup à ajouter au *Discours sur la servitude volontaire.*

A dire vrai, Jacques Albier demeurait bien plus le bleu du cavalier Scapin qu'il n'en était devenu le maitre. Cabouche, bien pourvu en récompense du sacrifice de ses moustaches martiales, s'accomodait fort bien de son sort et, ce dont il ne laissait pas que d'être assez surpris lui-même, du commerce de ses collègues.

Toutefois, il ne fréquentait pas le premier venu et n'avait jamais accepté les invitations de M. Ernest, le maître d'hôtel d'un tailleur anglais du Boulevard Malesherbes, dont les petits soupers étaient pourtant si suivis.

Georges avait pour amis avouables et pour bons camarades M. Edouard, le valet de chambre de Lucien Sernave et M. Amédée, valet de chambre de l'académicien Raymond Lebigre. Les affaires de leurs maîtres étaient leurs affaires ; ils en discutaient passionnément, et, lorsqu'ils se réunissaient au *Bar de la Casaque Jaune*, ou bien au *Bal d'Eylau*, c'était beaucoup moins une assemblée de gens de maison qu'un cercle d'hommes de lettres.

Deux jolies filles complétaient ce cercle en l'embellissant : Mathilde, femme de chambre de Madeline Delrose et Clairette, femme de chambre de Gilberte Marise.

Mathilde bostonnait plus volontiers avec Georges,

tandis que Clairette ne refusait aucune danse à M. Edouard. M. Amédée dont les cheveux fins blanchissaient, qui méprisait les danses modernes et qui avait aussi conscience de représenter l'Institut, se contentait de dispenser aux valseurs un sourire qui s'étendait jusqu'à eux comme une bénédiction.

Si ces messieurs dégageaient, incontestablement, un relent de littératures ces demoiselles apportaient le parfum de la galanterie.

Au seuil du bal, Georges jeta négligemment son cigare à peine consummé et tendit sa carte d'abonné au contrôleur qui le salua avec déférence.

Au son d'un orchestre de fête nationale, conduit par un gros homme congestionné, moins semblable à un authentique kapellmeister qu'à un placier en vins, tout le Gotha du Plumeau tourbillonnait. Même on se montrait, couple inhabitué, le cocher de l'Ambassadeur d'Espagne enlaçant la soubrette d'une archiduchesse.

Georges n'eut point d'admiration pour ce couple qu'il jugea sans grâce et dont il dédaigna l'importance ; mais il sourit de satisfaction en apercevant ses amis assis autour de la petite table qui leur était réservée. Tous étaient là, et M. Edouard tournait, avec beaucoup d'élégance, un madrigal à Clairette. M. Amédée galant homme abondant en marivaudages surannés s'efforçait d'amoindrir pour Mathilde les rigueurs de l'attente.

— Hélas ! dit ce serviteur académique, mon rôle est terminé, voici Georges qui, mieux que moi, sait vous louer et sait vous plaire.

Mathilde menaça Georges du doigt.

— Vous êtes en retard, M. Georges ; c'est très vilain.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle Mathilde ; nous avions trois convives ce soir et j'ai cru que ces gens-là ne partiraient jamais.

— Quelles gens ?

— Des confrères et un Turc, un Pacha, Mon bleu...

— C'est de votre maître que vous parlez ?

— Oui, monsieur Amédée. Mon bleu, dis-je, devient secrétaire, grâce à ce Turc, d'une revue dirigée par une nièce de l'ancien sultan ; c'est même une sacrée belle femme ! Mais, ce qui vaut mieux, mon bleu touchera des appointements de sénateur.

— Dites donc, monsieur Georges, elle est si belle que ça votre dame turque ?

— Moins jolie que vous, mais très bien tout de même.

— Et votre... votre bleu, il la trouve bien, lui aussi ?

— Oui, mais la princesse le gobe mieux.

M. Edouard s'esclaffa.

— Ce sacré Georges, en a-t-il de l'esprit !

— Et, reprit Mathilde, cette princesse ne nous fait-elle courir aucun danger ? Monsieur Georges, ce ne serait pas bien de nous plaquer.

— Nos maîtres se débrouilleront ; moi, je vous jure que je ne connaitrai jamais la femme de chambre de la princesse.

— Qu'entendez-vous par se débrouiller ? demanda M. Amédée.

— Sacré Amédée ! gloussa M. Edouard, vous n'êtes pas sous la coupole ici, pour nous la faire à l'influence.

— A l'influence ! Quel langage !

— ... et vous savez bien que se débrouiller ça veut dire lâcher Madeline Delrose, la patronne de Mlle Mathilde, pour la princesse turque, comme Gilberte Marise a lâché mon maître pour votre académicien.

M. Amédée eut un sursaut de pudeur révoltée.

— Mais c'est faux, absolument faux ! Monsieur n'a jamais eu de maîtresse, et, en admettant...

— Allons, allons, monsieur Amédée, ne vous fâchez pas.

L'orchestre affichait le Tango argentin alors dans la fleur de sa vogue. Les jeunes gens se levèrent.

— De mon temps, soupira M. Amédée, on dansait encore la Gavotte.

Edouard n'y tint plus.

— Chez qui, vieux Kroumir ? De votre temps on dansait le Cancan aux Tuileries ! La preuve que c'est vrai, c'est qu'on va le mettre dans les nouvelles Histoires de France ! J'ai un cousin instituteur qui me l'a dit.

La danse terminée, Georges et Mathilde ne regagnèrent pas leurs places à la table de société. Ils préférèrent s'égarer dans les jardins, suffisamment discrets, en dépit des illuminations. Il escaladèrent, par un escalier rustique, une grotte en torchis flanquée d'une sorte de temple de l'Amour, à l'ombre d'un vernis du Japon. Jean-Jacques n'eût pas détesté ce paysage factice propre aux rêveries et dans quoi s'égaraient des valets sensibles. Du sommet de cette éminence, sur une manière de terrasse à l'italienne, l'œil embrassait la perspective des Champs Elysées.

Mathilde, si souple en la fraîche toilette qu'elle tenait de sa maîtresse, s'accouda, non sans quelque apparence de mélancolie, à la balustrade et, de ses yeux assez jolis, fouilla l'avenue dont l'ombre était percée par les feux fuyants des autos.

A son tour, Georges se pencha tout près d'elle, sans lui rien dire. D'un bras fort, il encercla la taille légère, Mathilde ne protesta pas.

Elle suivait toujours des yeux ces gens qui descendaient sur Paris ou qui s'en allaient au bois. Elle se tourna lentement vers Georges, étendit un bras et dit, d'une voix sifflante :

— Tout ça, c'est des patrons !

Georges la considéra, vivement surpris, et dit :

— Vous n'aimez pas votre maîtresse ?

— C'est une patronne.

Georges sourit et reprit :

— Je ne vous aurais pas cru une petite anarchiste. Vous enviez donc Madeline Delrose?

— Non.

— Vrai ? Ça me fait plaisir ce que vous me dites là.

— Pourquoi ?

— J'avais peur...

— De quoi aviez vous peur ?

— J'avais peur que vous n'ayez envie de faire comme elle. Pardonnez-moi de vous le dire franchement.

— Je ne vous en veux pas, Monsieur Georges. Mais on ne peut pas dire que ma maîtresse fasse vraiment la noce. Pour ce qui est de la faire, je laisse cette ambition-là à Clairette. Je connais votre histoire; la mienne lui ressemble.

— Dites-là moi, voulez-vous ?

— Je veux bien. Quand j'étais encore gosse et que la misère me faisait peur, je m'étais bien juré de ne pas épouser un ouvrier comme papa. Il était bon, papa, et la preuve qu'il était bon, à sa façon, c'est qu'on a tous pleuré quand on nous l'a ramené mort, tombé d'un échafaudage. On a tous pleuré, malgré qu'il battait maman le samedi, et que, des fois, il nous mettait en rang, les six mioches qu'on était, pour nous gifler chacun son tour.

« Ça lui prenait quand il avait bu et c'est forcé que les ouvriers boivent ; ils ont trop de malheur et alors

on ne peut pas leur demander d'être trop bons, ni trop justes. Voilà pourquoi je ne voulais pas épouser un ouvrier. Mais je ne songeais pas pour ça à faire la noce.

« Mon ambition, c'était de travailler, tant que je pourrais, en vivant seule, toute seule, sans homme, jamais. Mon vrai plaisir ça aurait été de me promener le dimanche dans des habits distingués. Je n'ai pas pu, malgré mon courage. On me disait que j'étais trop jolie pour être sage. C'est dommage que j'aie pas été laide.

« Ça a commencé avec les commis, puis, après, les patrons. Tous s'entendaient pour que je tourne mal. Le plus malheureux, c'est que mes frères s'en mêlèrent aussi. Croirez-vous qu'ils me faisaient des misères parce que j'avais dit non à un de leurs amis, un grand feignant qui voulait faire du concert ? On a tort de croire que ce sont les personnes riches qui poussent les jeunes filles à la débauche. Ah ! les faubourgs, monsieur Georges, c'est bien plus noir qu'on ne le pense !

« Avec ça j'avais du mal à gagner ma vie. Dans les ateliers, les ouvrières se moquaient de moi. On m'appelait la Pucelle, pour me faire honte. Un jour j'ai pris un amant, comme les autres. C'était un employé. Tout de suite il m'a dit des grossièretés. Je l'ai quitté et puis je suis restée sans ouvrage, avec toujours les hommes à mes trousses. J'en avais assez, comprenez-vous, et peur de la noce plus que jamais.

« La bonne idée m'est venue enfin de servir chez des

femmes entretenues. Habillée à mon goût, dans un intérieur coquet, je fais des économies et les hommes me laissent en paix. Tout parle d'amour chez Madame et, pour la première fois, on ne m'y en parle jamais. J'aurais dû y songer plus tôt.

Georges lui caressa discrètement la main.

— Comme on se ressemble !

— Vous trouvez, Monsieur Georges ?

— On devait un jour se connaître jusqu'au fond du cœur, c'était forcé.

— Moi, pourvu qu'on ne m'oblige pas à faire contre mon goût, je ne suis pas bégueule ; aussi je ne m'ennuie pas chez Madame. Ce qu'on gâche chez elle !

— Et mon bleu, donc !

— Elle n'est pas mauvaise fille, mais elle ferait mal pour qu'on s'occupe d'elle.

— Comme mon bleu.

— Bien qu'on ne puisse pas dire qu'elle trompe votre patron, elle est fièrement grue. Elle s'est faite grue pour avoir de l'argent, eh bien, c'est drôle ! plus elle devient grue plus elle a besoin de chercher de l'argent.

— Comme...

— Vous avez bien raison, Monsieur Georges, et moi je dis qu'il faut plaindre les personnes qui ne savent pas se contenter.

— Nous ne sommes pas comme elles.

— Il n'y a pas beaucoup d'hommes comme vous, Monsieur Georges. Voyez ce pauvre M. Sernave qui a

voulu donner dans la religion, sans être bien certain d'y croire, par ambition ; on dit qu'il croit maintenant, mais au point d'en avoir la tête tournée, et son ami qui le quitte pour le père Lebigre ! C'est malheureux tout de même.

— Alors, on ne vous parle plus jamais d'amour ?

— Jamais.

— Et si quelqu'un que vous estimez... quelqu'un comme nous... comme moi...

— Ça serait bien différent.

— Mathilde...

— Monsieur Georges !

— Malthide, on ne sera pas larbins toute la vie. Je suis un mâle, j'ai du courage et du sang. Nos maîtres doivent réussir pour nous ; c'est pour ça qu'il faut bien les servir. Uu jour, on pourra se retirer, avec le sac, et maintenant que les mémoires des domestiques sont à la mode, Dieu sait si nous pourrions en raconter !

— C'est sérieux, tout ça ?

— Oh ! Mathilde ! si sérieux qu'il faut que ça reste secret entre nous.

— C'est juré.

— Tu m'aimes ?

— Depuis longtemps, Monsieur Georges.

— Ma gosse !

Le couple eut beaucoup de peine à rejoindre Clairette et ces messieurs qu'ils retrouvèrent aux attrac-

tions, devant le massacre. La fleur des offices s'y divertissait franchement, sans compter, à raison de quatre sous la balle.

— Pan ! dans l'œil à la douairière... Pan ! sur le blair à la duchesse... Ohé ! le vicomte, prends celui-là !... Attrape, Monsieur le baron !... Hardi, Victor ! vise l'archevêque !... Sur celle là, Prudence, c'est tout à fait Madame !...

Georges que la joie exaltait prit une balle et, du premier coup, jeta bas un mannequin vêtu de vert, en s'écriant :

— Pan ! dans l'œil au père Lebigre.

Cela valait bien quatre sous.

X

Sainte-Agnès de Chatou.

Quant il eut franchi le seuil étroit, fleuri de glycines épanouies de telle sorte qu'elles le couronnaient d'une sorte de petit dôme, irrégulier à cause d'une vingtaine de fleurettes capricieuses retombant en sonnailles et qui semblaient tinter lorsqu'on avait mis en branle le carillon caché dans le feuillage, Lucien Sernave vit, debout devant lui, un jeune homme en lequel il devina sur le champ l'abbé Servant, bien que le maître du domaine fleuri ne fût pas habillé de la robe ecclésiastique, et ne laissa soupçonner, à première vue, absolument rien du prêtre.

Lucien Sernave ne se trompait pas.

Les pieds nus dans des galoches de cuir fauve, ses jambes longues se mouvant à l'aise dans un pantalon de toile retroussé sur des chevilles fines, l'abbé érigeait hors de la chemise largement échancrée un cou ferme

et blanc, d'une grande délicatesse, maintenant haut un visage d'adolescent émacié par les veilles, mais à peine, et dont on n'eût pu dire qu'il fût flétri ; avivé du feu des lèvres charnues mais serrées, point gourmandes. Et l'éclat tempéré des beaux yeux de lappis lazzuli ! De longs cheveux blonds, abondants, bouclés et coiffés sans aucun désordre, descendaient à mi-cou pour encadrer ce visage assez semblable à cette tête d'homme qui passe aux yeux du populaire pour le portrait de Raphaël par lui-même.

L'abbé, puisque enfin, c'était bien lui l'abbé, les manches retroussées sur des bras d'athlète mais de chair tendre autant que ceux d'une jeune fille, tenait une étrille à la main ; l'eau savonneuse répandue d'un baquet rustique s'étendait à ses pieds, et, d'une sorte de réduit, s'échappaient les grognements confus de quelque animal à l'attache.

— Un archange ! C'est Saint-Michel ! pensa Lucien Sernave retenu par la perfection de ce beau masque ovale, dont l'inhumaine pureté lui eût sans doute échappée si elle n'eût éveillé en lui des réminiscences de musée et de bibliothèque. Mémoires d'un Touriste ! Itinéraires spirituels ! Education sentimentale !

A vrai dire, en tout autre état d'âme et moins enclin à spiritualiser, Lucien Sernave eut aussi justement comparé l'abbé à quelqu'un de ces dandys de la plus belle époque — je veux dire la romantique — qui ne

laissaient pas à leur tigre, au plus adroit des grooms, certains soins de chenil ou d'écurie.

On assure que l'espèce un moment éteinte, du moins on pouvait le croire, s'est providentiellement retrouvée, en des exemplaires surprenants de conservation, dès un peu après l'an 1905. Les années cinq, comme disent les Russes.

A la vue de ce visiteur citadin, l'abbé jeta son étrille, ferma la porte basse du réduit d'où s'échappaient les grognements et s'excusa très agréablement de s'être laissé surprendre en un si familier appareil.

Lucien Sernave eut, en réponse, car il ne savait que rougir et mimer, ne trouvant pas un mot adéquat à la situation, un geste assez vilain et fort nigaud, correspondant proprement à la plus basse phraséologie du commun. C'était, en somme, comme si le jeune lettré eût bégayé, oyant un « pardon » ou pis, l'affreux : « De rien ! » de l'ombre populaire devant laquelle s'efface une autre ombre dans l'escalier de service.

La gorge sèche, piétinant d'impatience sur le gravier fin, furieux de ne pas trouver l'attitude de l'humilité élégante, il ajouta :

— Je suis Lucien Sernave ; ce qui pouvait, en somme suffire à tirer d'embarras les deux acteurs d'une scène qui débutait si mal.

Or, ce fut au tour du jeune abbé d'être gêné jusqu'à la fausse honte. Lui qui n'avait pour pénitentes que des maraîchères rougeaudes aux péchés catégoriques, une

demi-douzaine de revendeuses de la rue de Provence et de proxénètes de la rue d'Amsterdam retirées à Chatou, n'osait donner du « cher enfant » non plus que du « Mon fils » à ce catéchumène choisi que lui dépêchaient à la fois le puissant père Chapavoine et sa jolie cousine la comédienne. Un homme de lettres notoire, ou qui l'allait si sûrement être qu'on devait considérer l'à venir comme accompli, un homme du jour que se devaient disputer dans le même temps les photographes de *Je sais Tout* et des *Soirées du Pélerin* ; un Parisien distingué et, d'abord, un jeune homme de son âge sur lequel il ne se sentait aucun pouvoir directeur.

Le trop modeste abbé craignait de décevoir celui qu'il lui fallait soutenir, appuyer d'une autorité qui n'émanait pas de lui-même et qu'il redoutait de laisser s'évanouir. Il n'imaginait pas que son hôte l'eût, dès le seuil, identifié à la fois au capitaine des légions célestes et au divin Sanzio.

Pourtant, avant d'être le directeur il était l'hôte. Aussi, et à ce titre plus aisément, sut-il trouver les simples paroles de circonstance qu'exigeait le soin du monde autant que le respect de son ministère.

Il introduisit donc Lucien Sernave dans un pavillon modeste, s'excusa gentiment de de l'y devoir laisser seul ; d'ailleurs c'était pour bientôt reparaître. La soutane bien loin de lui conférer la sorte de prestige que ce délicat d'une si fraîche humilité souhaitait ardemment — et plus que jamais en cet instant — pour

vaincre les effets de sa timidité, l'affaiblissait encore ; elle faisait proprement de lui un jeune séminariste falot, un prestolet échappé de quelque proverbe ou du théâtre de Madame. Le pis était, et il s'en désolait, le concevant trop bien, que sa mine aristocratique pouvait, malgré cette robe et à cause d'elle, lui donner couleur d'ambitieux, l'égaler en apparence à un egotiste haïssable et séduisant. Heureusement, Lucien s'en tenait, et de la manière la plus déterminée, à ce type qui lui agréait si fort du Saint-Michel artiste-peintre.

De singuliers artifices typographiques seraient nécessaires ; il faudrait un graphisme plus hardi que celui dont usent quelques poètes du jour, franc cahos sinueux de lettres éparses ou bien courbe mille fois brisée, pour traduire ce que furent les prolégomènes de Lucien à qui l'abbé s'efforçait, sans grand bonheur, de donner la réplique.

Enfin, sans y songer, Lucien fut ramené par sa confession sur le plan littéraire ; dès lors sa verve ne l'abandonna plus.

Il fit à l'abbé un récit plus parfait que celui dont il avait, quelques semaines auparavant, régalé Jacques Albier et sa maîtresse.

Vainement l'abbé se défendit de son mieux d'être celui à qui convenait d'armer une foi menacée, comme toutes les fois trop vives et trop neuves, de choir dans la molle idolâtrie, dans l'hérésie barbare.

Lucien, qui ne voulut rien entendre, le supplia de ne le pas abandonner.

Aussi, et sans qu'il fût besoin de paroles définitives, le pacte spirituel se trouva-t-il tacitement conclu.

— Conduisez-moi, Monsieur ! implora Lucien Sernave, véhémentement tout en baissant la tête ; son vrai tempérament se livrant tout entier, sans profit pour le prêtre ingénu, en cette double attitude.

Il avait failli préférer « Mon Père » à « Monsieur », mais il lui parut, fort à propos, que leur commune jeunesse rendait « Mon Père » tout à fait impossible : inspiration dont l'abbé lui sut un gré infini. Croyant à la nécessité de se donner quand même une indispensable supériorité, l'abbé, de son côté, adopta : « Mon ami », après avoir mentalement essayé « Monsieur » et « Lucien » dont il s'épouvanta soudain.

Rien ne devait plus être changé à cet ingénieux protocole.

Lucien et son directeur étaient-ils pas deux enfants ? L'un farouche ; l'autre gagné par un trouble vertige. L'un savait mal s'agenouiller et l'autre ne s'était fait prêtre que pour mieux prier ; il était un berger malhabile à mener son troupeau. Pourquoi la providence grossissait-elle ce troupeau d'un agneau d'une si extraordinaire qualité ? Tous deux tremblaient, dans l'ignorance à peu près complète de l'œuvre à laquelle le sort les consacrait.

L'abbé ressentit un réel soulagement lorsque Lucien

Sernave, précipitant son départ, demanda son congé, priant l'abbé de lui assigner un prochain rendez-vous.

Quatre jours, estima le prêtre, seraient peu et lui suffiraient à peine à se préparer. La fièvre, la hâte de Lucien méritaient d'être respectées ; bref, l'on s'accorda pour une rencontre en l'église Sainte-Agnès au matin du samedi suivant.

Demeuré seul, l'abbé écrivit à Mme Servant, sa mère, puis, ainsi qu'il en avait fait la promesse à cette dernière, à Madeleine Delrose, sa cousine, ce qui lui mit du rouge au front autant qu'en présence de Lucien. Mais son trouble était alors d'une bien autre qualité.

La journée avait été rude. L'abbé ne retrouva un calme salutaire que lorsqu'il eut, sa soutane ôtée, repris la besogne interrompue par l'arrivée de Lucien, luttant avec son dogue Rob, une bête pleine de sang et rebelle à l'étrille.

Plus tard il quitta le presbytère pour l'église sans y trouver d'apaisement. Une troupe de voyageurs y chuchotait, le Bœdeker en main. Des Allemands aux cous de taureaux encadrés de cols à la Robespierre, dits à Berlin Robspire-côls ! tondus, et présidés par l'illustre critique prussien Muller de Graëf, depuis dix ans chargé de mission en France, auteur d'une page presque classique en Allemagne sur Paris vu de la terrasse de Saint-Germain, où il habitait un palais de

ciment. Il y avait aussi là un groupe d'Anglais des types courants catalogués.

L'abbé en eut de l'humeur. Seule, une espèce de créature rougeaude, reprenant dans la prière ses attitudes de laveuse de parquet, était chère au cœur de l'abbé Servant. Il n'y avait que cette pauvresse et l'abbé qui fussent venus pour Dieu.

Les autres, avant le dîner à la française et la soirée au Moulin-Rouge, admiraient sans tressaillir les fresques célèbres de Marcel Dionys, le grand peintre chrétien.

L'abbé en vint à mépriser l'artiste et à haïr ses peintures. Il souhaita même que sa chapelle fût la plus nue. Puis il se reprocha cette pensée hugenote quand, précisément, la parure catholique de ce temple attirait, et malgré tout retenait, les voyageurs protestants.

L'abbé Sernave s'agenouilla, se signa et gagna la route du Pecq en songeant à Lucien et aux devoirs nouveaux de sa mission.

Devant la Seine, comme il s'en retournait, l'abbé retrouva devant lui Muller de Graëf. Le Prussien distingué, dont la redingote bien coupée s'ornait du filet sanglant de la Légion d'Honneur, soulevait son Lock, éblouissant au soleil déclinant sur le fleuve, pour le général Mourlon, le cousin de la belle Duchesse de Tracktir, Directeur des Renseignements au Ministère de la Guerre. Le général Mourlon rendit largement son salut à Muller de Graëf en portant une main gan-

tée de blanc mat au képi rouge brodé de feuilles de chênes.

Le général et le critique s'estimaient fort et, voisins de campagne, ils étaient presque amis. La *Revue des Deux Mondes* avait publié du général Mourlon une page sur *Sans-Souci* qui valait l'étude de Muller de Graëf sur Paris vu de la terrasse de Saint-Germain.

Le chef de notre contre-espionnage apercevait bien que l'Allemand et lui étaient tout autre chose que de ces naïfs cambrioleurs de secrets militaires dont l'héroïsme est discuté et parfois décrié. Ils étaient de grands politiques, des artistes, des virtuoses et chacun par sa propre mission donnait à l'autre à vivre, et à briller. Et peut-être goûtaient-ils, en virtuoses, cette guerre dont la théorie suffisait à ces beaux esprits et qu'en s'estimant réciproquement, presque fraternellement, tous deux avec un art si parfait retardaient pour les autres, les brutes incapables de jouir du coup d'œil qu'on a de Sans-Souci ou sur Paris vu de la terrasse de Saint-Germain.

L'abbé y songea-t-il ? Il était maintenant, en regagnant son presbytère fleuri, triste jusqu'au péché, si c'est, pour un bon prêtre, un péché redoutable que d'être trop triste.

XI

Turqueries.

— Décidément, songea Georges, occupé des menus détails de sa profession, cette année n'est bonne pour personne ; sauf pour moi... et encore, puisque j'aime tant mon bleu et qu'il a tant de guignon ! Pour tirer la morale de tout ça, il ne serait pas inutile d'être quelqu'un de plus fin que Scapin : Figaro par exemple. Je ne suis qu'un cavalier de deuxième classe et larbin amateur, le premier sans doute de l'espèce ; c'est égal, ce que je vois me donne à réfléchir.

« Les réflexions qu'un domestique un peu fûté peut faire à propos de son maître sont ses plus certaines économies, et il lui peut arriver un jour de les échanger contre de la belle monnaie, comme dit ce vieux faux-col d'Amédée qui a dû trouver ça en retournant une phrase de son académicien de patron. Ah ! pour dire que ça va mal, ça va plutôt mal. La Turque qui brouille tout, mon bleu en bisebille avec sa Madeline, M. Ser-

nave marteau, dingo ou tout comme, la galette qui file, le diable sait où, et, pour le bouquet, un membre de l'Institut, honnête, vertueux, tout ce qu'on fait de mieux dans le genre, qui se met à la noce comme un gigolo avec la dame à M. Sernave ! La classe ! Bon dieu ! La classe !

S'interrompant de donner un bel éclat à l'argenterie, appliqué à cette tâche mercenaire autant qu'hier lorsqu'il fourbissait des armes, Georges, la courte pipe anglaise aux lèvres, le calot d'écurie sur l'oreille, donna une pensée à la svelte et sensible Mathilde, chaste soubrette d'une comédienne facile, et qu'il rêvait de conduire quelque jour, aussi vite qu'y consentirait le hasard, sur les marches de l'autel.

On sonna. C'était Philippe Arnal. Le journaliste tendit au moderne valet son feutre romantique, le beau nerf de bœuf de Fouquier-Tinville et s'informa en ces termes, instruit du langage secret de Georges :

— Ton bleu est levé ?

— Monsieur s'est, en effet, levé de très bonne heure ce matin. Il a écrit d'un jet la moitié d'une comédie — oh ! en un acte — puis il en a fait des boulettes pour amuser les chats ; après quoi Monsieur s'est recouché. C'est-à-dire qu'il dort sur son divan. Mais que Monsieur prenne donc la peine d'entrer quand même. Ah ! si Monsieur pouvait trouver quelque chose de réconfortant ou de gai à dire... quelque chose de vraiment gai...

— De gai ? Hum ! c'est que, précisément...

— S'il ne s'agit pas des ennuis personnels à Monsieur... je veux dire à mon maître...

— Tu es un homme d'esprit, mon garçon. Les chagrins d'autrui consolent, cela est très vrai, Georges. J'arrive donc à propos.

— Probable ! Je veux dire : bien sûr ! D'ailleurs il y a déjà longtemps que j'en ai fait la remarque. Monsieur vient toujours à propos.

Habillé d'un nouveau pyjama, celui-ci taillé dans une étoffe circassienne quasiment imposée par la princesse Kalidjé, laquelle avait de ces caprices, Jacques dormait, à plat ventre, sur les coussins en la société des chats. Mme de Clèves et Julien Sorel, veillaient leur maître en se passant, de temps à autre, signe irrécusable de l'orage prochain, une patte derrière l'oreille dressée.

Au bruit de la porte s'ouvrant, Jacques s'éveilla. Il étouffa un bâillement, étendit les bras et dit :

— Toi ! quelle joie de n'être plus seul. Si tu savais combien je m'embête ! Je m'embête ! Je m'embête !...

Un homme distingué qui, sincèrement, dit cela, en langage trivial, est infiniment plus à plaindre que celui qui proclame, avec des mots choisis : « Si tu connaissais l'immensité de ma peine ! » ou « Quelle est ma douleur ! » L'ennui le plus distingué s'accommode volontiers, s'il est profond, d'une expression populaire.

Philippe, qui aimait fraternellement Jacques Albier, ne s'y méprit pas et répondit, accordant son ton à celui de son ami :

— Pauvre vieux !

Puis, trop fin pour commettre la faute de provoquer sans leur ouvrir une voie aisée, mais détournée, les pénibles confidences, sachant qu'elles n'auraient le pouvoir de soulager l'homme souffrant que d'être retardées, et se souvenant aussi de la judicieuse réflexion du cavalier Scapin, Philippe dit, de ce ton mi-enjoué, mi-grave, qu'il affectait volontiers et qu'il définissait par manière de bouffonnerie « la voix de la grande information » :

— Il y a du nouveau. Ce pauvre Sernave ne va pas du tout.

Tout de suite, Jacques fut intéressé. Il n'aimait guère Sernave et il le plaignait. Les malheurs sentimentaux de Sernave ressortissaient encore au commerce des belles-lettres et la littérature dominait Jacques à l'état de vice.

— Ce mystique godelureau, continua Philippe, n'a pas eu de chance. J'ai toujours retenu en lui les signes d'un provincialisme qui l'a empêché de recueillir les fruits de son incomparable toupet. Georges, ton valet, dirait sans chercher « son culot », et c'est Georges qui dirait bien. Ah ! les humbles ! Bref, Sernave s'est jeté dans le spiritualisme un temps trop tard. Il me fait songer à ces gommeux de chefs-lieux de canton

qui se commanderont des manteaux à martingales quand vous serez revenus, ce que je souhaite, aux paletots sacs. Le troupeau des agneaux lyriques était au complet. On n'avait plus besoin de lui. Prends garde que la protection de Raymond Lebigre ne lui fut jamais que promise et tu sais ce qu'il advint, sans connaître les détails que je te réserve, lorsque Gilberte s'avisa de donner des dîners littéraires présidés par le vieil alligator académique.

« Gilberte se croyait, très sérieusement, la muse du renouveau chrétien et Lebigre expliquait sa présence chez Gilberte par ceci qu'elle récitait de ses poèmes à la guimauve — Georges dirait, continuant de bien dire, « à la mie de pain » — en d'obscurs patronages. Hélas ! animée des intentions les plus louables, Madeline en qui tu n'as pas pris soin de détruire le sentiment de la famille, adressa Sernave à son cousin l'abbé Servant, achevant ainsi d'assurer la faillite de notre petit camarade.

« L'abbé Servant, si ingénu ! si doux ! si jeune ! est un terrible mystique, en grande partie responsable du désordre qui règne désormais dans l'esprit de Sernave.

« Tu connais assez l'homme de lettres roublard qu'a été si longtemps ce dernier, amoureux intéressé du toc intellectuel — assez pour en créer, mais pas assez pour le garder pour soi, et sachant adroitement refiler sa marchandise — pour avoir pu gober l'historiette édi-

fiante de la révélation. Oh ! Sernave visité par l'Ange, tandis qu'il relisait Baudelaire en Lorraine ! Tout ça n'était que jeux de tréteaux et ça ne t'a pas échappé. Mais — et je ne sais ce qui me retient d'aller pour ça croire à mon tour en c'te bonne vieille Providence ! — tout se solde, ici-bas. Les maîtres de l'occulte nous avertissent honnêtement du danger des enchantements opérant, inopportunément bien entendu, sur les enchanteurs maladroits. Il se trouva donc que le malin, le trop malin Sernave, si malin qu'il devait attirer le Malin ! ce Lucien qui faisait l'ange pour engraisser la bête, était celui-là que les médiums nomment un sujet de choix. L'abbé Servant n'eut qu'à le jeter à genoux et le charme opéra. Dès lors, il fut perdu pour la famille des grands roublards. La foi toute neuve lui conférait une honnêteté un peu rude et dont il n'avait pas le maniement. Il commit la faute de ne pas consentir aux petites combinaisons politiques du père Lebigre, ou, ce qui me semble plus vraisemblable, de ne les point deviner. Cependant, au fréquent spectacle de Gilberte, notre Lebigre commençait de s'échauffer. On devrait prendre la précaution d'ignifuger de tels vieillards ; aussi bien, puisque telle n'est point la coutume, n'insistons pas.

Franchement amusé, du bavardage de Philippe Arnal, Jacques ne songeait plus à ses soucis, selon la prévision de son fidèle serviteur. A cropetons sur son divan, les jambes entortillées, dans une de ces poses

compliquées qui sont des chefs-d'œuvre de paresse, ses belles mains longues effleuraient les robes des deux chats qu'on voyait s'aplatir pour se dérober à la caresse lancinante, sans désirer la fuir tout à fait.

— Enfin, Lucien... Lebigre... Gilberte... Lucien l'est-il ? demanda Jacques qui, dénouant ses jambes souples, s'alla jeter sur les coussins, réunissant d'une seule étreinte féminine ses deux chats miaulants.

— Ma foi, répondit Philippe, ça se dit, je le crois ; mais ce sont les détails assez vifs qui donnent tout son prix à cette histoire.

C'est sur ces mots que la princesse Kalidjé entra, extravagamment harnachée. Sur elle se confondaient arbitrairement toutes les vanités vestimentaires symboliques des quatre saisons, depuis les fourrures de renard bleu et d'hermine jusqu'à la mousseline à peine saisissable.

Ses yeux en amandes (en « cuillers à pot » disent, bons connaisseurs, les montagnards du Caucase, pourvoyeurs des harems d'Asie les mieux achalandés) flambaient parmi les fards, sous un voile vert se déroulant de toute la largeur d'un immense chapeau, comme d'un balcon.

La princesse traînait après soi un moutard basané, d'une dizaine d'années, à l'étroit dans un assez vilain costume genre « quartier-maître », taché d'œuf et de confitures, trop court, découvrant d'énormes mollets de jeune goinfre.

— Levée si tôt, princesse ?

— N'avons-nous pas à nous occuper de la revue ?

Philippe Arnal offrit ses devoirs et parut s'intéresser vivement au jeune moricaud que, sans lui abandonner la main, la princesse laissait se rouler sauvagement sur les tapis.

— Est-ce le mousse de votre yacht, princesse ?

— Je n'ai point de yacht, mon cher ; cet enfant est mon fils.

— Votre...

— Cela vous étonne ? Omar vous a raconté que le Grand Seigneur m'avait raté onze fois ; il a négligé sans doute de vous apprendre qu'à la douzième...

— Tous mes compliments.

— Il n'y a pas de quoi. Mahmoud, voulez-vous vous tenir en repos ? M. Albier, ordonnez à votre laquais, je vous en prie, cher, d'administrer six forts coups de bâton à Mahmoud.

— Sur la plante des pieds ? demanda Arnal qui avait acquis dans le journalisme de grande information le goût de la couleur locale.

— Je demande grâce pour lui, implora Jacques. Je sais le secret d'apaiser le jeune Mahmoud. Que veux-tu Mahmoud ?

— Je veux, dit l'enfant turc, du pilaff chaud et du vin de Samos dans un grand verre.

Comme les deux Français se récriaient, surpris d'un tel désir exprimé à une telle heure, mais avec une

franchise qui les ravissait, l'enfant montrà sa mère, d'une main excessivement sale, et crut devoir justifier son envie en précisant :

— Elle m'a oublié hier, pendant qu'elle allait faire la bombe dans les boîtes de Montmartre avec des rastas ; les sales bêtes de larbins ont bouffé naturellement le meilleur. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas bien fait, tu sais, mais moi, j'ai faim.

— Petit cochon sans âme ! vociféra la belle Turque en s'élançant sur son rejeton, lequel lui échappa par une habile retraite.

— Ami Mahmoud, fier descendant du noble Soliman et du juste prince dont tu portes le nom, je n'ai ni pilaff, ni vin de Samos, et je le regrette. Pourtant, bien que ce ne soit pas l'heure d'un goûter, voici des biscuits et du vin de Malaga.

Se dispensant de tout remerciement, Mahmoud attaqua les friandises avec résolution.

— Mon arrivée, dit Kalidjé, l'incident étant clos au mieux, a interrompu M. Arnal qui sait toujours des choses si intéressantes ! Continuez donc M. Arnal ; je vous en serai reconnaissante.

Elle n'eût pas mieux dit : Je vous l'ordonne.

Le journaliste s'inclina et, sans se faire autrement prier, ayant résumé pour la princesse, poursuivit :

— Le tort le plus grave de Sernave fut de ne point savoir concilier la passion brutale avec la foi plus délicate. Il n'avait pas même médité sur les *Stances* de

Ronsard, pourtant à la portée des intelligences de cabaret artistique. L'examen de minuit selon Gilberte ne comportait pas les mêmes matières.....

— Continuez donc, Mahmoud ne comprend pas.

— Oh ! ce n'est pas à cause de Mamhoud, princesse. C'est plutôt parce qu'il m'arrive assez souvent de n'avoir plus d'idées précises sur l'indiscrétion professionnelle. C'est d'ailleurs fort délicat. Si je vous disais, princesse, qu'il y a, pour les journaux du matin, une morale qui n'est pas celle des journaux du soir ! Mais, pardonnez moi, je m'égare, et le pis est que j'y prends du plaisir.

« Il advint que Sernave, entièrement dominé par l'abbé Servant, tout à fait incapable de jouir de son triomphe, encore qu'il ne soit point sot, tant s'en faut ! qui vit de pain sec et se réjouit d'aller bientôt chercher la mort chez les Pavillons Noirs, — des voyageurs soutiennent qu'il en reste — se trouva dans un état de dépression nerveuse tout à fait inquiétant. Il bredouilla, en manière de poésies, des télégrammes mystiques dans ce goût :

Ame perdue,
Ame coupable ;
Le lit, la table,
Pour toi, Jésus,

» Après quoi, et ceci s'explique par cela, le pauvre enfant eut des vertiges, des extases et des visions,

Et des lys fleurissaient lorsqu'il saignait du nez.

« Ce précieux alexandrin n'est pas de lui. Je le revendique.

Mahmoud hurla fort à propos pour permettre au narrateur de s'arrêter avant de devenir cruellement indiscret.

— Je n'ai plus de biscuits et il ne reste presque plus de Malaga.

— Peut-il, princesse, manger une autre douzaine de biscuits sans inconvénient.

— Il le peut, qu'il en crève ! Dis merci, Mahmoud. Continuez M. Arnal.

— Mais... c'est tout.

— Non !

— Je vous proteste, princesse...

— Je vous soutiens, moi, que ce n'est pas tout. Il y a autre chose que vous songiez à conter et que vous ne voulez plus dire ; la chose scandaleuse et tout à fait piquante. Tant pis. Ce que vous nous avez révélé n'est déjà pas mal. Notre organe pour être vivant doit contenir beaucoup de telles anecdotes. M. Albier complètera ; il est aisé de deviner la suite. Que me disiez-vous, mon cher, ajouta-t-elle en se tournant vers Jacques, que me disiez-vous que nous allions manquer de potins ? M. Arnal, acceptez d'être mon chef des échos.

Jacques s'alarma.

— Madame, Sernave est mon ami et je ne saurais...

— Etes-vous fou, mon cher ?

— Je préfèrerais résillier mes fonctions...

La princesse s'approcha de Jacques qui connut alors que cette jolie femme pouvait paraître parfaitement hideuse; elle se pencha sur lui, armé de cette ironie spéciale faite d'un effronté manque de tact et qui est la meilleure force de la moitié de l'Orient. Implacablement insolente, très sûre de soi et de Jacques, elle dit :

— Pas avant, mon cher Jacques, d'avoir remboursé l'avance des dix mille francs qui vous a été consentie par... l'administration.

Mais elle n'était point fâchée; elle riait, très satisfaite, heureuse d'avoir, d'un seul coup, brutalement dévoilé l'intimité de ses rapports avec le poète et l'humiliante dépendance de celui-ci.

Jacques, soudain empourpré comme d'un double soufflet, ne sut que balbutier :

— Oh ! princesse !

Philippe intervint.

— Rassure-toi; je ferai l'écho moi-même, et j'en prends la responsabilité... On ne mettra que les initiales; ça se fait couramment. C'est encore plus muffle mais c'est reçu. Et puis, j'ai l'habitude !

Alors, songeant aux origines de Mahmoud, le chroniqueur vit soudain, sans transition, visionnaire à sa façon, danser ce beau titre en caractères gras : « Un fils du Sultan détrôné nous parle », et, pour tenir

à cet impérial bâtard le langage convenant à son âge, il questionna :

— Dis-moi, mon petit ami ; que fait-il ton papa ?

Mahmoud, avalant un dernier biscuit, commença de répondre :

— Papa ? Il fait ce qu'il veut et il t'...

Mahmoud n'eut heureusement pas le temps d'achever. La princesse Kalidjé, sa mère, l'ayant interrompu d'un ferme coup de pied dans l'échine ; geste dont la violence lui permit de laisser découvrir un bas de jambe sans défaut.

XII

Le prétendant.

L'échine endolorie par le haut talon Louis XV de Kalidjé, le jeune Mahmoud alla rouler sur le tapis, en hurlant autant qu'un empalé. Dans le dessein raisonnable de s'éviter quelque nouveau châtiment, ou, plus simplement, ainsi qu'il le confessa par la suite, afin d'embêter sa mère, l'intraitable bâtard s'alla réfugier sous le divan, à la grande indignation de Julien Sorel et de Mme de Clèves, chats orgueilleux, exaspérés qu'un barbare oriental osât profaner leur domaine.

Déloger Mahmoud ne fut pas une mince entreprise.

Chacun s'y évertua. Les ressources et l'ingéniosité, la ruse et l'autorité des uns et des autres, tout fut employé, tout fut combiné, mis en œuvre. Inutilement.

En vain sa mère lui promit-elle qu'il serait fouetté par sa gouvernante suisse, supplice après lequel on l'enverrait périr dans cette île de la mer Marmara où les chiens de Constantinople, exilés tels de Vieux-Turcs, se partagent entre eux, furieux, leurs propres restes.

En vain Jacques, diplomate et plus humain, tenta-t-il de se gagner la confiance de ce petit voyou d'illustre naissance en dressant devant ses yeux, brillants d'un grossier mystère et d'un amour sans objet, luisant à travers les franges du divan, l'espoir des plus savoureuses pâtisseries.

Mahmoud, vociférant, demeurait sur ses positions ; c'est-à-dire sur son derrière meurtri, au grand dommage du hideux costume marin.

— Mahmoud ! pourceau d'Arménie ! brama Kalidjé, sortez immédiatement, sinon je vous fais balayer par le domestique !

A cela, Mahmoud ne répondit que par les premières mesures du cantique des plus brutales revendications :

C'est la lutte finale...

Résistant au rire bénéfique, Philippe Arnal se découvrait une violente sympathie pour ce petit rebelle, gourmand et mal élevé, maltraité aussi ; méchant, mais d'une méchanceté attendrissante, bien excusable, à tout prendre, si l'on consentait à se souvenir des conditions hasardeuses de la naissance de ce Mahmoud, fils d'un Sultan fou, d'un empereur malheureux rem-

plaçant le mouchoir parfumé de rose des vieux ghazels par le citoyen Browning et fils d'une princesse captive, ne fuyant le sérail du Grand Turc que pour fonder la plus absurde et la plus charmante des gazettes littéraires, à Paris.

Le chroniqueur prit la parole en ces termes, et avec beaucoup de douceur :

— Mon cher ami Mahmoud, vous êtes à l'étroit sous ce divan qui ne vous rappelle qu'obscurément votre patrie. Quittez, de bon gré, cette retraite indigne de votre rang. Il ne vous sera fait aucun mal, je vous en donne ma parole d'honneur. Nous irons à la promenade, tous les deux, et nous nous amuserons beaucoup. Vous avez la promesse d'un gentilhomme.

Mahmoud, sans oublier de prendre la précaution élémentaire de surveiller les mouvements de la princesse, sa mère et son ennemie, risqua de sortir sa tête basanée et demanda :

— Tu me donneras du tabac ?

— D'excellentes cigarettes du Levant.

— Non. Je veux du caporal dans une pipe en terre.

— Vous aurez donc l'un et l'autre, et quand il vous plaira.

— Tu ne le dis pas exprès pour te f... de moi ?

— Oh ! Mahmoud !...

Mahmoud vint alors rouler aux pieds de Philippe Arnal pour ensuite bondir, trépignant, poussiéreux.

s'abriter sous les pans du long veston de l'archaïque dandy.

— Puisqu'il vous plaît tant, concéda la princesse Kalidjé presque méprisante, emmenez ce monstre, M. Arnal, et puisse-t-il quelque jour épouser la fille d'une esclave lépreuse !

Mahmoud se laissa très joyeusement entraîner par le journaliste, non sans avoir salué la princesse sa mère d'une abominable grimace.

Philippe Arnal et son petit ami, préalablement brossé par le fidèle Georges, gagnèrent le parc Monceau.

Le petit Turc ne semblait guère envieux de s'associer aux jeux des enfants de son âge. Son regard ne donnait à lire aucune sympathie pour ses pareils et il eût fallu être aveugle pour ne pas remarquer qu'il affectait, au passage, de cracher sur les beaux habits des petits garçons et de marcher cruellement sur les pieds délicats des petites filles. Cette jeune brute forcenée était sensible à sa façon et les plus rares corbeilles, les plus harmonieux massifs lui arrachaient des cris d'aise, des râles de poète satisfait de sa chimère. Mahmoud, tout en ramassant une baguette de sureau pour en cingler les mollets nus d'une fillette aristocratique qui donnait du pain aux cygnes, dit à son mentor :

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je me le demande souvent, mon enfant.

— Dis-le moi.

— Je pourrais te confier, ô Mahmoud, que je m'embête avec méthode, mais je ne veux point souiller d'amertume ta jeune âme. Sais-tu ce que c'est qu'un journal ?

— Tu parles !

— Eh bien, c'est moi qui écris tout ce qu'il y a d'amusant dans les journaux.

— Ça c'est vraiment chic ! Dis-donc, t'es payé ou bien c'est toi qui payes ?

— Que veux-tu dire, Mahmoud ?

— Ma mère écrit aussi et c'est elle qui paye.

— Ça n'est pas la même chose. Et puis, Mahmoud, êtes-vous bien certain de ce que vous avancez-là ? J'estime, au contraire, que mon ami Jacques Albier fait une mauvaise affaire ; une affaire détestable dont je suis responsable et dont je traîne le vain remords.

— Moi, tu sais, je n'écrirai jamais. D'abord je ne sais pas écrire et je ne veux pas écrire ; j'apprendrai pas.

— Comme tu es raisonnable pour ton âge, cher Mahmoud ! Mais que feras-tu ? Car, n'en doute point, on saura te contraindre à quelque entreprise et la plus inutile, crois en mon expérience, sera celle qui te vaudra des éloges unanimes.

Mahmoud se gratta sérieusement le nez.

— C'est à voir ! Je pourrai toujours me débrouiller en embêtant le Gouvernement ; pas le tien, celui de

chez moi. Je n'aurai qu'à dire qui je suis et je réclamerai... Oh! qu'est-ce que c'est que ça? Je le veux. C'est à toi? Tu me le donnes?

Mahmoud venait de découvrir un nègre, paré d'un complet défraîchi et coiffé d'une chéchia écarlate, lequel, apercevant Philippe Arnal, rompait sa sieste sur un banc du parc pour se dresser, joindre les talons et saluer militairement son maître.

C'était Dagobert, l'ancien tirailleur, ordonnance de l'infortuné capitaine Fickenshmidt, devenu le serviteur du journaliste.

— Chez qui sers-tu aujourd'hui? demanda à son nègre Philippe Arnal, qui, émigrant de palaces en garnis plus humbles, prêtait volontiers, on le sait, son valet noir à des amies.

— Beaucoup faire courses pour Midame Delose. Y en a bézeff magasins ; li modiste, li coutilière...

— Assez! Dagobert ; tu dois bien servir ceux à qui ton maître te confie et ne plus t'endormir sur les bancs. Si l'on te fiche à la porte, pourrai-je te loger, imbécile?

Renouvelant un salut militaire bien digne d'un ex-tirailleur de première classe, le Bambarra éclata d'un rire forcené rappelant le chant de la sirène du bateau de Londres et qui enchanta Mahmoud.

— Je veux le nègre! Donne-le moi!

— J'y songerai, Mahmoud. Mais qu'as-tu fait de ta médaille, coquin? Je ne vois plus que le ruban.

— Faut pas clier pou ça. Li donner pitit femme de chamble. Li femmes de France aussi aimer grigris.

— Soit. Dagobert ! A dix pas devant moi, précède-nous chez ta maîtresse.

— Midame Delose ?

— Evidemment.

Reprenant un vaste carton historié de sujets Pompadour, Dagobert se hâta d'obéir, et le trio prit le chemin du logis de la comédienne. Philippe Arnal était toujours le bienvenu au foyer de ses amis et l'on a vu qu'on l'accueillait mieux encore aux jours de mélancolie. Il connaissait l'art aimable d'apaiser, d'amuser, sachant ramener à soi, épouser, adopter, faire sienne la douleur d'autrui pour extraire ensuite, de cette matière, de l'esprit ardent, étourdir de mots toujours neufs et qui n'étaient plus alors cruels que pour lui-même.

* * *

— Oh ! mon petit Arnal, s'écria Madeline en l'accueillant, quel grand plaisir vous me faites ! J'ai du chagrin, mon ami, je vois tout gris, tout vilain, tout couleur de novembre ; j'ai du brouillard à l'âme, et une migraine ! C'est un de vos fils, débauché ? Vous les reconnaissez donc, parfois ?

— Chut ! Je vous présente Mahmoud, élève-sultan, fils de... mais je veux le dire tout bas.

— Non !

— Paôle d'honneu !

— Je devrais l'exécrer, mais il est si gentil. Bonjour, Mahmoud.

Mahmoud retira durement sa main et, se tournant vers son protecteur :

— Pourquoi celle-là dit-elle aussi qu'elle devrait me détester ?

— C'est à cause d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé ; un enfant qui s'appelle Jacques. Crois-moi, Mahmoud, Madeline sera très bonne pour toi. Embrasse-là.

Mahmoud y consentit.

— Elle sent bon, bien plus bon que maman.

— Vous l'entendez, ma chère amie ? Je ne lui ai pas soufflé le compliment.

— Où qu'il est mon nègre ?

— Madeline, consentez à ce que Mahmoud s'aille distraire avec Dagobert et, si vous le voulez bien, causons ; causons de cet autre enfant, de ce Jacques tant aimé.

Quand ils furent seuls :

— Madeline, dit Philippe Arnal, Jacques est plus malheureux que vous.

— Cette lâcheté n'est pas incroyable.

— Soyez plus indulgente.

— Pourquoi me trompe-t-il ?

— Il ne vous trompe pas !

— Vraiment ?

— Pas la plus bénigne trahison.

— Vous n'êtes pas en verve, Philippe. Vous le défendez mal ; il faut que sa cause soit bien mauvaise.

— Elle est excellente, au contraire.

— Je suis trahie, mon ami, trompée, et de la façon la plus humiliante. Oh ! cette Turque !

— Cette Turque, dites-vous ? Il faut me pardonner cette Turque, Madeline. Le seul coupable, c'est moi. Mais le Ciel me demeure témoin de la pureté de mes intentions.

— Que voulez-vous dire ?

— A s'entendre appeler le poète riche, Jacques qui vit comme vous dans l'illusion comique, pardonnez-moi ! en était arrivé à croire ses moyens illimités... Vous me reconnaissez beaucoup de tact, petite Madeline, et je me flatte de mériter votre estime ; je tâcherai de tout dire sans écorcher d'épiderme... Vous même aviez accepté, sans contrôle, l'agréable légende, car il ne vous aurait pas plu de livrer Jacques aux huissiers. Pourtant, la situation devint telle. Nous sommes, vous, Jacques et moi, des personnages beaucoup trop distingués pour répéter, après les bonnes gens que « tout renchérit ». Cependant les bonnes gens ont raison, Madeline. Les bonnes gens ont toujours raison contre les personnes distinguées. Tout augmente. Le bonheur, particulièrement, est à un prix si haut que les plus hardis désespèrent. Mais je ne veux pas voir Madeline désespérée.

« Nous ne sommes pas de ceux qui se peuvent sauver en restreignant nos besoins ; au contraire, nos besoins croissent en proportion inverse de nos ressources. Que faire ?

« Une grande dame turque, férue de lettres françaises, se présentait avec des capitaux ; il ne s'agissait que de littérature ; c'était parfaitement honorable. Hélas ! pouvait-on prévoir cet acharnement de Kalidjé Son désir d'accaparer Jacques, de le réduire, de l'escamoter n'est évidemment pas niable, mais notre ami a résisté et c'est bien cruel à vous de lui marchander le profit d'une si belle défense.

— Jacques ne m'appartient plus. Je le sais sans volonté. S'il résiste encore, il est incapable de soutenir un long siège, c'est un faible. Je l'aimais, j'étais pour lui plus qu'une maîtresse friande de plaisir. Notre amour désormais est gâché.

— Les Turcs ont passé là ; tout est ruine et deuil.

— Hélas !

— Comment, hélas ? Prenez-vous sérieusement mes bouffonneries ? Madeline, Jacques est désespéré, il vous aime et il souffre d'un malentendu qui, je vous en demande pardon, n'est que parfaitement ridicule. Songez à cette situation que je m'efforce de peindre, pour vous, à ses vraies couleurs... Ah ! vous ne connaissez guère Kalidjé. Elle est dangereuse, j'en conviens, mais non pas invincible ; pour la combattre

sachez choisir vos armes. Jacques, par ma faute, et je m'en tiendrai longtemps rigueur, est, mais il n'est que cela, le débiteur de la princesse. Cet honnête garçon doit à la société Kalidjé and C° une bagatelle de dix ou quinze mille francs. Une misère ! Si j'écrivais un roman je gonflerais pour ne pas me perdre dans l'esprit des lecteurs, en les perdant, cette somme par trop misérable ; mais à vous, Madeline, je dois toute la vérité.

« Je jure que Jacques se libèrera par son seul travail ; ou tout au moins par son industrie. Ça nous coûtera peut-être un gentil rêveur, mais, au jour du bilan, vous retrouverez un homme célèbre, vraiment riche et puissant, adoré des foules, le public n'estimant rien tant que le sacrifice de la personnalité. La foule rugit de satisfaction quand elle a dévoré l'individu, martyre consentant.

— Mais cette Kalidjé aime Jacques !

— Erreur profonde. Elle aime à la folie l'homme de lettres. Sentez-vous la nuance ? Mesurez-vous l'abîme ? Cet homme de lettres peut n'être pas Jacques, demain.

— Ah ! mon ami, qu'avez-vous fait ? Nous étions si heureux !...

— Heureux ! Heureux !... On allait vous saisir.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit toute la vérité ?

— Comment ? Vous concevez que Jacques...

— Jacques, certes non, mais vous.

— Mon Dieu...

— Si l'un de nous devait accepter une compromission, mieux valait que ce fût moi.

— Voulez-vous dire...

— Eh, vous savez bien ce que je veux dire.

— C'eût été, peut-être, plus naturel, au sens étroit du mot, mais, il s'y faut résigner, depuis la chute de la Monarchie, cette vieille porcelaine, disait d'Aurevilly, ça ne s'accepte plus volontiers.

— Oh ! Jacques ! Jacques ! s'abaisser ainsi. Non, vous me mentez, mon cher, il l'aime.

— Et pourtant il ne l'aime pas.

Madeline demeura longuement songeuse, le regard incapable de se reposer sur aucun objet défini. Elle prit enfin ce masque de petite fille savante, comme il y a des animaux savants, lèvres pincées, front plissé, cette mine qui l'enlaidissait lorsqu'elle pensait fortement, mais qui lui donnait assez du caractère dont manquait sa beauté.

— Ecoutez-moi, dit-elle, retrouvant sa grâce sereine dans un instant de bravoure ; si Jacques est innocent...

— Il l'est, je le jure !

— ... vous pouvez, vous devez, réparer le mal immense que vous avez fait, bénévolement. Votre situation est — vous permettez ? — au moins aussi fâcheuse, financièrement, que l'était hier celle de Jacques ?

— Le sage et, Dieu me damne, c'était aussi un Turc ! a dit : Tu salueras la Vérité lorsque cette fortune sera la tienne de la rencontrer.

— Eh bien, jugez enfin, mon bon ami, cette bohème, mal dorée, qui fausse votre talent et qui vous paralyse. Rendez-moi Jacques, le Jacques de naguère et si, pour payer mes chapeaux, il doit accepter une tutelle, que ce soit la vôtre.

— Je ne comprends pas un mot.

— Vous vous calomniez. Charité bien ordonnée...

— Vous me terrifiez.

— Vous n'êtes pas raisonnable.

— Quoi ? Sérieusement — et vous m'allez dire que c'est en amie ! — vous me conseillez, vous m'ordonnez, si je saisis enfin, d'épouser...

— ... la princesse, mais oui mon cher. Est-ce qu'il peut s'agir d'autre chose ?

Philippe Arnal hocha la tête, et, sourit à Madeline, douloureusement, puis — en homme brave — il recouvra sa franche gaîté, et dit parodiant la voix et les gestes d'un célèbre acteur :

— Ce serait dans la tradition. Oh ! Lousteau ! Oh ! ancêtre vénéré !...

Par ce tour d'esprit singulier qui volontiers pousse les femmes à tout terminer en affaire et, après des débats passionnés, partant incohérents, à discuter, avec beaucoup d'intelligence méthodique les conditions de cette affaire, Madeline blottie aux creux d'une bergère

douillette, en vint à dire, posément, soulignant ses mots d'un petit geste d'autorité tranquille dont s'amusa beaucoup Philippe :

— Si Jacques consent...

— C'est bien, en effet, à Jacques que je devrais demander la main de la princesse.

Madeline saisit avec fièvre les mains de Philippe.

— Si Jacques consent, c'est qu'il ne l'aime pas... alors — oh ! je dois vous paraître bien ridicule ! —... alors, je serai si heureuse ! »

— Ne pleurez pas, petite Madeline. Frère Philippe le Vagabond vous le défend ! Ne pleurez plus et accordez-moi un délai ; je réfléchirai. A tout prendre, ce que vous me proposez, avec quelque défaut de préparation, il est vrai, peut fort bien apparaître, à ceux qui cultivent la fraîcheur de leur sang, une chose parfaitement raisonnable. Cependant, ô ma petite amie, si vous connaissiez Kalidjé, superbe et haïssable !

— Vous refusez ?

— Pas encore. Mais si j'accepte, Madeline, ne m'en gardez aucune reconnaissance. Oh ! il ne convient pas d'entendre que m'étant bien vendu je n'aurai nul besoin d'autre monnaie que de piastres turques converties en louis de France. C'est d'autre chose, quelque chose de plus rare dont je veux parler.

« Vous savez, ma chère, quel soin j'ai de mon personnage. Cela, c'est ma fortune, ma coquetterie, mon élégance de corps et d'âme, inimitable, car il n'est pas

si aisé d'accomplir, à l'occasion, d'élégantes infâmies sans flétrir un cœur demeuré virginal ; c'est le divin bon ton, Madeline, c'est le dandysme suprême !

« Si j'accepte, ce ne sera que par dévotion à la mémoire du grand ancêtre ; ce ne sera que par piété, par amour et respect de la Tradition sans quoi il n'est point de morale fondée. Du moins est-ce la doctrine sur laquelle j'ai vécu. Il est vrai que j'ai mal vécu.

Ayant quitté la comédienne et repris Mahmoud des mains de Dagobert, Philippe Arnal entraîna le petit Turc vers un restaurant champêtre au sommet de la butte Montmartre. Chemin faisant, Mahmoud posa cette simple question à son guide :

— T'es resté longtemps avec elle ; c'est une grue ?

— Tu me fais du chagrin, Mahmoud, et tu ne dois pas...

— Bouge pas ! C'est une grue mais elle est gentille. Tout de même, ça doit être une rosse comme les autres, c'est forcé. Dis donc, on est copains tout à fait maintenant ?

— Tout à fait.

— Faut plus qu'on se quitte.

— Toi aussi, Mahmoud, *Tu quoque* ?

— Tu dis ? Laisse donc. Quand jaurai l'âge de faire valoir mes droits, on retournera chez moi ; penses-tu que ça durera toujours leur Constitution !

Ça reviendra comme du temps de papa ; alors, les femmes qui nous auront embêtés, on les refourera au harem, comme avant et comment ! Et celles qui rouspèteront, tu parles, mon pote, ce qu'on leur mettra comme marrons !

XIII

Haschatân

Lucien Sernave avait loué pour la belle saison une coquette villa à Chatou, à cent mètres de Sainte-Agnès.

Ainsi se trouvait-il en communication permanente avec son directeur l'abbé Servant, et presque sur les terres de son protecteur l'académicien Raymond Lebigre, seigneur d'une des plus belles propriétés de l'endroit.

A ces avantages s'ajoutait encore celui de tenir Gilberte éloignée des vaines et dangereuses agitations parisiennes.

Lucien Sernave ne jouissait pas pleinement du bénéfice d'une si heureuse combinaison.

Gilberte donnait volontiers, à la villa, des dîners édifiants. Il ne lui déplaisait pas de jouer un rôle dans l'histoire de l'évolution des mœurs. Elle se décernait,

avec le consentement universel, la blanche couronne de muse du spiritualisme. Elle tirait une religieuse vanité de ses dîners, encore que Sernave y fît assez piètre figure.

Rarement admis, désormais, en la chambre de sa maîtresse à qui la foi nouvelle donnait de fréquentes migraines, Sernave, sevré d'amour et plus amoureux que naguère, éperdu d'extase en titubant de scrupules, avait accoutumé de s'égarer longuement, la nuit, par les bois ou au bord de la Seine, près du pont de Chatou que le talent du peintre Maurice de Vlaminck a fait illustre entre les plus beaux sites, là où les favoris de l'Aventure font souvent de mauvaises rencontres providentielles. Lucien Sernave n'en fit aucune. Pas le moindre rôdeur au coin du pont, blotti contre la pierre. Pas la plus falote apparition, entre les branches penchées sur l'eau lunaire. Ni bon, ni mauvais ange.

Longtemps en fut-il ainsi ; au moins le temps parut-il extraordinairement long à l'ambiteux châtié ; au pauvre diable d'homme de Dieu pour qui la foi était une liqueur trop forte.

Enfin, un soir, un peu avant minuit comme il regagnait sa villa, il reçut la récompense d'une apparition. Une apparition double et dont la contemplation devait le laisser un peu plus abattu.

D'avoir, au clair de lune, sous les bosquets de Chatou, tenu pour Satan l'illustre Raymond Lebigre, de l'Académie française, d'autres que Lucien Sernave eussent

tiré, en dépit d'une disgrâce que pouvait nier leur jeunesse, un plaisant enseignement. Hélas ! le jeune spiritualiste n'était pas de ceux qui doivent guérir.

Il ne sut pas dominer en s'amusant, c'est-à-dire s'amuser de ce diable en jaquette quadrillée, son col de vieux condor élégant, et officiel, étranglé d'une cravate à la Collin ; un diable poivre et sel, mais frisé sur l'occiput ; un diable couvrant sa calvitie d'un chapeau canotier ; un diable officier de la Légion d'Honneur, ganté de peau de Suède et le monocle (qu'il appelait lorgnon, comme en 1867) à l'œil droit ; un diable académicien et moraliste courant le guilledou, très semblable à ce personnage du barbon, supérieur à ceux du répertoire classique, créé par les artistes lyriques qui sur les scènes frivoles enseignent aux foules l'irrespect des vieillards.

Il fallait n'y songer qu'à peine, pour rire ; Lucien Sernave prit pour sa perte le soin de réfléchir. Il s'avisa même d'observer qu'il ne s'était évidemment point écrié au hasard : Satanas ! en hébreu : Haschatân ! c'est-à-dire : l'Adversaire.

L'Adversaire ! Mais le pauvre petit spiritualiste ne devait pas aller rêver au jardin de Bérénice, bien qu'il en eût une fausse clé comme tous ceux de son âge et de sa confrérie. C'est dans la fuite qu'il chercha le salut.

Né pour être dans cette vie « un embusqué par protection », le malheur accepté lui imposa le drame de la

désertion, lui imposa de s'y hausser à l'exemple des pauvres bougres qui ne coupent à aucune corvée, à aucune garde, à aucun exercice.

Le courrier de Gilberte Marise s'en trouva grossi d'un nombre imposant de cartes postales illustrées, d'autant plus hideuses qu'elles prétendaient à un art plus parfait, et de pâles télégrammes. Le texte des cartes embellies des mensonges de l'art, de paysages toujours pittoresques ou d'échantillons variés de l'humanité rustique, était d'un voyageur soucieux d'associer chacun au bénéfice de ses voyages. Les dépêches révélaient les soucis d'une âme tendre. Mais Lucien Sernave, toujours maladroit à serrer son style, M. Paul Souday lui en avait fait paternellement l'observation, traduisait son tourment en cet idiome qui donne tout son prix à la *Petite Correspondance* s'étalant à la cinquième page des quotidiens.

L'une des vignettes de carte-postale reproduisait un lac dormant, dominé de pics altiers, bordé d'une forêt de mélèzes. A gauche, se dressait, blanche bastille, un Palace au fronton paré du drapeau de la Confédération helvétique. La septième fenêtre du troisième étage apparaissait surchargée d'une croix à l'encre noire. Toutefois, il eût été téméraire d'en conclure que Lucien Sernave avait fait de ce garni sa chambre mortuaire. Il le meublait seulement de sa mélancolie.

Gilberte se persuadait aisément que son amant n'était point mort et ne préparait pas une bonne fin

quand elle lisait, dans le rectangle réservé à la correspondance : « Beau pays mélancolique que ne parviennent pas à animer les fêtes du centenaire de Jean-Jacques. Je compte pousser jusqu'à Florence. Pense à toi. Le tapage que fait la retraite aux flambeaux des dragons verts et amaranthe, des bourgeois costumés en miliciens et montant les percherons des omnibus d'hôtels, m'empêche de continuer. LUCIEN. »

Les cartes de Lucien devenaient en peu de temps si encombrantes qu'il fallait ou les brûler, ou prendre le parti de les classer avec méthode.

Gilberte obtint sans peine de l'académicien qu'il lui fît commander, chez un spécialiste de la rue du Bac, un épais et charmant album de collection, relié en maroquin souple, avec fers spéciaux imités du XVIIIe siècle et à son chiffre.

On y trouvait de rares documents. On pouvait, en le feuilletant, ce Keepsake, voyager à la suite du pérégrin mystique et sentimental en Suisse et en Ombrie. On visitait les musées célèbres ; celui de Bâle et celui des Offices. Une âme latine s'y pouvait gonfler d'enthousiasme à suivre le départ des troupes milanaises pour Tripoli et le cœur se trouvait merveilleusement apaisé par de pieuses images inspirées des Fioretti.

Raymond Lebigre, riche d'autant de tac que de respect académique du document, exigeait seulement de sa maîtresse le sacrifice des dépêches.

Ce matin-là, l'académicien s'éveilla en belle humeur, en dépit de certaine courbature.

La double explication lui fut fournie lorsqu'il se persuada ne plus rêver, en se voyant agréablement étendu aux côtés de Gilberte.

Il ne crut pas un instant que la perfection de cette forme féminine pût accentuer le ridicule de sa décrépitude. Au contraire, il se jugea charmant, irrésistible en son costume de nuit de tussor paille, agrémenté de broderies peut-être roumaines, et il dédia un sourire d'orgueil au souvenir de prouesses méritant, à la vérité, un plus humble satisfecit.

Les yeux mi-clos, Raymond Lebigre évoqua tous ces messieurs de l'Institut, assemblés au jour solennel de la réunion des cinq Académies ; et il songeait à ses collègues ainsi qu'un rhétoricien polisson se disant : « Si les copains me voyaient ! »

Le plaisir de l'Immortel se corsait d'inoffensive perversité à la pensée du beau scandale dont l'univers se délecterait, si, vraiment, ses copains le voyaient. Ses copains ! Arsène Percheveau-Lagoutte, dont les travaux prouvaient la chasteté d'Hélène ; Jean Troquard, le poète des *Berceaux* ; le vénérable Piedouze d'Arvèche, Président de la *Ligue contre le Nu au Salon* ; Berlandingue, l'économiste qui a écrit un livre attestant scientifiquement que lorsqu'un carreau est cassé, c'est un désastre économique universel dont souffre même le vitrier qui remplace le carreau, car le carreau brisé

représentait une valeur précise, à jamais perdue pour la société. Avec d'abondantes notes marginales et un barême. L'évocation d'hommes si graves, en un tel moment, fit rire l'académicien, d'un petit rire sec dont l'effet accessoire fut de hâter le réveil de Gilberte.

Autant que son vieil amant, la jeune femme acceptait avec complaisance les hommages du jour naissant.

Elle dit :

— Il rit déjà le vilain bigre aimé ? Bonjour le bigre chéri ! Embrassez sa Gigi, le joli bigre !

Fille d'un sous-brigadier de sergents de ville et d'une lavandière de la rue Croulebarbe, Gilberte n'avait reçu, enfant de l'amour et enfant de la rue, qu'une déplorable éducation.

Elle n'était capable de tenue qu'en grand apparat. Alors, sous les armes, elle devenait parfaite et l'on ne peut prévoir à quel degré de dignité elle eût pu atteindre si le grand protecteur du mouvement moderne, l'Archevêque de Loudun, ainsi que le père Chapavoine le lui avait fait espérer, eût consenti à présider ses dîners spiritualistes.

Au lit, Gilberte conservait, ou plutôt retrouvait, le charme primesautier de son adolescence hasardeuse. Elle s'obstina.

— Vilain !·Tu n'es donc plus mon bigre à moi ? Des Raymonds, chéri, mais il y en a tout plein, des Raymonds ! Le Président du Conseil, c'en est un de

Raymond ! Tandis qu'un bigre, vois-tu chéri, il n'y en a qu'un. Et ce qu'il est aimé ce bigre-là !

L'académicien pouvait-il résister ? Il n'en fit rien, demandant seulement :

— Petite exquise, tu m'aimes... vraiment ?

— Mais oui, grand fou !

Elle avait dit grand fou !

Les amants célèbres ne connurent pas de joie plus totale.

Avec le petit déjeuner. Clairette apporta le courrier.

— Il y a aussi un paquet pour Monsieur, dit la soubrette. Ça vient de la villa, M. Amédée ne savait pas trop s'il devait, mais comme c'est écrit *urgent* et que c'était remis depuis hier...

— C'est bon. Donnez cela.

Raymond Lebigre déficela soigneusement le paquet. Des bonnes feuilles fleurant l'encre fraîche s'en échappèrent, jonchant d'un vol gris et blanc, comme un vol de cailles, le satin jonquille du couvre-pieds.

L'académicien rassembla les feuillets épars et, sur la première page, il lut : « *A Genoux*, poèmes par Lucien Sernave, préface de M. Raymond Lebigre, de l'Académie Française ».

L'immortel reposa les feuilles harmonieuses, se gratta le nez d'un geste regrettable mais familier, et sonna Clairette pour se faire donner son monocle.

A Genoux !

Raymond Lebigre n'y songeait plus. Il avait oublié que les poètes ont cette faculté de se manifester sous de multiples apparences et que Lucien, fixant les instants de son moi en des chants confiés aux soins de la maison Pope, à Tours, n'était point disparu tout entier; Lucien, absent, ne le surprenait-il point au lit avec Gilberte ?

Ayant médité sur ces phénomènes, non sans un peu d'amertume, Raymond Lebigre relut sa préface qu'il jugea excellente.

Même, il se promit, insouciant du danger qu'il pouvait y avoir à ordonner en personne une plus complète résurrection du poète, d'en faire, à haute voix, la lecture à Gilberte, lorsque celle-ci aurait achevé de dépouiller sa correspondance.

A se relire, Raymond Lebigre s'attendrissait.

Ce jeune homme, vraiment, avait bien du talent. Il en avait, incontestablement, puisque lui, Lebigre, l'attestait en soixante lignes impeccables.

Un talent si fin ! si délicat ! si mesuré ! Un talent nourri d'une émotion jamais excessive, tel qu'on le pouvait dénoncer à la bienveillance de la Compagnie, sans exaspérer la lourde verve provençale de Jean Troquard.

Pauvre petit ! Qui sait — Dieu, sans doute — s'il ne sortirait pas plus grand de sa cruelle épreuve ?

Ah ! que Lucien ne l'avait-il voulu ! Raymond Lebigre lui eût aisément démontré la nécessité de la

retraite, les périls d'une liaison qu'il était trop jeune pour mener de front avec la rédemption.

Il serait parti, mais fort et consolé ; bien mieux, reconnaissant !

Donc, et tout bien pesé, ce Lucien n'était qu'un petit ingrat. Pourtant, l'homme d'âge plaignait son disciple, parce que trouvant, il en était à la quatorzième lecture, sa préface très bien, l'académicien ne pouvait s'infliger un rude démenti en niant, tout à coup, les rares qualités prêtées à son protégé.

— C'est effrayant ce que le monde tourne ! soupira l'immortel qui affectionnait cette locution vicieuse, mais qui lui était commode à traduire ses plus vives surprises.

— Ce livre oublié, ajouta-t-il, à voix haute, me tombe vraiment du Ciel.

Et il demanda aussitôt à Gilberte :

— Y a-t-il quelque chose du petit ?

— Oui, trois cartes et une dépêche.

— Je ne veux pas lire la dépêche. Montrez moi les cartes, s'il vous plaît.

— Lisez, le bigre de bigre.

— Gilberte !... appelez-moi Raymond.

Il y avait une carte de Fiesole, une carte de Naples et une autre de Rome.

— Il va vite, s'pas ?

— Oui, et il ne paraît pas très fixé quant à son iti-

néraire. J'attends beaucoup de bien de son séjour à Rome.

— Il y a aussi un mot de Madeline. Elle me demande à déjeuner.

— C'est ennuyeux, je désirais précisément...

— Eh bien ? nous déjeunerons tous les trois.

— Pourtant...

— De quoi a-t-il peur, le bigre aimé ? Oh ! Oh !...

— Quoi encore ?

— Oh ! cette fois, bigre chéri, tu n'as plus à redouter les indiscrétions. La sottise est faite. Lis ça, mon pauvre bigre.

Gilberte lui offrait, ouvert à la bonne page, *Le Sofa*, revue de haute littérature, publiée sous la direction de la princesse Kalidjé ; Jacques Albier étant secrétaire de la rédaction.

Le vieillard s'empara fébrilement du périodique. Il essuya son monocle, l'ajusta, il lut et, pour la première fois de sa vie « toute de labeur et de dignité », pour la première fois, donc, du moins devant témoin, il jura abominablement. Mais les pieux Templiers juraient bien.

— Sacré N... de D... ! Quel est le cochon qui a écrit ça ! C'est ce petit salaud de Jacques Albier. Une gouape ! Un marlou ! Parfaitement, un marlou ! Ah ! le sagouin ! la crapule ! Je le coulerai, Tonnerre de D... ! Je le ferai f...tre à la porte de toutes les maisons honorables, et il n'arrivera à rien, c'est moi qui t'en

f... mon billet ! Ah ! Ah ! la saloperie de petit drôle !

— Calme-toi, bigre !

— Non, Tonnerre de D... ! je ne me calmerai pas. Me calmer ! Vous me demandez de me calmer ! Mais, sacré N... de D... ! vous ne songez pas...

Gilberte perdit patience. Comme l'académicien, ivre de rage labourait les draps des poings et ses pieds, furieusement secoués, meutrissant à ce jeu les belles jambes de la jeune femme, celle-ci, jaillissant comme une rare fleur de la couche parfumée, s'alla réfugier au sommet des oreillers, dans un désordre digne de Frago ; la chemise baillante et retroussée en paniers fragiles sur les hanches, ses bras croisés sur ses seins orgueilleux.

De sa haute position elle clama à son tour, considérant le tumultueux vieillard, crispé en boule au creux du lit :

— C'est trop ! J'en ai assez à la fin ! Vous jurez comme un cocher de fiacre, vous tapez du poing, vous m'écorchez les cuisses et vous bouleversez les draps ! Vous ne vous rendez pas compte que vous saccagez les draps ? Vous m'embêtez ! Recouchez-vous convenablement, et enlevez votre monocle, ça ne va pas avec la chemise de nuit.

L'immortel fut sensible à cette observation critique. Il obéit, puis étendit un bras chargé de supplications.

Gilberte, énervée, se méprit sur ce geste. Elle se

cabra maladroitement, fut atteinte légèrement au visage par la main étendue du vieil homme quêtant son pardon et hurla :

— Le cochon ! Il m'a giflée !

Et ce fut elle qui souffletta, d'une large envolée, son partenaire héberlué.

Alors, perdant toute dignité, ces amants corrects s'empoignèrent ; ils roulèrent au milieu du lit défait, ignominieusement confondus dans une étreinte sans amour, et se battirent ainsi que des ivrognes.

Gilberte griffait, cherchait à mordre ; Raymond Lebigre eut soudain l'avantage et se lava de tant d'outrage avec une rage appliquée. Gilberte déchira l'air de ses cris et se ressouvint, non sans agrément, de son premier amant distingué, le jeune maréchal des logis Hugon de Villarais, lequel lui donnait des coups de cravache lorsqu'il avait perdu au poker.

Par un curieux effet de leurs déplacements successifs, au cours de la honteuse lutte, les amants, lassés, se retrouvèrent côte à côte, correctement. Lebigre à présent versait des larmes enfantines.

Gilberte, houspillée copieusement mais point trop mécontente, Gilberte, sagace en sa clémence et les nerfs apaisés, dit avec beaucoup de douceur, en caressant l'occiput de Raymond Lebigre :

— Il a du chagrin, le bigre ? Il a été brutal parce qu'il avait de la peine ? Sa Gilberte est plus sage que lui. Sa Gilberte lui expliquera...

— Gilberte ! Gilberte ! mon enfant ! ma chérie ! chère tête !...

— Ne te frappe pas, bigre aimé. Tout ce qui t'arrive, vois-tu, c'est des méchancetés bien connues dans la littérature ; personne n'y attache plus d'importance.

Gilberte disait : « la littérature », du ton dont usent les boutiquiers pour dire : « dans notre partie ».

Elle ajouta :

— Ce qui me fait de la peine, ça n'est pas ta brutalité. Mais, vrai, ça n'est pas flatteur pour moi, tu sais, bigre, que tu paraisses si vexé qu'on sache que je suis ta maîtresse.

— Mais mon enfant, songe à ma position, à ma situation dans le monde académique dans le monde politique, dans le monde catholique !...

— Laisse-donc, bigre à moi ; tu te vengeras en faisant raconter de pareilles histoires sur les autres. Ça ne sera pas difficile, mon pauvre gros. Je connais la princesse, elle est bonne fille quand on sait la prendre ; elle ne me refusera pas ce service. Elle n'aura qu'à dire à ses abonnés que c'est une série qui commence !

— En tout cas, Gilberte, je te défends...

— Ça recommence ? On va encore se battre ? J'en ai assez, tu sais ! Tu m'embêtes. Tais-toi ! Si tu bouges, je sonne Clairette et je te fais flanquer à la porte par le jardinier.

— Gilberte !... Gilberte !... ne reçois pas Madeline.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que l'auteur de cet écho infâme ne peut être que Jacques Albier.

— Ça ne serait pas une assez bonne raison pour m'empêcher de recevoir Madeline qui est mon amie. Je suis ici, chez moi, mon cher ! vous l'oubliez.

— Gilberte... appelle-moi bigre !

— En outre, je connais trop la délicatesse de Jacques pour le croire capable d'une action semblable.

« Si tu t'imagines qu'il est heureux, ce gosse ! C'est la princesse qui est responsable de tout, et je te jure bien qu'il la déteste.

« A cause de cette femme, une princesse si l'on veut, mais une femme qui sort d'un harem, après tout — tu vois que ça n'est pas grand chose ! — Jacques peut perdre Madeline, et ils s'adorent. Tu recevras Madeline que j'aime et qui est malheureuse.

— Tu crois vraiment que ce jeune homme...

— Tu peux me croire.

— Ah ! Gilberte, si je ne t'avais pas !

Le vieillard allait étreindre sa maîtresse ; déjà celle-ci, légère, sautait à bas du lit.

— Ne te lève pas encore ! modula Lebigre sur un thème pitoyable.

— Sois calme, mon bigre ; c'est assez de bêtises comme ça pour ce matin.

Désirable en ses nocturnes lingeries, Gilberte passait les manches d'un vaste peignoir et chaussait de mignonnes sandales.

Raymond Lebigre la contemplant, étendu comme un mort sur le lit au pillage, donnait, émerveillé, une pensée aux fantômes de sa jeunesse.

Il pensait à cette Cloclo que Jean-Paul Corvin, le psychologue, son illustre confrère, et lui entretenaient jadis à frais communs, et mal.

C'était Cloclo qui avait dégrossi Corvin, petit précepteur balourd ; elle avait fait de lui un homme du monde, en trois mois. Oubliant Cloclo, Raymond Lebigre évoquait Jean-Paul Corvin, dans sa chambrette d'étudiant, (une mansarde, mais sise rue de Verneuil), vernissant au pinceau, d'une main gantée, ses trois paires de souliers de Londres. Lui, Lebigre, bon catholique, volait, chaque dimanche, de Saint-Etienne-du-Mont au temple de la rue de la Victoire pour y prêter, aux Juifs et aux Romains, des coups de chapeau qu'on finissait quelquefois par lui rendre, avec intérêts. C'était leur façon, à ces jeunes gens, d'être romantiques.

*
* *

Au salon, à sa table, Gilberte récupérait, on l'a dit, une dignité mondaine.

— Pourquoi souriez-vous, mon ami ?

— Je ris même, répondit, en continuant de rire Raymond Lebigre qui pelait une poire avec un petit couteau d'or, je ris parce que je repense à ce que tu m'as si adroitement suggéré ce matin.

« J'en connais une bien bonne, mais raide par exemple ; c'est une aventure dont fit récemment les frais mon collègue Piedouze, des Sciences Morales. Je n'ose la raconter, mais je l'enverrai à M. Albier. Sa revue, en somme, est parfaite. De la tenue, de l'éclectisme. *Le Sofa !*... C'est charmant, charmant !...

— Vous lui ferez certainement le plus grand plaisir, dit Madeline en manière de remerciement.

— Tu ne sauras jamais, mignonne, fit Gilberte, quelle peine j'ai eue à convaincre Raymond de l'innocence de Jacques. Il comprend à présent que la princesse est seule coupable ; inconsciemment, peut-être. Ces Turques, ça sort du sérail, c'est encore sauvage, ça ne sait pas !

— A qui le dis-tu, ma chérie ! Ah ! Monsieur, cette fâcheuse étrangère m'a fait verser bien des larmes ! Gilberte vous contera.

— Elle m'a tout dit, et je vous plains bien sincèrement, Mademoiselle.

— Avez-vous lu, Raymond, dans le même numéro du *Sofa*, le poème de Lucien ?

— Autre trahison, Gilberte, ce sont des vers de la mauvaise époque.

— Vous êtes sévère, observa Madeline soulignant

la gaffe avec une délicieuse impertinence ; la mauvaise époque !... hum ! c'est vous qui le dites.

— Pauvre petit ! soupira Gilberte.

L'académicien, désemparé, considéra les deux jeunes femmes d'un regard étouffé d'inquiétude.

— Vous devez au moins, reprit sa maîtresse, tenir votre promesse de faire couronner *A genoux*.

— Impossible ! C'est la maladresse de Lucien qui a créé la fausse position dont chacun souffre. Qu'il en porte le châtiment. Je ne puis oublier et surtout je ne dois aggraver.

— Mon ami, vous avez donné votre parole, vous la tiendrez.

— Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

— Oh ! moi, je pense tout à fait comme Gilberte.

— Le jugement de Madeline est toujours excellent.

— Cependant...

— Couronnez-le, Raymond.

Sentant sur sa nuque le bras frais de Gilberte, Raymond Lebigre mollissait.

Madeline vint encore à l'aide de son amie.

— Couronnez-le, Monsieur !

— On ne manquera pas à dire...

— Laissez dire, et laissez-moi faire, interrompit Gilberte.

L'immortel était vaincu.

— Eh bien, soit, advienne que pourra.

— Et vienne qui plante ! Donne-moi ton crâne, tu es un vrai bigre.

— Ce bon Lucien, il ira loin !

— Puissiez vous dire vrai, Mademoiselle.

Raymond Lebigre fut seul à goûter ce mot heureux.

Quand les deux amies furent seules, Gilberte dit à Madeleine en l'embrassant :

— Chérie, chérie ! je pressens que je vais être bien heureuse !

XIV

Un ami éprouvé.

Georges se félicitait chaque jour davantage d'avoir pris du service, dans le civil, auprès de son bleu. Jacques convenait qu'il n'aurait pu découvrir un plus adroit serviteur.

Certain après-midi qu'il était seul et vaquait, sans ennui, sans humiliation, aux soins du ménage, Georges fut arraché à sa besogne par un coup de sonnette assez vif.

Georges tendit l'oreille, Ce valet appartenait à cette famille d'hommes d'une sensibilite aiguë, supérieure, mais en somme dégénérée, et qui entendent mieux lorsque le bruit s'est évanoui, comme s'ils écoutaient moins le prolongement d'un son qu'ils n'évalueraient le poids de ce son après sa chute sur la molle surface du silence.

Georges, en outre, n'était pas pour rien un bon valet de comédie.

La particularité de ce coup de sonnette l'avait fait

suffisamment prudent pour qu'il ne commît pas cette sottise de courir au seuil avec une hâte dont la moindre conséquence pouvait être funeste.

Selon sa propre expression, et ainsi qu'il le rapporta par la suite à son maître, il analysa ce coup de sonnette.

C'était un coup assez énergique mais non pas dru, pas nerveux non plus et qui n'avait, certes, rien de féminin. Ce n'était pas davantage le carillon confiant ainsi qu'un rire cordial, le carillon de l'ami ancien certain d'être reçu, et bien reçu. Ce n'était pas encore le coup de sonnette d'un créancier. Un porteur de traite y met plus de ruse, ou plus d'offense, plus de rageuse autorité. Le domestique était certain de reconnaître le coup de sonnette d'un familier. Mais encore ? De quel ordre ce familier? .

Après tout, le mieux était d'y aller voir. C'est ce que fit le valet.

Il se trouva alors en présence d'un personnage singulier dont l'harmonie vestimentaire n'était guère mieux révélatrice que le prestige de son coup de sonnette si personnel.

Nous entendons tous des voix, à de certains moments ; seulement, ils sont trop rares les privilégiés qui consentent y à croire. Georges, sans crédulité, entendit lui aussi, des voix et ces voix lui disaient : « C'est le coup d'un faible qui n'est fort qu'autant qu'il investit un plus faible. »

Georges eut le tort de n'ajouter aucun prix à cette communication providentielle, laquelle était l'expression authentique de la vérité.

Toutefois, son pernicieux scepticisme se trouva contrebalancé par l'ordinaire sentiment de son devoir qui lui fit penser, presque haut, à la vue d'un quidam qu'on pouvait, sans déraisonner estimer de l'espèce redoutable : Minute, je suis là !

L'homme, en apparence assez déçu d'être introduit, prudemment d'ailleurs, par ce valet qu'il ne connaissait pas, eut pu passer pour élégant à n'y pas regarder de trop près. Ses vêtements étaient de bonne coupe et ses souliers de bonne marque, seulement il était permis de déplorer que les uns et les autres, sans doute, n'eussent jamais été taillés à sa mesure ; enfin, décidément, son linge n'était pas impeccable. L'homme portait une barbe assez correcte ; d'où venait alors qu'on avait à son aspect le sentiment qu'elle n'était portée que par économie et cachait une de ces faces molles de gentilshommes avachis à qui convient le feu du rasoir et de qui tout pelage dénonce une plus totale déchéance?

Mieux que tout cela ce qui confondait le perspicace serviteur, c'était le chapeau de l'inconnu. Un superbe haut-de-forme, un Lock, mais trop large pour l'homme réduit au parti héroïque de prolonger une erreur jusqu'au dandysme et de se rabattre complètement les oreilles avec son couvre-chef. Or, comme devinant chez le valet de chambre une défense assez

hostile, l'inconnu n'hésita pas à laisser de côté toute morgue et à soulever poliment ce beau chapeau. C'est alors, tandis que l'homme inclinait au-dessus de son front, en pleine lumière, cette coiffure de lord, que Georges put voir qu elle était, de part en part, percée de deux petits trous égaux, à la hauteur du fin turban de soie ! percée comme d'une balle de moyen calibre !

— Monsieur Jacques Albier est-il chez soi ? demanda l'étrange visiteur qui visait aux belles manières et n'était pas très sur de sa langue.

— Monsieur n'est pas chez soi, repartit Georges dont, durant cinquante mois, ce fut le fort de mâter les loustics les plus résolus des quatre escadrons d'un régiment de cavalerie légère.

— Quand revient-il ?

— Monsieur ne m'en a rien dit et ne m'a pas laissé d'instructions.

L'homme sembla demander des idées à celle des boutonnières de son gilet de fantaisie qui était veuve de son bouton ; après quoi il releva la tête, car il était de petite taille, et demanda :

— Il y a longtemps que vous êtes à son service ?

— J'ai toujours été au service de Monsieur.

Le masque blafard du gentilhomme barbu et déchu ne dénonça aucune surprise.

Cependant, Georges crut deviner en l'homme une assez grosse déception. L'homme ajusta à son œil

gauche un monocle, toisa le valet, mais en même temps il eut, avec un sourire contenu, une de ces horribles contractions de la gorge particulière à ceux qui souffrent de la faim. Ceux qui ont faim ? Et vraiment, en dépit des plus adroits efforts d'élégance de l'inconnu, Georges eut le sentiment précis d'avoir devant lui un misérable bougre qui n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Georges, lesté d'un cœur sensible, eut souhaité que l'inconnu se confia davantage afin de le pouvoir mener fraternellement à la cuisine. Il avait su, jadis, ce que c'était qu'une journée sans repas.

Mais l'inconnu ne s'abaissa qu'à une maigre confidence :

— Je suis Fernand Lhéritier de Listrac.

Silence de Georges.

— On ne vous a jamais parlé de moi ?

— Non, Monsieur.

— Vous direz, ajouta Lhéritier retrouvant sa superbe vous direz à votre maître que son condisciple est venu le voir et reviendra peut-être.

— Bien, Monsieur.

Lhéritier dit encore, s'abandonnant :

— Nous avons Jacques et moi fait nos classes à Pau... j'ai été quelque temps son secrétaire...

Il n'ajoutait pas : « Pour devenir son secrétaire, j'ai pris un soir la plume en main d'autorité, lui disant : « Dicte ! » et c'est ainsi qu'il écrivit son pre-

mier roman, auquel il ne songeait guère. Je me suis maintenu sous ce toit par la ruse, à force de tyrannie et d'humilité, m'introduisant dans sa vie secrète et pliant son linge tour à tour. J'ai négocié des ruptures, promené le chien ; j'ai donné des leçons de stratégie et battu les tapis, consolé des femmes en pleurs et flatté bassement la portière. Tu ne me connais pas? je suis Fernand Lhéritier, bourreau de soi-même et chéri de ses autres victimes, le gentleman de la Manche !

Tandis que Georges détaillait avec mépris l'accoutrement du drôle, ce dernier considérait avec envie la livrée de Georges, et ses lèvres, en vérité, tremblaient comme s'il allait dire : « Mon habit ! Ma cravate ! » avec des larmes acides dans la voix.

Vulgarité des douleurs sincères ! Atroce sincérité des chagrins burlesques ! Ce gentilhomme vagabond était triste autant qu'une cuisinière congédiée. Cabouche, bonne âme, en souffrait pour M. Lhéritier de Listrac.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire. Lhéritier dont c'était le propre de ne nourrir que de courtes haines, ne gardait pas rancune au valet. Lui aussi devinait en Georges un personnage d'une sorte exceptionnelle. « Ce n'est pas dans un bureau de placement que Jacques a été chercher ce numéro-là ! » songeait-il *in petto*, et il enviait, la rage au cœur mais une rage appliquée à lui-même, ce rival en aventure qui dans l'aventure avait trouvé la sécurité, alors qu'elle lui demeurait si peu propice.

Spéculant déjà sur les moyens les mieux propres à la reprise de la place, si ce pouvait être en qualité de confident non plus commis aux bas services et en posture d'humilier ce laquais, Lhéritier trouva quelque plate insolence, pirouetta et s'en fut.

Comme chacun pense, Georges ne manqua pas d'instruire en détail son maître de cette visite, lorsque Jacques revint au logis en compagnie de Philippe Arnal.

— Lhéritier ! s'écrièrent les deux amis, d'une seule voix.

— Le concierge ne lui a pas fait prendre l'escalier de service ? demanda Jacques au domestique.

— Non monsieur, répondit Georges ; d'ailleurs ce... Monsieur était assez proprement vêtu... du moins il y avait apparence que ce Monsieur cherchait à... à frimer, si monsieur me permet de m'exprimer ainsi.

La dessus Georges donna une description complète des fantaisies vestimentaires de Lhéritier, insistant assez sur le suprême détail pour révéler dans quelle abîme de stupeur l'avait plongé la vue du beau chapeau percé de part en part.

— Voilà, fit Philippe, qui donne tout son prix à l'équipée ! Ah ! cher Lhéritier !

« J'ai plus que toi, aux jours empoisonnés de mes vingt ans, souffert de l'impudence de Lhéritier, lequel possédait, en maître l'art, de ne point se faire jeter à la porte. Il m'arriva de le croire serf ou capitaine des

esprits infernaux, tant sa ruse me confondait. Lhéritier m'accablait de sa présence en mon étroit logis depuis deux longs mois. J'avais enfin résolu de le prendre amicalement par les omoplates et de le jeter dehors, au soir tombé. Ce soir-là éclata un orage d'opéra. Il faut avoir un billet à ordre à la place du cœur pour précipiter un parasite à la rue par un temps pareil. Un autre soir, je méditais son expulsion que je voulais cruelle, raffinée, un chef-d'œuvre d'humiliation ; j'y travaillais tout en brûlant, un à un, les rayons de ma bibliothèque. Lhéritier entra pliant sous le faix d'un sac d'anthracite belge, qu'il s'était procuré je ne veux point savoir comment ! Qui de nous, je te le demande, aurait eu l'énergie de renvoyer avec l'homme néfaste le sac que portait cet homme ? Ce fut Lhéritier, et c'est assez vexant, qui se lassa de moi pour aller se gîter chez quelque autre pauvre plus au large. Eh bien, j'en eus de la peine. C'est parce, que très profondément, nous aimions Lhéritier... de Listrac !

« Oui c'est la vérité que ce sacré bougre nous infligeait le sentiment de nous punir, en nous fuyant ! Il nous jugeait indignes de l'héberger. Il faut dire, et je te l'ai assez indiqué, que Lhéritier payait loyer à sa façon. S'il faisait main basse sur les dignes pièces de la garde-robe étant faraud, ah ! quel magnifique insolent en eut fait la fortune ! — il se faisait scrupule de protéger ses hôtes. Combien d'entre nous dûrent d'être éloignés de respectables maisons aux chaleureuses

recommandations du cordial fâcheux qui ne parlait jamais plus de cinq minutes à quelqu'un sans tenter de le taper de cent sous ?... mais il était prêt à les partager. Délivrés du personnage, nous ne pouvions nous dispenser de lui porter intérêt. On n'abandonne pas aussi délibérément un si magnifique sujet d'observations. Il advint que Lhéritier disparut.

« Fort heureusement, nous avions tous à cette époque, ce goût, que j'ai gardé, des mauvaises fréquentations. C'est par le truchement des pires crapules, rabattues par notre ami Horace Tourneur, que nous pûmes suivre très exactement l'intéressante évolution de Lhéritier qu'on avait dit tué et qui trompa la mort et les chirurgiens.

Durant un mois, Lhéritier fut le pensionnaire d'un coquin pittoresque, Balaccionni, en un pestilentiel réduit de l'*Hôtel du Bon Dieu*, cet antique asile à truands, à coquillards, de la place du Petit-Pont, aujourd'hui démoli, et dans lequel la vermine se blottissait abondante et variée, aux nids creusés pour elle dans la muraille par les balles perdues de toutes les émeutes parisiennes.

« Lhéritier et Balaccionni, artiste-peintre à l'en croire, s'étaient unis pour l'exploitation de leurs ultimes bienfaiteurs. Les protecteurs se montrant de plus en plus rebelles à toute protection se manifestant par l'octroi de menue monnaie, les deux filous avaient conçu le vaste plan d'échanger leurs bienfaiteurs !

« Tu me comprends mal ? Je vais t'expliquer la *combinazione*, pour parler Balaccionni. Les protecteurs de ce dernier recevaient de notre gascon des poulets ainsi troussés, ou à peu près : « Monsieur, « Sachant combien vous eûtes de bontés pour mon in« fortuné ami Césare Balaccionni, je ne puis vous « cacher que le pauvre et cher artiste sera bientôt dé« livré d'une vie de privations et de déconvenues. Me« nacé moi-même d'être chassé par mon logeur, j'ai « recueilli ce mourant, méconnu jusqu'au bout. C'est « *la dernière fois* que vous aurez le soin de lui venir en « aide ; aussi je n'hésite pas à vous supplier de faire « qu'au moins sa dépouille... » Je n'achève pas. C'est ce qu'au Dictionnaire de l'Escroquerie, un beau livre à écrire, on définirait : le Coup du Linceul. Tu as deviné, possédant ton Lhéritier comme tu le possèdes, que les protecteurs de notre vampire recevaient, eux aussi, du Signor Balaccionni un billet de ce ton délicat. L'affaire ne fut pas trop mauvaise. Par malheur, les deux chenapans ne moururent point du tout. Force eur était de trouver autre chose. Mais quoi ? Ils trouvèrent moins beau. Ils se séparèrent. Lhéritier alla porter ses pénates chez un jeune scélérat de la Buci, du nom de Chabirot, dit Baromètre, ainsi nommé pour sa docilité à suivre les ordonnances de Ricord, plutôt que pour la variabilité de son humeur. Tourneur a du parfois t'entretenir de Chabirot qui faisait partie de sa meute. Non ? Chabirot, tu le sauras donc, était un

vague, très vague artiste, effroi des chaisières du Luxembourg, gloire des bars à deux sous du Quartier Latin, sur les banquettes crasseuses desquels il patinait, jusqu'à la fermeture, son fier costume à la Bruant.

« Faux artiste, Chabirot passait justement pour un authentique malfaiteur. Son sobriquet éloignait de lui les filles les plus téméraires et les plus dévouées. On ne pouvait décemment accepter d'être connue, du Luxembourg à Bullier, pour la maîtresse de Baromètre.

« Privé des subsides qu'il eut orgueilleusement empoché, l'esthète s'était tout simplement fait coupeur de bourses. Il tirait vanité de son adresse. D'ailleurs, sachant limiter son effort à ses besoins, il aurait eu scruspule à tailler les cordons d'un petit sac bien garni et qui ne demandait qu'à se laisser prendre, s'il lui restait cent sous en poche. Lorsque je serai vieux, chargé d'honneurs et jouissant d'une suffisante autorité, je me ferai marchand de morale et j'étonnerai le monde pensant par mes examens du Scrupule chez les bandits.

« Charitable, Chabirot recueillit Lhéritier expulsé de l'*Hôtel du Bon Dieu*. A la charité se mêlait quelque orgueil. Il n'était pas peu fier de donner asile à l'élégant Lhéritier, attestant ainsi qu'il avait, satisfaction platement bourgeoise, un domicile bien à soi, et de sorte avouable.

« Lhéritier se laissait vivre sur les basses charcuteries que Chabirot rapportait chaque soir. Il ne craignait pas de vider allègrement le verre de Baromètre pourvu qu'il fût plein d'Aramon, cru singulier dont tu ne sais rien et qui ouvre les portes d'effroyables paradis, pires que l'Enfer. Il fumait les pipes suspectes et raflait la monnaie douteuse. Chabirot tolérait tout. Il attendit pour se fâcher que l'intrus se fît un gilet avec son beau cache-nez de soie écarlate. L'homme est ainsi bâti. Bien entendu, Lhéritier ne se laissa pas mettre sur le pavé sans un peu de résistance. L'autre n'insista pas ; quand on a su attendre cinq heures sous la pluie celui dont on espère vingt sous on a atteint à la patiente énergie des sages ; Chabirot n'en résolut pas moins d'infliger à son tyran une forte leçon. Plus adroit et moins sanguinaire que le furieux auquel on reprochait d'avoir un peu tué Lhéritier, Baromètre spécula sur l'immense lâcheté du pensionnaire obstiné.

« Certain matin, avec beaucoup de bonhomie, le bohême pria son hôte de l'accompagner rue de Rivoli. Il y avait, disait-il, rendez-vous avec un copain de Montmartre ; un gaillard tout d'une pièce, enclin aux témoignages directs de l'amitié et naturellement disposé à payer l'apéritif lorsqu'on l'en priait. Lhéritier, sans méfiance suivit son logeur sustenteur, jusqu'aux portes des magasins du Louvre. Pour lui conter quelque histoire très divertissante, Chabirot le tenait par le bras, mais il serrait très fort, certain de la puissance de sa

prise, assuré que l'autre ne pouvait s'échapper à son gré. L'héritier l'écoutait avec beaucoup d'intérêt ainsi que savent écouter ces sortes d'êtres quand ils ont la promesse de quelque breuvage un peu rare. Des dames élégantes sortaient du magasin, heureuses d'avoir converti en fraîches babioles l'or tristement conquis par des époux ou des amants qui croient représenter une force sociale. Le bon Chabirot ne pensait guère à cela ; il n'eut jamais le culte des idées générales. Soudain, il avisa le réticule le plus brillant, le mieux gonflé, le tira doucement, en maître, l'amena jusque sous le nez de son faux complice et, prestement, trancha les cordons de soie. Alors il lâcha Lhéritier devenu livide en un moment, le poussa dans la foule parfumée, hurla : Au voleur ! et disparut en tire-laine qui connaît son affaire.

« Au cri poussé, la volée se retourna ; toutes les autres s'assurèrent qu'on ne leur avait rien dérobé. Elles se bousculaient, criaient toutes à la fois. Elles entouraient Lhéritier cloué sur place par la terreur. L'effroi le rendait tout à fait imbécile. Quelques-unes brandissaient des ombrelles, prêtes à frapper le premier suspect qu'on désignerait à leur vengeance. Une douairière mafflue réclamait des agents ; une fille publique tirait une longue épingle à chapeau. Dans leur délire aucune ne prêtait attention au misérable qui voulait se dérober et ne pouvait fuir, claquant des dents, la sueur de mort au front, ou bien, ces folles ne lui trouvèrent

pas la mine d'un voleur pour ce qu'il portait ce matin-là de beaux habits volés !

« C'est sur un rôdeur levantin, un marchand de cartes transparentes coiffé d'une viscope déchirée, qu'elles se ruèrent toutes à la fois, ces Bacchantes des Grandes Occasions, ces Furies de la Nouveauté, ces Ménades du Madapolam, du Nansouk et du Shantung ! Elles le griffèrent, le giflèrent, le frappèrent à coups d'ombrelle, selon leur degré d'éducation et leur situation mondaine. La fille écrasa sous ses hauts talons Louis XV les pieds du misérable, nus dans des espadrilles. Tandis que des inspecteurs accourus du fond de leurs comptoirs entraînaient la victime sanglante, elles imaginaient, unis par un commun délire, des supplices chinois. A de tels brigands c'était trop peu que crever les yeux, couper les poings, brûler la chair à petit feu, et autres gentillesses !

« Tranquillement installé à la terrasse d'un café de la rue Saint-Honoré, Chabirot eut la satisfaction de voir filer au petit trot de chasse Lhéritier qui avait retrouvé ses jambes, le péril passé. Le parasite ne se retourna même pas lorsque son bourreau lui cria : « Héa ! et c't apero ? T'en veux donc plus, p'tit gars ? »

— Il est regrettable que les moyens de ce Chabirot soient trop particuliers à Chabirot ; c'est dommage, en vérité, car ils sont efficaces. Mais comment conçois-tu, mon bon Philippe, que des hommes tels que toi et moi...

— Oh ! moi...

— Hé ! oui, toi... malgré ton affectation d'amoralisme, ayons été amenés à coudoyer de semblables êtres !

— Bah ! répondit Philippe, sais-tu donc si bien d'où viennent ceux que tu rejoins le soir dans les plus respectacles maisons et qui se plaignent d'une journée harassante ? Les affaires, Monsieur ! Ils disent « les affaires » ; la pègre prononce « les affures », et ça prend un sens terrible. Certes, ton petit crétin de Sernave ne connaît rien de tout cela. Il est une figure distinguée du peloton des dispensés ; pas même un embusqué tel qu'on se plut à le peindre, naguère. Les embusqués, mon cher, ont plus de souplesse et ne gagnent enfin leur bon coin que pour s'être savamment accommodés des pires promiscuités de la chambrée.

— L'important, fit enfin Jacques que cette longue contribution à l'histoire des sociétés excentriques au xx[e] siècle avait distrait de ses tristes rêveries, l'important est que me voici délivré à jamais de Lhéritier de Listrac.

Philippe secoua la tête :

— Détrompe-toi, il reviendra.

— Tu ne le crois pas ? s'écria Jacques sincèrement épouvanté.

— J'en suis convaincu, au contraire.

— Allons donc ! Cela me fâche. On n'est imprudent à ce point qu'une fois et, fût-ce par jeu, dussé-je me

laisser entraîner à ta suite en de téméraires explorations, je ne descendrai plus jamais assez bas...

— Qui te dit qu'il ne s'élèvera pas ?

— Tu veux rire ; on ne pend plus !

— A ton aise. Moi, je crois à la fortune de M. de Listrac. Je le vois sur les sommets, et sans déplaisir, ma foi. Son triomphe aurait mon salut sincère.

— Et tu crois aussi...

— Qu'il reviendra ? Absolument.

Sérieusement alarmé, Jacques se prit à réfléchir, puis, secouant la tête, il s'informa :

— Sais-tu s'il fréquente encore parfois le *Café du Belvédère ?*

— Chaque soir un habitué prend sa soucoupe.

— Bon. Pauvre type, il est malheureux ; je vais lui envoyer cinq louis.

— Farceur ! Tu sais bien que tu les as pas, ou plutôt tu ne le sais pas, heureux jeune homme capable encore d'oublier. Fais-lui parvenir cent sous ; je t'affirme qu'il en sera fort content.

« Mais garde toi bien d'imaginer un moment que ce soit là payer une prime d'assurance. On ne s'assure pas contre M. de Listrac. Il reviendra.



DEUXIÈME PARTIE

I

Le voyage impromptu.

Les évènements se précipitèrent, brutaux et en grisaille à la fois. Comme pour faire subir à ces brillants esprits ce que les petites gens nomment des contrariétés, ils se multiplièrent, se bousculant à la façon de ces médiocres tableaux stéréoscopiques forains qui se déclanchent, trop vite au gré de l'amateur, avec un bruit de ferraille désagréable aux oreilles délicates.

Gilberte définissait un peu trop sommairement la situation quand elle disait : « Tout semblait racommodé et voilà Madeline et Jacques qui recommencent à se *chipoter*, à cause de cette maudite Turque. »

Elle-même eut bientôt d'autres soucis.

Après avoir désespéré l'union postale universelle par sa fureur épistolaire, Lucien désola par son silence sa maîtresse honoraire.

Gilberte l'avait voulu bannir de son cœur mais sans

le chasser de sa mémoire. Dès lors, elle l'aima, comme certaines créatures sont seulement capables de bien aimer, c'est-à-dire lorsque l'irréparable est accompli, quand toute chance de bonheur semble à jamais ruinée.

Pour celles-là, et surtout femmes, il n'est rien d'irréparable, et surtout elles ignorent cet ensemble confus de vagues catastrophes coïncidantes ; les unes du domaine de l'esprit, les autres matérielles, et que nous désignons de ce seul mot : l'irréparable.

De son côté, Raymond Lebigre, qui s'entendait comme pas un aux choses de l'âme, puisqu'il en vivait et qu'il en tirait de l'honneur et des honneurs, était un conscrit en matière de cœur.

Il ne comprenait goutte au sincère et profond désespoir de cette maîtresse sanglotante, frappant d'un poing mignon ses seins remarquablement fermes, et réclamant son Lucien chéri à son bigre adoré qu'elle accablait de caresses persuasives.

Diplomatiquement, et, sans révéler qu'il était en cause, l'immortel s'enhardit jusqu'à consulter un spécialiste du sentiment, son camarade de jeunesse l'éminent Jean-Paul Corvin, le maître psychologue, son collègue de l'Académie Française.

Jean-Paul Corvin l'écouta avec une humiliante attention, risquant, le chef à demi tourné, un œil de face en son beau profil inattaqué. Quand l'autre eut dit, il hocha la tête et se prononça :

— Mon cher Lebigre, l'amour ne peut être expliqué que par l'amour.

« Ce polisson de Chamfort a dit...

— Vous citez Chamfort, à présent ?

— Je cite Chamfort, ne vous en déplaise. C'est un compagnon de mes vingt ans. Puis, quoi ? tout ne se trouve pas dans Saint-Augustin ou chez M. de Gobineau ! Chamfort a dit : « L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même ; de ne vivre et de ne subsister que par lui. » Pensée profonde ! Mais c'est sans doute, de la jeune personne de Chatou qu'il s'agit ? J'ai lu *le Sofa*. Nos jeunes gens n'ont pas toujours la vertu du respect ; ils ont, en revanche, un assez joli relief d'esprit et tout, mon cher ami, est préférable au mortel scepticisme des précédentes générations. Un mot encore : Le renseignement que vous m'avez demandé, et que vous obtenez de Chamfort, est-il à votre usage ou pour qu'en fasse son profit la dame de Chatou Ah ! mon cher Lebigre ! Tous mes compliments !

Jean-Paul Corvin, s'engouffrant dans son coupé électrique, laissa tout penaud, sous la voûte mazarine Raymond Lebigre entre le concierge de l'Institut et l'agent de planton, la main au képi, roides ainsi que des cariatides.

C'était le jour que la Compagnie avait accordé un de ses prix annuels à Lucien Sernave pour son volume de vers, *A Genoux !*

Raymond Lebigre espérait fermement payer de cette heureuse nouvelle le retour de Gilberte à plus de douceur et surtout plus de quiétude.

La route lui parut longue du quai Conti à la villa de Chatou.

Comme il ouvrait toutes les portes l'une après l'autre, avec un joyeux fracas, la femme de chambre, discrètement adroite, lui conseilla la modération.

— Madame repose.

Que n'eut-il cure d'un avis si judicieux !

Gilberte ne reposait pas, à dire vrai. Clairette ne l'avait affirmé que faute d'avoir à sa disposition un vocabulaire plus étendu.

Gilberte cherchait le repos et ne le trouvait pas.

Son abandon désespéré, ses frissons, ses soupirs composaient, en un tableau piquant, la plus parfaite défense et illustration de la haute neurasthénie.

Cette jeune femme douloureuse, roulée en boule sur un divan bas, alanguie parmi la soie des coussins et les dentelles d'une peu chaste lingerie, concrétisait fort bien, en son désordre et malgré ce désordre, ce que les dames à harpe et à turban nommèrent des vapeurs, nos mères, plus réalistes, la migraine, les demoiselles de 1890, le vague à l'âme et les soldats d'Afrique, le cafard.

— Gilberte ! Gilberte ! cria du seuil Raymond Lebigre, en levant haut les mains, comme s'il était sous

le feu des policiers russes ou des pirates du Far-West.

« Gilberte ! Lucien a son prix ! tu ne réponds rien ? Il a son prix, le cher enfant !...

« Nous avons couronné *A Genoux !* Jean Troquard, qui lit si bien, en a lu deux poèmes. Tous ces messieurs étaient émus, émus... Gilberte ! Tu ne réponds rien ! Moi qui croyais...

— A quoi donc pouvez-vous croire encore, Raymond ?... Laissez-moi, mon ami, je souffre.

Elle ne l'appelait pas le bigre et elle demeurait indifférente à la bonne nouvelle, fermée, roidie dans la mollesse des coussins.

Cruellement désappointé, l'immortel enleva son monocle, comme un bronze fanatique se serait arraché sérieusement un œil, et s'apprêta à quitter le boudoir sur le bout carré de ses souliers.

Puisqu'il se retirait docilement, Gilberte ne pouvait se dispenser de lui intimer l'ordre de demeurer.

— Restez, Raymond, je le veux.

Lebigre fit aussitôt volte-face, heureux de n'être pas chassé, mais tremblant de redouter qu'on ne l'eût gardé que pour le joli caprice de le tourmenter un peu.

Gilberte se souleva lentement et, dans le cadre de ses bras tendus, apparut sa fine tête blonde de bête spiritualisée, de jolie créature parfaitement heureuse et qui dépensait tant d'art pour atteindre aux miraculeux sommets de la pure souffrance.

— Vous l'avez couronné ! dit-elle... pauvre chéri !

A tout hasard, Lebigre prit à son compte cette apostrophe apitoyée, bien qu'il ne fût pas éloigné de penser qu'à l'autre seul elle était dédiée. Pourtant Gilberte elle-même n'aurait pu en jurer.

Ses propos devinrent plus précis.

— Raymond, qu'est-il devenu ?... Oh ! Raymond, ses lettres, ses dépêches, par l'effet de je ne sais quelle consolante illusion me trompaient sur mes propres sentiments. Mais ce silence me tue en me laissant mieux mesurer l'étendue du mal que nous avons fait.

« Oh ! Raymond, Raymond, quelle faute avons-nous commise ! Le pauvre petit ! Le pauvre petit !

Sa tête gentiment secouée retomba mollement sur les coussins et des larmes transformèrent en une misérable chose fanée le mouchoir de Valenciennes.

— Gilberte !...

— Mon petit ! Mon petit Lucien !

— Vous l'aimez toujours ? Vous ne m'aimez pas ?

— Oh ! mon ami, vous ne me comprenez pas. Je vous aime, puisque j'ai sacrifié son bonheur à votre égoïsme, mais pourquoi ne l'aimerais-je pas, lui, pour le mal que je lui ai fait ?

« Ce n'est plus le même amour, Raymond ; ce n'est pas l'amour d'autrefois dont vous pourriez être jaloux ; c'est quelque chose d'infiniment délicat.

« Raymond, rendez-le moi ! Retrouvez-le, que j'aie au moins la preuve qu'il n'est pas disparu pour tou-

jours et qu'il pourra vivre heureux... enfin. Vous l'avez couronné, comme je vous en priais, c'est bien Raymond, c'est généreux, mais ce n'est pas assez.

« Nous devons, jusqu'au bout, assurer, défendre, recréer son bonheur. Raymond, ce serait beau ! Raymond, retrouvez Lucien. Vous n'êtes pas angoissé de le savoir errant en un tel état de crise ? désespéré ? malade ? Retrouvons-le, cherchons-le ; retrouve-le moi, mon bigre aimé !...

Gilberte joignait les mains, prise à son piège.

Faute capitale.

Pour la première fois, Raymond Lebigre dépensa quelque courage. Encore qu'il fût bien résolu à reparaître avant le soir, l'immortel haussa les épaules et sortit.

Clairette trouva sa maîtresse sanglotante, ses petits pieds crevant les innocentes bedaines des coussins multicolores, cramponnée à la sonnette électrique.

Raymond Lebigre, effondré dans un fauteuil très académique, insuffisamment apaisé par un quart d'heure de marche saccadée, faisait un pressant appel au calme Mais le désordre de ses pensées était extrême. Le bruit d'une auto foulant le sable de l'avenue et stoppant brusquement au seuil de sa villa lui déchira les nerfs et il redouta tout de cette visite inattendue.

Amédée parut bientôt.

Cette dame qui était là insistait pour être reçue à l'instant ; certainement elle s'était fait connaître ;

Mme Thadée Sernave. Mme Sernave. La mère de Lucien.

Lebigre pressa entre ses doigts maigres son crâne pointu et n'en put rien extraire.

— Faites entrer cette dame, dit-il d'une voix de supplicié.

Mme Thadée Sernave n'accepta qu'avec beaucoup de froideur le fauteuil que l'immortel lui offrit avec un empressement d'hôte peu rassuré sur les fins d'une telle rencontre.

C'était une petite vieille, maigre et sèche ; son front vaste, voilé de bandeaux déjà blancs, bien qu'elle eût à peine atteint la cinquantaine. Elle était entièrement vêtue de noir ; son cou menu serré dans un col de toile tuyautée achevait de lui conférer l'austérité d'une diaconesse.

Certes, la mère de Lucien n'était point telle que Lebigre l'avait imaginée.

La femme d'un maître de forges !

Mais la dame en noir ne se dénonçait pas forcenée lectrice de romans. Interrompant d'un geste catégorique une phrase courtoise et parfaitement oiseuse débitée dans un faux sourire par l'académicien, elle dit :

— Monsieur, arrivée de Nancy hier soir, très lasse, je n'ai pas voulu, toutefois, tarder davantage à vous rendre visite. Vous seul, Monsieur, pouvez me donner des nouvelles de mon fils Lucien.

— Je suis bien aise, madame, de vous en pouvoir donner d'heureuses, répondit Lebigre, charmé, quand il prévoyait un orage, de trouver ce paratonnerre ; l'Académie, satisfaisant à mes intances, vient de couronner en sa séance d'aujourd'hui le beau livre de votre fils, Madame, *A genoux* !

— Il ne s'agit pas de cela, Monsieur. Mon fils n'a que faire de prix académiques, aumône dont il serait plus convenable de faire profiter de pauvres maîtres d'école. Nous sommes millionnaires, plusieurs fois.

« Où est Lucien ?

Raymond Lebigre, saisi d'un étrange malaise, d'un invincible vertige, balbutia d'une voix sans accent :

— Je ne sais pas, Madame ; en vérité, je ne sais pas...

Il étouffait. Il n'avait jamais pu soupçonner qu'un homme de son rang et de son caractère se pourrait trouver un jour engagé dans une telle aventure, dans une voie si funeste. Il s'identifiait assez bien à ceux qui, plantés par une basse puissance en face d'un juge d'instruction, songent, comme malgré eux, avant de répondre en langage de prévenu, à ce temps qu'ils regardaient, avec indifférence ou curiosité méchante, les coupables du commun monter dans le panier à salade ou s'acheminer simplement vers le violon entre deux sergents de ville.

On considère ces chose-là d'un bon regard tran-

quille. On se dit : Ça ne peut pas m'arriver, et puis... ça arrive !

— A quoi songez-vous donc, Monsieur ? Il faut me répondre.

Mme Thadée Sernave dont le visage était terrifiant de ne rien révéler des moins secrets mouvements de cette âme, se leva, inquiétante vraiment de draper de tant d'étoffes de deuil la pâleur cireuse de sa fragile personne.

L'immortel, pâlissant à son tour, trembla devant cette femme menue dont l'insoutenable regard le jugeait et le condamnait, devant cette mère désespérée et calme qui réclamait son fils.

— Monsieur, fit posément Mme Thadée Sernave, vous retrouverez Lucien. Vous m'aiderez à le rejoindre et j'essaierai de guérir, de sauver celui que vous avez perdu.

Lebigre frisonnait d'ouïr cette voix frêle aux sonorités sifflantes, coupantes ; une de ces voix de femme vertueuse et qui font trembler les misérables pécheresses dans les cages à repentir de la charité. Cependant cette voix s'enflait d'une douleur vraie, profondément humaine.

Lebigre se devait d'esquisser une parade :

— Perdu ? Oh ! Madame, reposez-vous, je vous en supplie, vous êtes bien mal informée et...

— Ne me répondez pas en mondain, Monsieur, il faut être véridique ; rien ne peut me blesser. Je vous écoute.

— Ignorez-vous donc Madame, que c'est moi qui ai rendu Lucien à la foi ? que c'est moi qui...

La dame en noir répondit :

— Nous sommes protestants, Monsieur.

A ce coup, l'académicien fut rudement ébranlé. Il crut qu'il allait somber dans le gâtisme et s'en réjouit presque. Il voulut prêter à la suite du discours une oreille attentive et dans son crâne se bousculèrent des lambeaux de la chanson huguenote de Jehan Pataquin et des bribes d'un de ses plus fameux discours : « De la Tolérance. »

— ... Mon beau-père fut président du Consistoire et je suis une Huster, descendante de Jean Huster, brûlé à Lyon et de Martin Huster, pendu à Prague. Je suis donc fondée à vous accuser d'avoir dépravé Lucien.

« Vous avez fait pis, Monsieur : vous avez entraîné ce malheureux, par une affreuse perversité, dans le monde de la galanterie. Vous lui avez fait connaître une drôlesse...

— Une drôlesse ! songeait Lebigre soucieux mais pourtant pas choqué, inquiet à son compte, plutôt.

— Vous lui avez présenté une drôlesse dans le même temps qu'il se parjurait.

Pris en faute, le vieux gamin crut devoir se justifier. Il s'y prit mal :

— Je vous proteste respectueusement, Madame, que c'est lui au contraire, qui...

Mais il devint excessivement rouge et s'arrêta court, honteux.

— Je vous demande pardon, Madame, et vous écoute.

Mme Sernave arrangea ses voiles, sans aucune coquetterie, comme pour leur donner plus de raideur, au contraire, et d'un doigt sec.

— On m'avait dit, à Nancy, que l'Académie accueillait des bohêmes, aujourd'hui. Je n'aurais cependant pu croire qu'elle fût un foyer de débauche. Mais il suffit.

« Egaré par vous, Lucien a souffert à cause de vous, pour un amour insensé, indigne, soit mais il a souffert, par votre faute. Le roi David, lui-même, à votre âge...

— De grâce, Madame, ne m'accablez pas !

— Vous retrouverez Lucien ! Ceux de ma race sont tenaces. Martin Huster fut torturé six jours avant d'être pendu et Jean Huster, sur le bûcher, chantait les psaumes en français. Vous ne pourrez ni m'oublier ni me désobéir.

« Vous retrouvez Lucien et me le rendrez ; j'userai de tous les moyens honorables de coercition ; gardez-vous de n'y pas croire.

« J'attendrai votre réponse chez moi, à l'Hôtel d'Augsbourg ; vous ne connaissez peut-être pas ? une

modeste maison, rue de l'Oratoire. Je suis votre servante.

— Madame...

Mme Thadée Sernave, glacée, droite, fantômatique sortit sans rien entendre.

Pas un muscle de son visage n'avait joué ; ses yeux bleus étaient demeurés fixes et beaux d'un mortel éclat. Elle avait jeté l'épouvante au cœur de l'académicien qui tomba, anéanti, au creux du fauteuil majestueux.

Amédée le tira de sa sombre rêverie en lui annonçant la visite de M. Philippe Arnal, d'une dame étrangère et d'un petit garçon. Le journaliste, qui depuis les derniers évènements traitait l'illustre Lebigre avec une familiarité protectrice assez insultante, s'était adjoint, pour forcer la retraite du vieillard, la princesse Kalidjé et l'insupportable Mahmoud.

Lebigre, impressionné par le galbe tumultueux de la Turque, oublia ce qu'il devait de rancune à la rédactrice en chef du *Sofa*. Avec une grande économie de paroles, Philippe Arnal mit son hôte au fait du plus important.

— Mon cher et grand ami, dit-il, il faut sauver Gilberte, l'arracher sans retard à la plus funeste dépression. Sachez comprendre son souci de retrouver Lucien et surtout ne vous offensez pas.

« Ce qu'elle semble tenir pour de l'amour n'est, à

vrai dire, que la forme d'un scrupule que vous ne pouvez pas ne point partager.

« Au nom des amis de Sernave, j'ai entrepris de le rejoindre. Je possède de très sûres indications ; plus qu'il n'en faut à un vieux routier du journalisme qui a retrouvé l'Archiduc Pierre en fuite et quelques autres qui ne m'attendaient guère. La princesse a la bonté de mettre son auto à notre disposition, une superbe limousine, un vrai meuble de famille, vaste comme une maison. Soyez du voyage. Gilberte que nous quittons est à demi guérie rien qu'en songeant à l'entreprendre.

— Acceptez ! fit la princesse, ordonnant plus qu'elle ne priait, en femme émancipée qui se souvenait d'avoir été esclave.

Lebigre hésitait encore. Pourtant la femme qu'il voyait, obstinément, ce n'était pas Kalidjé, cette femme qu'il jugeait, usant en pensée d'un mot de sa jeunesse, catapultueuse, mais la terrible Mme Thadée Sernave.

Mahmoud, les poings dans ses poches, s'approcha du vieux coupable et dit ces simples mots :

— Viens donc, on rigolera.

— C'est votre petit garçon, princesse ? Il est charmant, vraiment charmant.

— Madeline sera contente de moi ! songea Philippe Arnal.

Deux jours plus tard, la limousine pilotée par l'an-

cien tirailleur du capitaine Fickeinschmidt, emportait sur la grand'route de Bretagne Raymond Lebigre, Gilberte, Philippe Arnal, la princesse Kalidjé et Mahmoud, en lapin à côté du chauffeur.

II

Panne d'auto.

Depuis trois jours, la princière limousine roulait sur les routes bretonnes.

La première journée n'avait été qu'une franche partie de plaisir, mais, dès le lendemain, Gilberte, Lebigre et Kalidjé témoignaient déjà d'une réelle lassitude.

Si Lebigre avait osé, il aurait volontiers abandonné la troupe ; eh oui, sans Gilberte, pour regagner prestement Paris en une honnête première, de l'O. E., laissant aux jeunes gens le soin de retrouver Lucien et au nègre Dagobert, chauffeur téméraire, celui de détraquer l'auto de Kalidjé.

Gilberte se serait mordu la langue plutôt que de mouvoir cet appât rose afin d'articuler ses regrets. Gilberte regrettait sa villa de Chatou, son Lebigre de naguère (ce n'était plus Lebigre ce vieux jeune homme coiffé d'une casquette anglaise et guêtré de cuir blond) ; elle

regrettait son chagrin, ses migraines et ses regrets d'hier. Car il lui apparaissait, maintenant qu'on approchait du but, que la découverte de Lucien ne lui apporterait pas toute la joie qu'elle en avait attendu. Lucien n'était plus que le maladroit qui l'avait jetée aux bras de l'immortel. L'ouvrage patient et méthodique d'un scélérat complaisant n'eût pas donné d'autres résultats. Quelle joie désormais aurait-elle à tromper Lebigre avec Lucien ? Bien mieux, Lucien consentirait-il ? Quant à rompre avec l'académicien il n'y fallait pas songer. Gilberte voulait encore présider des dîners spiritualistes et, après ceux-là, des dîners académiques.

Ses rêves enfantins étaient bien morts ; la Comédie-française ne lui apparaissait plus ainsi que le Hâvre de Gloire ; son ambition repassait les ponts.

Le scandale récent, œuvre de la princesse, lui attachait définitivement Lebigre ; bien sûr elle le tromperait, mais jamais plus avec Lucien.

Elle songeait à tout cela, les yeux noyés dans l'azur vert de son vaste voile, les coudes sur la table rustique d'une mauvaise hôtellerie des environs de Morlaix.

Si Lebigre rêvait d'évasion, le regard obstinément fixé sur la ligne plate de la voie ferrée, sur la route se dressait devant lui l'ombre de Mme Thadée Sernave. L'immortel imaginait alors le pire des scandales auprès de quoi le premier n'était qu'une plaisanterie, et il courbait la tête, soumis.

Soumis à la mauvaise humeur de Gilberte, aux exigences de Philippe Arnal capitaine du voyage, aux fantaisies redoutables du chauffeur nègre à qui la vitesse, dont il était le régulateur et dont il abusait, rendait un peu de sa bonne et franche sauvagerie naturelle (cette fois c'était le galop qui ramenait le naturel), aux récriminations de la princesse toujours fondées sur l'absurde, voire aux impérieux caprices du jeune bâtard impérial.

Pour Philippe Arnal, si l'idée de fuite, d'abandon, de désertion en soi le hantait, c'était pour le compte et au profit de Lucien. Philippe comptait au nombre de ces hommes trop rares, doués d'une pudeur intellectuelle excessive, si fine et si intense qu'elle touche à l'absence de pudeur mondaine ; de tels hommes ont le courage de penser avec la simplicité, voire la grossièreté qui sied en de particulières circonstances importantes.

La fugue de Lucien lui inspirait ces simples paroles :

— Comme je le comprends !

Et il se répétait :

— Ah ! fuir ! Savoir fuir !... fuir à propos !... le vrai courage n'est-il pas dans la fuite ?

Tandis qu'il méditait, à l'écart, Raymond Lebigre vint le rejoindre. L'académicien, tourmenté du même tourment, commença d'entretenir le journaliste de religion et de la Religion. Philippe Arnal souriait. Ray-

mond Lebigre ne pouvait l'imiter. A une question trop précise, Philippe Arnal répondit :

— Il n'est pas contestable, mon cher immortel, que l'Eglise peut me compter, serviteur suspect, parmi ses meilleurs chevaliers ; mais peut-être n'est-ce qu'à cause du mépris en quoi je tiens les vulgarités de la libre-pensée. Seulement...

— Seulement ?

— N'oubliez pas que je suis hérésiarque de nature. Au point où en sont les choses, j'en arrive à me poser cette question : Vaudrait-il pas mieux relever toutes les églises chancelantes, jusqu'à la plus humble, du plus pauvre village, et les laisser ouvertes, livrées à chacun, sans prêtre ? Chacun s'arrangerait avec Dieu, à sa façon. On ne toucherait pas à Rome et des princes ecclésiastiques parcoureraient les provinces, bénissant de ci, de là, soutenant le culte confus de quelque fugitive majesté.

— Oh ! Oh !

— Ainsi la foi serait-elle exonérée du cléricalisme qui lui fit tort... et croyez-vous vraiment que Dieu serait floué ?

— Vous voulez donc retourner au paganisme, à je ne sais quel orphéïsme, à la barbarie ?

— Quel catholique est sûr de l'excellence de sa religion ? Etes-vous si certain de la vôtre ? Chacun l'accommode à sa guise. Je parie que vous ignorez le Catéchisme que j'admire à l'égal du Manuel des Caporaux

et de l'Histoire Naturelle de Buffon. La discipline faisant la force principale des armées... La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite... Je crois en Dieu le père tout puissant, en son fils unique Jésus-Christ... Toute vertu est dans la langue !

« Pour ce qui est des femmes, la plus dévote introduit dans ses exercices spirituels une telle fantaisie qu'elle est bonne pour le bûcher.

— Vous êtes déiste ? C'est du romantisme, et du pire.

— Je suis catholique. Mon catholicisme réduit suffirait à absorber les faux cultes.

— Vous me troublez, Arnal ; vous n'ébranlez pas mon orthodoxie, mais vous me troublez, je l'avoue.

Soudain l'académicien l'arrêta, fixé par la puissance d'une idée et, saisissant le bras du journaliste il l'interrogea, sincèrement alarmé :

— Et le Pape ?

— Je vous l'ai dit : Ne touchons pas à Rome et faisons des Papes, mon cher maître et vénéré ami ; faisons toujours des Papes, en évitant le plus longtemps possible de faire un Pape juif.

— Oh ! Oh !

— Cela viendra, mon cher Lebigre, cela viendra ! Je ne vous dis pas que nous verrons cela, mais cela se fera, n'en doutez pas.

Suffoqué, l'académicien ne retrouvait pas la force de se remettre en marche. Il regardait Arnal d'un air

hébété, en s'appuyant des deux mains sur sa canne tel un cantonnier fatigué pesant sur le manche de sa pioche.

Complètement mystifié par Arnal, Lebigre en vint à soupirer :

— Après tout, là est peut-être le salut de l'Eglise romaine, ces gens là sont si forts !...

Il se tut un moment, ricana et dit :

— Allons, vous avez beau vous prétendre parfois républicain et malgré ce qu'il y a de gravé sur votre très belle canne, vous êtes aussi réactionnaire que moi. Nous représentons le passé, mon cher !

— Je représente le passé comme le peut à peu près représenter un billet protesté. Mais ne trouvez-vous pas que nous nous inquiétons beaucoup trop de problèmes sans solution, ou plutôt que nous sommes incapables d'aboutir à quelque solution, hormis la solution de continuité ?

Sur la route, des terrassiers du chemin de fer, en grève, l'églantine rouge au bourgeron sortaient en cortège d'un débit. Ils reprenaient en chœur le refrain de la chanson dont épouvantait Lebigre un colosse aveyronnais tout habillé de gros velours miroitant au soleil :

Allons, debout ! les Trimardeurs !
Tous les hommes, enfin, veulent l'indépendance ;
Supprimons donc nos exploiteurs,
Afin d'avoir le droit de vivre dans l'aisance.

— Quoi ? pas un gendarme ?... Et on les laisse chanter de pareilles...

Lebigre n'était pas méchant. Il eût vu pourtant charger et boucler ces « bons bougres » avec satisfaction. Il dit :

— Alors, il n'y a plus rien ?

Philippe Arnal, montrant les grévistes chanteurs, répondit :

— Il y a ça !

L'académicien hocha la tête, puis la baissa :

— Mais... est-ce qu'ils croient, eux ?

— Ils croient !

Allons, debout les Trimardeurs !

— C'est une chanson de 1894, une année terrible, mon bon maître ! C'est une chanson du Père La Purge, un gars normand, garçon maçon de son état, qui ne comprenait pas tout à fait la gaudriole à la façon de Béranger. Il s'était peint dans un couplet assez gaillard :

Je suis le vieux Père Lapurge.
Pharmacien de l'humanité...

— Cela vous fait rire ? s'étonna tristement Lebigre.

Rentrant au gîte, ils y trouvèrent Gilberte courroucée :

— J'entends ne pas demeurer une heure de plus dans cette infâme auberge où l'on manque de tout.

— Oui, partons ; faites l'impossible pour que nous quittions ce trou avant une heure, dit Kalidjé survenant et qui s'associait au désir de Gilberte.

— Hé, Princesse, votre chauffeur...

— Je vous en supplie, cher ami, je suis si lasse !

La lassitude de la princesse Kalidjé n'avait rien que de physique. Philippe en était enchanté car, dès le départ, il l'escomptait.

La fatigue corporelle brisait chaque jour cette nature, cette âme et ce corps brusquement élevés des profondeurs de la servitude impériales aux hauteurs d'une tyrannie trouvant à s'exercer sur la plus anarchique des sociétés.

Le journaliste considérait, en se réjouissant, cette défaite quotidienne de la princesse ainsi qu'une victoire personnelle ; cela correspondait à ses plans. Il lui fallait prolonger le voyage assez pour devenir l'associé indispensable à Kalidjé vaincue. Alors, il serait aisément le maître, son maître à jamais, assurant la paix du plus charmant des faux-ménages parisiens et satisfaisant, religieusement, à sa propre destinée. Il égalerait l'ancêtre et s'emploierait en artiste à le surpasser, puisque Lousteau n'avait pas su garder Mme de la Baudraye. Mais nous avons studieusement cheminé depuis ces jours anciens.

Ah ! si Lousteau avait pu jouer de l'automobile !

Le petit déjeuner dépêché et Gilberte n'épargnant pas à sa nouvelle amie le spectacle de sa méchante

humeur, la princesse Kalidjé trompait l'ennui de l'attente en écrivant des cartes postales à Jacques Albier, de qui dépendait désormais la destinée du *Sofa*, à Madeline, afin d'éteindre sa jalousie (médiocre et trop naïf calcul), enfin au fidèle Omar Pacha.

Pendant ce temps, Philippe poussait jusqu'à la poste. Il s'y faisait téléphoner de Paris le texte du dernier numéro de l'*Oméga*. Mal à l'aise dans l'étroite cabine, il y était heureux pour d'autres causes et il lui semblait humer dans ces mots envolés de si loin la bonne odeur de l'encre fraîche, auprès de quoi n'était rien pour lui l'arôme des routes dans la douceur du jour nouveau.

Le journaliste avait savamment préparé l'expédition. Une enquête habilement menée, sous sa direction, par un des plus adroits reporters de l'*Omega*, lui avait révélé la retraite de Lucien Sernave. Sa sagesse lui dictait de feindre ; aussi prétendait-il, sans éveiller le plus faible soupçon, n'être que sur une bonne piste et devoir poursuivre ses investigations.

Son devoir professionnel accompli, car, à distance, le chroniqueur servait encore son journal, Philippe regagna l'auberge. Ce lui fut une joie parfaite, de qualité assurément perverse, la joie d'un cœur jadis tendre et trop longtemps sevré d'amour, que le spectacle offert par ces deux jeunes femmes, Gilberte et Kalidjé, l'Europe et l'Asie, abattues, crispées, luttant désespérément contre la fatigue vulgaire et, sans toutefois con-

sentir, fût-ce secrètement, à reconnaître en cela un châtiment infligé ; démêlant seulement, et peu à peu, humiliées, toute l'absurdité de l'entreprise à laquelle elles participaient sans bénéfice.

Kalidjé, particulièrement excédée, attendait sans patience le retour de Philippe Arnal, résolue à chercher quelque apaisement à son état en l'accablant de reproches improvisés, mais, l'apercevant, elle se montra sincèrement heureuse de n'être plus seule, de se soumettre raisonnablement, et presque avec humilité, au guide indispensable.

Un certain sourire, marqué de douloureuse confiance, n'échappa pas à Philippe content de triompher.

La Turque se laissait apprivoiser ; demain elle courberait tout à fait la tête.

Ce n'était plus qu'une femme sensuelle perdue dans cette campagne qu'elle détestait et suppliant qu'on ne l'y abandonnât point.

Et Philippe songeait qu'elle est bien justifiée cette haine des belles personnes artificielles pour la saine et plantureuse nature. Malheur aux coquettes assez peu sincères ou assez imprudentes pour flirter avec l'idéal rustique ! La nature gagne toujours à ce jeu ; la nature les soumet et, lorsqu'elle les a soumises, les livre. Il s'en suit de grands étonnements allant rarement sans de plus grands chagrins. Toutefois il est des tempérament exceptionnels.

En dépit des soins minutieux à quoi nulle incommo-

dité ne les pouvait faire renoncer, Gilberte et Kalidjé, vêtues et parées, bichonnées, pomponnées aussi bien qu'au départ, n'étaient pourtant plus les mêmes créatures de luxe. Le rose factice de leurs joues, le rouge gras de leurs lèvres s'atténuaient, s'estompaient, paraissaient — par un inexplicable miracle — aussi naturels que le rose et le rouge des joues et des lèvres de la fraîche vachère qui passait sur la route menant ses bêtes à la pâture.

Considérant la princesse, en juge qui n'omet point de se juger soi-même, et la trouvant d'une inattendue modestie, mais d'une modestie qu'il n'était pas assez fou, ni assez vain pour estimer définitive, Pilippe pensa :

— Comme elle sera gentille quand elle aura brûlé ses livres !

Il s'empressa d'ajouter mentalement :

— Soit ! Il n'en est pas moins vrai que les conditions présentes exigent qu'elle prolonge son intoxication livresque jusqu'à nouvel ordre, qu'elle s'y abandonne plus que jamais avec une fièvre et avec une foi que je me charge d'entretenir, si j'ai vraiment dans les veines ce sang dont j'ai l'orgueil.

Ces dames le hélèrent par de petits cris élégants et gentils.

— Philippe, mon cher ami, que devenez-vous ? Nous sommes abandonnées.

— C'est vrai, où donc est passé cette andouille de

Lebigre ? fit Gilberte qui loin du décor académique s'exprimait avec une franchise colorée.

Philippe, non peut-être sans quelque vaniteuse témérité, crut pouvoir accorder, d'une façon tangible, un peu de pitié aux pauvres femmes malmenées par les trop purs effluves. Il les lesta de bon espoir :

— J'ai reçu ce matin, ainsi que j'y comptais, d'importantes nouvelles. Nous ne faisions pas fausse route.

Sur ces mots survint Lebigre, la face illuminée d'allégresse idyllique.

— Bravo ! Bravo !

Il sautillait, tenant délicatement entre ses doigts un pied de reine-des-près.

— Jetez immédiatement cette ordure, asseyez-vous et écoutez ! lui ordonna rudement Gilberte.

— Voici, reprit Philippe. Mes calculs étaient justes et je sais où se trouve Lucien.

— Mon cher Arnal...

— Mais taisez-vous, bigre, vous êtes assommant !

— Sur les conseils de l'abbé Servant, son confesseur et vicaire de Sainte-Agnès de Chatou, votre paroisse, Lucien s'est retiré, à son retour d'Italie, dans une ferme des environs de Rosporden. Cette ferme est la propriété d'un certain Désiré Lehire, cultivateur, lequel n'est autre que le Père Séraphin, honnête Franciscain qui, jusqu'à ce beau jour, n'avait que peu fait parler de lui. C'est à peine si les journaux catholiques

locaux mentionnèrent victorieusement ce religieux lorsque, l'armée française donnant l'assaut à son couvent, frère Séraphin fit à M. le Commissaire central ce que, dit la vieille chanson, fit au Grand Prévot notre ami Pierrot au minuit de ses noces.

« Non seulement expulsé de sa cellule, mais encore condamné à quinze jours de prison, le Père Séraphin, n'ayant pas assez de relations dignes de ce nom, incapable d'attirer les belles et importantes pécheresses à son confessionnal, désert comme l'étude d'un avocat sans cause, car il est de l'espèce rude et d'ailleurs à demi perdue des moines houspillant leurs pénitentes, n'étant pas de vos amis, mon cher Lebigre, le Père Séraphin ne devint point à l'instar du Père Chapavoine, conférencier pour Cercles et Casinos ; on ne l'affiche pas à Deauville entre Mayol et Chaliapine.

Le Père Séraphin acheta une ferme en son pays natal; il ne la paya pas cher. Il y vit de la vie conventuelle qui est une bonne vie, fort enviable, et accueille volontiers ceux qui souhaitent se retirer à l'abri de ses pigeonniers et de ses granges, aussi éloignés du monde qu'en la plus morne des Trappes.

« C'est, dit-on, un homme heureux à sa manière, fort habile à tourner la loi. Lucien est son hôte, très humble, m'a-t-on rapporté. Près du Père, notre ami se livre à la douceur des travaux champêtres, sert la messe en habit de jardinier peu galant, de la paille dans les sabots et les bretelles flottant sur les hanches

en guise d'étole. Il vit content à la pensée qu'il mourra sur une litière, dans une étable, ainsi que Dieu naquit.

— Taisez-vous ! cria Gilberte se voilant la face.

— Pourquoi ? demanda simplement Pilippe.

— Continuez, ordonna Kalidjé.

— Continuez, fit Lebigre en écho.

Gilberte le foudroya du regard et lui lança un coup d'ombrelle sur les tibias.

— Nous sommes, poursuivit l'orateur, revus et considérablement augmentés, les rois mages en marche vers la nouvelle Bethléem ; il ne nous manque pas même le nègre. Puisque nous mentionnons ce nègre, ajouta Philippe en tirant sa montre, j'imagine qu'au travail depuis l'aube il aura bientôt terminé ses inquiétants essais de mécanique ; j'entends qu'il sera enfin parvenu à remettre l'auto d'aplomb ou bien à l'à tout jamais disloquer. Nous repartirons donc, par l'un ou l'autre moyen, le notre propre ou celui d'autrui, si vous y consentez, mesdames. J'attends que vous m'en exprimassiez l'ordre. Avant le coucher du soleil, nous aurons retrouvé Lucien. J'ajoute que s'il est nécessaire, nous l'enlèverons. Ce sera tout à fait romantique.

— Mon cher Arnal, fit Lebigre vous êtes un homme précieux.

— Oh ! évidemment, dit Gilberte, enlaidie par le mépris, ce n'est pas vous, mon pauvre bigre, qui eussiez trouvé ça tout seul.

Et elle dit encore comme pour elle-même, mais à voix haute et languissante :

—Lucien ! Lucien ! Oh, le retrouver !... le revoir !... comme cela !...

C'est à voix basse, au contraire, que la princesse crut devoir féliciter le journaliste.

Philippe se levait pour aller donner à son nègre l'ordre du départ, Lebigre le suivit.

— Vous êtes bon psychologue. Je m'étais longtemps mépris sur les qualités des hommes de votre profession ; la pratique du métier vous donne une sûreté de jugement qui vaut souvent mieux que le fruit de nos méditations par trop de librairie. Eh bien, sauriez-vous m'expliquer l'âme de Gilberte ?... Cette nuit... hier enfin, la capricieuse petite fille me confessait qu'elle s'était délivrée du souvenir de Lucien ; elle ajoutait que ma bonté pour elle, — je dis ma bonté, mon âge ne me permet que d'espérer en elle — l'avait définitivement conquise, que je pouvais, sans plus rien redouter, poursuivre la recherche du fugitif ; recherche qui est pour moi désormais le premier des devoirs. Or, voici qu'au récit que vous nous faites de la vie nouvelle du petit, elle s'écrie : Lucien ! Lucien ! en des transports qui ne peuvent laisser de doutes sur ses sentiments. Pourtant, hier, elle était sincère ; à mon âge on est assez souvent trompé, bafoué, pour ne pas se méprendre sur la sincérité de certains accents. Elle était sincère hier comme elle l'est ce matin,

hélas ! Comment expliquerez-vous ce double état d'âme ?

Philippe caressa son collier de fine barbe pour dissimuler qu'il souriait et répondit :

— Vous me faites l'honneur d'égaler mon empirisme à votre dogmatisme...

— Je suis tenté de le situer plus haut, car vous m'étonnez souvent.

— Donc, vous n'attendrez pas de moi une de ces réponses convenues qui font si bien sur les albums et je ne citerai personne.

« Je redoute, néanmoins, que la simplicité de ma réponse ne vous puisse satisfaire.

— Détrompez-vous et parlez franc, mon cher.

— Fort bien. Aux variations de Gilberte je démêle une seule cause...

— Et c'est ?

— Le grand air.

— Le grand air ?

— Sachez en profiter.

— Diable ! Mais encore.

— Puisque j'ai cet honneur de vous intéresser, continuez à m'observer. Eh bien, Dagobert, sommes-nous prêts ?

Le nègre qui contemplait sa voiture avec une satisfaction évidente, se retourna et dit :

— Si tu veux partir, ça peut tout di suite, Missié. Roulé toujou, mécalique tout à fait bon.

— Où est Mahmoud ?

— Missié Mahmoud ? L'en y' a pas vu.

La recherche du jeune drôle exigea un temps considérable et mit en émoi toute la maisonnée. Mais les filles d'auberge prenaient moins de peine que ces personnes de Paris ; elle préféraient, gloussant d'aise, s'occuper à juger, selon les lois d'une esthétique primitive, l'accoutrement galant de Gilberte et de Kalidjé enfonçant héroïquement dans une paille douteuse leurs fines bottes fauves d'où jaillissaient le galbe de leurs jambes revêtues de bas jonquille et de bas vieil or.

Enfin Mahmoud fut retrouvé.

— Il a chû ! constata sobrement l'une des servantes.

Hélas ! c'est dans l'auge aux porcs qu'il avait chû.

Il fallut le remettre en état avant même de songer à le gifler. Mais ni Kalidjé, ni Gilberte, ni Lebigre ne purent s'expliquer la trouble gaieté de Philippe Arnal qui riait, riait (à la manière d'un désespéré se jouant un bon tour avant de se pendre), riait à cette pensée que son bâton de vieillesse serait un jour ce jeune voyou turc, fils d'un Sultan fou et de cette Odalisque en robe de Paris retroussée jusqu'aux hanches : cette Houri de Lettres qui porterait son nom, cette Sapho de la Seine et du Bosphore crachant cent injures orientales mélangées à de l'argot.

Il riait toujours et le couple Lebigre lui fit pitié, et il riait encore en songeant qu'aller surprendre — et en semblable compagnie — Lucien Sernave dans sa retraite était à tout considérer une mauvaise action.

III

Son bleu.

Le fidèle Georges introduisant Omar Pacha dans l'appartement de son maître, allait annoncer superbement le gentilhomme ottoman lorsque celui-ci, d'un geste débonnaire, lui intima l'ordre de n'en rien faire et dit :

— Inutile de m'annoncer, mon ami, tu ne saurais le faire sans gaffer. Il m'est extrêmement pénible de devenir M. Omar et je ne te permets pas de me donner de l'Excellence. Si ton maître est occupé, va jusqu'à lui et lui murmure : C'est le Pacha.

— Oh ! Monsieur sera bien aise de recevoir Monsieur. Je peux bien le dire, il n'est pas bon que Monsieur demeure seul. La solitude ne vaut rien à Monsieur.

Georges ne se trompait jamais en tel cas, bon arbitre des sautes d'humeur de son jeune maître.

En jaquette d'après-midi, cravaté de moire noire

coupée d'une seule rayure en deux tons empruntés à la palette d'un très hardi peintre moderne, toujours flanqué de Julien Sorel et de la Princesse de Clèves ronronnant dans un bain de soleil sur le tapis d'Ispahan, Jacques écrivait des vers, des vers réguliers et mélancoliques, de beaux vers de migraine aux rimes lancinantes, des vers d'une inspiration première très pure et peu à peu, d'image en image, tourmentés jusqu'à la bizarrerie, des vers couchés par un fin roseau sur du papier soyeux enluminé de dragons rouges et verts tourmentant des poissons ailés noir et or, le dernier présent de Madeline. Verlaine se contentait du papier quadrillé des brasseries, mais il n'est pas absurde d'imaginer qu'il eût envié le papier chinois du confrère élégant.

Jacques souffrait de cette tristesse particulière qui n'interdit pas les jeux de l'esprit.

— Omar Pacha, je vous salue trois fois.

— Inutile, mon cher, faites comme chez vous, je suis votre hôte. Vous travaillez ? Bon signe.

— Hum ! Des chants désespérés.

— Ce sont les plus beaux. Dites-moi, Jacques ; la chasse au spiritualiste donne-t-elle quelque chose ? Vous devez avoir des lettres de la princesse. Je suis sans nouvelle. C'est très embêtant. J'ai reçu, hier, une note comminatoire du Grand-Vizir et je ne sais comment rédiger mon rapport hebdomadaire. Vous n'ignorez pas que je suis astreint à tenir mon gouver-

nement au fait des gestes de la princesse ; notre Kalidjé a tant d'extravagances sur la conscience ! Pourtant, j'ai confiance et j'imagine être bientôt libéré de ma mission par trop extraordinaire.

— J'ai reçu un télégramme de Lebigre, ce matin. Les voyageurs ne seront pas à Paris avant quinze jours.

— Fichtre ! Quelle panne ! Ce nègre m'apparaissait, en effet, un chauffeur détestable.

— Eh ! ce n'est pas l'auto qui est en panne, mais Lucien qui ne se trouve pas en ce moment à la ferme du père Séraphin. Arnal s'est adjoint un jeune reporter de l'*Omega*, très débrouillard, qui piste notre mystique. Lucien accomplit une pieuse mission pour le compte du Père. Il sera de retour avant deux semaines.

— Fameuse nouvelle, hein ?... Comment. Ça ne vous réjouit pas ?...

— Sacré farceur ! Vous ne voulez pas me faire croire que vous regrettez Kalidjé ?

— Peut-être.

— Pas possible !... Alors, votre maîtresse... votre maîtresse était vraiment fondée à soutenir.....

— Ne cherchez pas, mon cher. C'est un peu moins simple.

Omar Pacha s'enquit de l'heure à la dérobée.

— Vous êtes pressé ?

— Je ne vous le cacherai point. Pourtant, je suis

fort curieux de connaître par quoi vous afflige l'absence prolongée de la princesse.

— Puisque vous ne disposez que de peu de temps, je serai bref. Aussi bien n'est-ce pas une folâtre histoire. Vous n'ignorez rien du douloureux malentendu qui me sépare de Madeline. J'avais, en vrai novice, cru que la retraite de Kalidjé aurait pour effet premier d'éteindre l'absurde jalousie de Madeline. Mon pauvre ami, nous ne saurons jamais rien de l'âme des femmes.

— L'homme est un apprenti.

— Le départ de Kalidjé semble avoir exaspéré cette jalousie qu'il fallait vaincre. En meurtrissant notre amour la pauvre petite commet surtout un péché d'orgueil; tenant la princesse pour rivale, elle ne daigne pas profiter de l'absence de cette rivale. Comprenez-vous ?

— Pas du tout. C'est trop français, même pour un Turc parisien.

— Eh bien, entendez alors ceci qu'ajoute Madeline, à savoir que les preuves d'amour que je lui donne ne peuvent, en l'absence de la princesse, être des gages de fidélité. Ce serait logique si j'étais l'amant de Kalidjé, mais puisque je ne le suis point ?

— Je comprends mieux. Bref, Madeline Delrose exige une rupture qui la satisfasse et vous ne pouvez rompre n'étant pas lié. Il vous reste au moins la ressource d'offrir, puisque vous êtes secrétaire de quelque chose, votre démission. Cela me semble très simple.

C'est même, si je ne m'abuse, une trouvaille capable de rajeunir votre théâtre des boulevards. L'amant lui-même (le vrai amant, non pas un Jacques Albier étourdi et charmant) ne dira plus : « Adieu, tout est fini entre nous ! » mais : « Madame, veuillez accepter ma démission ! » Ce serait tellement plus sincère et si moderne ! Les gazettes mondaines imprimeraient : « M. le Vicomte Guy de C. vient d'offrir sa démission à la baronne Eva de J. qui l'a acceptée. On prévoit qu'un nouveau cabinet sera constitué d'ici peu. » Qu'en pensez-vous, homme de lettres ?

— Je pense que votre belle humeur est sans pouvoir sur mon chagrin.

— Ouais ! Pourquoi n'offrez-vous pas votre démission ?

— Mais, saperlipopette, je dois trente mille francs au *Sofa*... parlons franc, à la princesse ! Juste châtiment. Qu'il serve d'exemple aux honnêtes gens égarés croyant que l'individu réhabilite la fonction, tenant leur pauvre honnêteté, qui n'est qu'une somme de valeurs relatives, pour je ne sais quel infaillible talisman.

— Diable ! Diable !... Comment persuader la jalouse obstinée ?

Omar Pacha consulta sa montre avec effroi.

— Trois heures. Je dois vous quitter.

Il battit le bord de son chapeau de ses gants et dit :

— Financièrement... vous êtes... tout à fait entre nous... très, très embêté ?... Est-ce que.....

— Rassurez-vous, j'aviserai, je vous remercie.

— Pardonnez-moi, mon cher, c'est moi qui... au contraire... Disposez-vous de vingt-cinq louis ?

— Non.

— Pauvre Jacques ! Vous en êtes là ?

— Ne vous affligez pas à ce point. Tout s'arrange ! a dit un maître. Croyez que j'aurais eu du plaisir à vous obliger.

— Dix louis ?

— Mon bon ami, vous êtes plus à plaindre que moi.

— Quelle erreur ! Moi, j'ai l'habitude. D'ailleurs, j'attends des fonds secrets.

— Voici les dix louis.

— Merci ! Ça vous semble une somme ridicule...

— Il n'y a pas de somme ridicule.

— Comme Vava vous comprendrait !

— Vava ?

— Oui, ma petite amie, je l'adore, depuis samedi. Valentine Souris, du *Brin de Muguet*, ce concert si parisien de la rue de l'Echiquier. Ah ! si vous l'entendiez chanter la *Petite fille dans le coin* et le *Joujou en carton !* Seize ans ! Gentille ! mal élevée, nature ! Venez un soir l'entendre, avec moi, ça vous distraira. Elle n'est pas compliquée celle-là, et elle ignore ce qu'elle vaut. Elle débute, moi je liquide. Encore

merci, Jacques, et à bientôt ; comptez sur moi et les fonds secrets.

Méchant par excès d'ennui, de chagrin, Jacques houspilla Julien Sorel et Mme de Clèves. Il foula fièvreusement le sol douillet de son cabinet de travail, puis, s'arrêtant devant le chiffonnier, en fit jouer les tiroirs.

Hélas ! les dossiers *Proverbes*, *Rondeaux*, *Elégies*, étaient presque désespérément plats, si légers ! mais qu'ils étaient lourds les dossiers *Billets renouvelés*, *Echéances*, *Protets*, *Impayés*, *Modiste de Madeline*, *tapissier de Madeline !*

Jacques referma les tiroirs nerveusement, sonna et se fit donner son chapeau, sa canne, ses gants.

Il sortit sans but avoué, mais ne se dissimulant pas tout à fait qu'il favoriserait la rencontre de Madeline, résolu toutefois à ne la chercher ni chez elle, ni au théâtre.

Jacques souffrant sincèrement, blessé d'amour, en arrivait à douter de la sincérité de ses sentiments.

La passion le déchirait mais ne faisait pas de lui une créature de choix, une superbe victime, parce qu'il s'efforçait trop aux raisonnements corrects. Valmont devenu sincère appliquerait à sa passion la mesure du libertinage. Jacques ne se pouvait défendre d'ordonner tout élan selon la pratique des affaires.

Une douce journée faisait prévoir la saison clémente, heureuse, et Jacques songeait à cet ennui nou-

veau de passer l'été à Paris, le petit théâtre de luxe sur lequel se produisait Madeline ne fermant pas ses portes.

Sans gouverner sa marche, Jacques se rendit tout droit en un thé où la jeune femme aimait à goûter après une lassante répétition.

Dès le seuil, il la vit piquant des gâteaux de la pointe d'un trident de vermeil.

La gourmande était parfaite de grâce savante et de charme conscient en l'auréole de ses cheveux blonds apprêtés, sous un chapeau baroque et gentil comme un moulin de hollande, souple en sa toilette évoquant un Grévin rajeuni.

Jacques la vit, souffrit et la désira violemment.

Près d'elle, attentif, se tenait un personnage élégant et blême, invraisemblablement blond, jeune mais sans âge précis, rasé, monocle à l'œil et affligé d'un long nez livide.

Madeline apercevant Jacques dans la glace, comme elle portait un baba à ses lèvres, vint à lui souriante, la voilette relevée en turban au-dessus de ses beaux yeux ; accoutrement qui ne va pas sans donner quelque dureté lassée au plus tendre visage.

— Bonjour, Jacques.

Il ne lui baisa pas la main. Il dit, haletant, avec la rudesse maladroite des amants du commun, les commis sentimentaux qui tuent après avoir chanté tant de chansonnettes :

— Qui est cet homme ?

— Un de mes amis, un étranger, M. Ignace de Roskeln.

— C'est ton amant ?

— Jacques ! de quelle voix me parles-tu ! Prends garde.....

— Madeline...

— Sois sage, sage comme lui. Je le traite mal, il n'a rien, il est content.

— Mais pourquoi...

— La princesse est-elle de retour ? Pas encore ? Tu vois bien. Ne t'alarme pas. Je ne puis sortir seule, c'est tout simple ; ce compagnon est d'une discrétion de comédie, je t'assure. Mais je serai si heureuse de le renvoyer lorsque tu me reviendras...

— Tu es folle ! Quant à cet homme...

— Va-t-en, Jacques. Tu n'es pas sage. Tu t'étonnes de ma jalousie fondée sur des faits et voici qu'à ton tour tu te cabres pour une apparence. Va, mon Jacquot, va, je t'aime bien et je te plains, mais j'ai confiance encore ; va.

Jacques, hébété, vit tournoyer, comme les verroteries châtoyantes d'un kaléïdoscope, les mosaïques du tea-room. Il vit Madeline lui sourire ainsi qu'à un étranger courtois et tourner les talons en mordant son baba, tandis que M. Ignace de Roskeln faisait en avant deux pas militaires, signe chez lui du plus vif empressement.

Jacques se serait battu au sabre sans quartier avec le plus fieffé bretteur, mais il sentit un atroce picotement à la gorge et pointer à ses yeux deux perles humides et tièdes. Il allait pleurer. Pleurer devant Madeline, devant M. Ignace de Roskeln, devant toutes ces belles dames parfumées qui buvaient des liqueurs d'or en croquant des friandises. Il eut peur, alors, et battit en retraite, bouleversé, le cœur rompu, l'esprit chaviré, avec cependant beaucoup d'aisance, parce qu'il était un parfait gentleman.

Hélant une auto, Jacques eut l'idée bizarre de se faire conduire à un cercle, pas très chic, mais où fréquentaient des gens amusants, le *Cercle des Célibataires*. Il s'encanaillait avec prudence.

Seul, il fut étonné de ne pas sangloter. Ces sanglots qui n'aboutissaient point lui firent subir une souffrance physique, atroce. Soudain, il s'écria, frappant du pommeau d'or de sa canne les coussins de la voiture, et sans reconnaître qu'il s'était épargné le pire ridicule :

— Je suis un saligaud, je me suis conduit comme un lâche. J'ai cané. Je devais casser la gueule à ce sale pantin, à ce métèque, à ce rasta !..

Au *Cercle des Célibataires*, les joueurs, se réservant pour la partie du soir, ne jouaient qu'un jeu discret. Jacques se risqua donc à ponter, malgré sa déconfiture.

Il gagna, fort surpris, sans joie réelle, de recueillir une somme estimable.

— Bravo ! dit Sermaize, l'un des doyens du cercle ; nous vous regrettions, mon cher Albier, et votre absence se prolongeait assez pour nous faire craindre que vous ne fussiez plus un vrai célibataire.

Jacques jetait des louis, un à un, modeste enchère, sans répondre.

— Le jeu seul vaut de vivre ! soupira un ponte triste dont la face largement empourprée démentait l'ennui sincère.

— Albier n'aime pas les cartes, dit sèchement un autre à mine de prêtre interdit ; le jeu n'est pas une disctraction et M. Albier vient ici chercher l'oubli. Il gagnera, je vous en préviens ; il gagnera n'étant pas digne de perdre, puisqu'il n'en souffrirait même pas.

L'un des joueurs leva la tête. C'était Horace Tourneur, l'érudit débauché, pilier du cercle aux séances d'après-midi, mais habitué, le soir tombé, des bars interlopes où grouillent les plus pittoresques crapules.

Parfois, Horace Tourneur désertait sa chère Buci pour les Halles ou les bouges cosmopolites du bas Montmartre.

On passait à l'original, à cause de son esprit plus encore que pour sa loyauté, toutes ses fantaisies ; on ne s'inquiétait point de savoir s'il avait des mœurs équivoques et nul ne s'indignait qu'il apporta au tripot presque décent l'écho des popines les moins qualifiables.

Battant les cartes, Horace Tourneur hocha le chef et dit à son tour :

— Certes, rien n'est comparable au jeu, pas même l'ivresse ailée de mes nocturnes compagnons. Le jeu est la seule passion, la seule digne d'une grande âme en ce monde où tout l'opprime. Pourtant, pardonnez-moi, ce n'est pas ici qu'il faut jouer. Là-bas, aux Halles, en mon vieux carrefour, à Plaisance, avec des cartes grasses sur une table boîteuse, c'est bien plus beau ! C'est plus beau, étant pauvre, de songer que perdre, c'est s'abandonner au désastre pour de longues semaines et plus beau encore de songer que, si l'on gagne, les pontes vos amis tenteront de vous assassiner à la sortie.

« Il n'y a passion, messieurs, ajouta-t-il en élevant en ses mains maigres un breuvage multicolore, il n'y a passion que devant un danger de mort. Le reste n'est que vice, manie de ganache ou vulgaire amusette. M. Albier est certainement de mon avis.

Jacques sourit, sans réprimer un frisson rapide.

Il gagna, ainsi que l'avait prédit le ponte triste et cramoisi.

Après le dîner qu'il prit tôt, ennuyé, la tête lourde, n'obéissant plus qu'à une très incertaine conscience, il se fit mener chez son fleuriste et choisit pour Madeline sans joindre de carte à l'envoi, des roses frémissantes, vivantes et d'une aussi chimérique beauté que les roses du chapeau de la comédienne. Puis, comme

il avait du remords d'avoir si chichement obligé le bon Turc, il donna l'ordre de faire porter une fraîche corbeille à la petite Vava, pour lui être remise en scène, après son tour de chant, de la part d'Omar-Pacha.

Las de flâner, poussé par cet ennui particulier qui à son paroxysme conduit ses victimes au mauvais-lieu, Jacques s'en fut au *Brin de Muguet* où se produisait la trop jeune artiste.

On respirait péniblement, comme en une salle à manger de paquebot un soir d'orage, dans ce concert qui par son architecture, sa décoration, tenait à la fois de la banque, de la piscine et de la gare d'Europe centrale.

Jacques n'attendit pas longtemps. La petite parut après un ténor fatigué, illustre, joli plus qu'une fille, et un pitre énorme à face de nouveau-né, en frac, grotesque et chaussé de godillots délacés.

Valentine Souris entra sur les pointes et en criant par-dessus le tumulte d'un orchestre de tauromachie. Vêtue juste assez pour fuir la noblesse de la complète nudité, la petite se rua jusqu'à la rampe, secouant ses mèches rousses et les dentelles de son chapeau de baby. La lumière crue d'un projecteur arrosait ses mollets nus dont la blondeur n'était coupée que par l'ombre rosée des chaussettes de soie.

Elle zézaillait avec grâce de piquantes ignominies rimées pour elle avec plus de soin que de coutume.

Sans même attendre le spectacle qu'eût offert Souris recevant les fleurs inattendues, jaillissant pour elle du trou du souffleur devenu grotte féerique, Jacques se sauva bientôt, écœuré; jaloux pourtant du facile bonheur d'Omar. Mais l'amour n'est pas le plaisir et maintenant Jacques aimait, pris au piège, comme croyait Lucien, tombé en d'autres filets.

Il perdit un moment dans un cabaret distingué des environs de la Madeleine où il eut la courte satisfaction, de voir, sans être vu, le plaisant Lhéritier soupant en compagnie de Tamara la jolie sotte, séduite, confiante, abandonnée.

Jacques vagabonda assez tard dans la nuit. Il lui sembla que deux yeux l'épiaient tandis qu'il écoutait sans l'entendre l'habituée d'un établissement de second ordre qui croyait avoir dépensé beaucoup d'adresse pour se faire offrir une liqueur chère. Il examina les convives du morne banquet; déjà avait disparu celui qu'il avait cru reconnaître.

Plus tard, Jacques allait céder à la faiblesse d'intervenir, à cause des sanglots d'une fille, dans un assez louche débat; autour des Halles, à trois heures du matin. Une main décidée le retint. Jacques sursauta, prêt à faire face. Horace Tourneur lui souriait et l'entraînait. Ce qu'il disait n'était qu'à peine incohérent :

— Il y a des choses que vous ne sentirez jamais, que vous ne comprendrez jamais. Vous les supporterez

sans les subir ; vous les tiendrez dans vos mains sans les palper.

« Il vous manque le don d'émerveillement ; c'est la rançon de votre sagesse, de votre art de ne pas succomber, de ne pas vous laisser séduire sans consentement. Vous n'avez pas de destinée, vous êtes trop fort, votre vie vous appartient, vous la dessinez ligne à ligne, mais vous n'êtes pas aussi bon dramaturge que la Providence, mon petit, et le scenario de votre vie est ennuyeux. A peine traversez-vous des crises, vous vous impatientez, vous vous irritez de manquer quelque journée, c'est tout ce que vous savez de la fatalité ; vous n'ignorez pas assez que vous triompherez. On n'est pas inhumain à ce point sans expier, vous êtes privé de joies supérieures, fugitives et renouvelées, pour vous défendre trop.

« Rentrez vous coucher, mon ami ; cette nuit ne vous livrera rien. Vous vous croyez voué ce soir à l'aventure parce que votre mélancolie vous empoisonne d'un vague romantisme ? Ce n'est pas cela du tout. Rentrez vous coucher, vous ne découvrirez rien. Vous pouvez être mêlé aux plus beaux drames, vous ne serez jamais qu'un spectateur ; vous ne pouvez jouer un rôle qu'en face de vous-même.

« Va, rôde sans guide, erre, sans moi, il ne peut rien t'advenir de superbement tragique ! On vous volera votre bourse, peut-être, on ne vous assassinera pas et si l'on vous frappe, vous serez trop tôt

vengé ; vous êtes de la race de ceux qui ont inventé la police.

« Ecoute. Une nuit, une nuit comme celle-ci, j'étais comme toi déséquilibré, désorbité, je souffrais des mêmes maux et du même moi, oui, cela t'étonne ? ça m'est arrivé pourtant, il y a longtemps... mais c'était tout de bon. Eh bien, à cette heure louche où la lassitude étreint tous les rôdeurs, quand les amants des filles rentrent chez eux, quand les escarpes elles-mêmes se donnent du bon temps et ne tuent plus, quand elles tuent encore, que pour le plaisir, je me suis trouvé, c'était dans l'un des quartiers de Paris réputés dangereux, sur un banc, entre un assassin et un agent de police. Nous étions assez ivres tous les trois et bons amis. Nous parlions, nous disions de ces choses qui donnent l'illusion de la profondeur, parce que les hommes n'ont le courage de les dire que deux fois peut-être dans leur trop longue vie. Je vous ai tutoyé, pardonnez-moi.

« Je songeais ; ah ! vous ne pouvez savoir avec quelle angoissante volupté, à l'horreur de ma position. Le voyou avait grande envie de m'assassiner et l'agent plus grande envie de me traîner au violon.

« Ils reniflaient en moi, avec la certitude des êtres grossiers, je ne sais quel ennemi.

« Et vous savez, l'agent n'était pas moins dangereux que l'apache, je n'étais pas encore fonctionnaire, vague étudiant et je n'ai pas toujours eu de domicile

fixe ; je ne possédais pas un sou et je n'avais pour tout bien que mon nom.

« Voilà ce que tu ne connaîtras pas. Rentre te coucher, mon petit.

— Mais vous êtes ivre !

— Puisses-tu l'être, bientôt !

L'amant de Madeline se retrouva seul dans sa garçonnière et s'y endormit sans se jeter au lit, en vrai ivrogne, n'ayant rien bu.

Au matin, Cabouche surprit son maître à plat sur le divan et qui pleurait tout de bon.

Georges aimait son maître et aussi le compagnon de naguère aux chasseurs, quand ils étaient deux frères d'armes affublés de la même défroque héroïque. Il appela :

— Monsieur !... Monsieur !...

Jacques ne répondit pas. Georges reprit, penché sur lui :

— Il ne faut plus que Monsieur pleure. Que Monsieur m'excuse si j'interviens, c'est que je sais pourquoi Monsieur souffre. Ça fait trop mal à voir. J'ai déjà vu une fois Monsieur pleurer comme ça ; c'est vrai que ça n'était pas pareil. J'ai bien su consoler Monsieur ; qu'il y songe ! C'était là-bas, à Commercy, dans le bon temps. Alors je pouvais mieux y faire ! Je disais — que Monsieur m'excuse — je disais : « Pleure pas, sois un homme; les femmes sont trop contentes qu'on se gâche pour elles. Allons ! du cœur ; pleure pas, mon bleu !

« Au fond, pour moi, malgré le respect, Monsieur reste toujours mon bleu ; mon bleu que j'ai formé, que j'ai dressé en lui montrant le métier et les misères et les pratiques et les combines, et puis tout !... Monsieur m'entend ?

Georges se pencha davantage sur son maître raidi, crispé, à l'haleine sifflante, et il dit enfin, dans un chuchotement :

— C'est ton ancien qu'est revenu à ce matin... c'est rare s'il ne te rend pas le courage et la fierté... du courage !... Debout la-ne-dans !... Pleure-plus, faut pas... c'est moche... pleure plus mon bleu, mon pauv' bleu !

IV

Le 15 juillet, je tirerai sur vous.

L'échéance proche du 15 juillet devait être particulièrement lourde. Pourtant, Jacques avait résolu de ne rien tenter pour y faire face ; façon bien moderne de se suicider. Il ne ferait pas honneur à sa signature? Soit. Il se souvenait de certains engagements franco-turcs au bas desquels sa signature lui faisait peu d'honneur.

Il faut, se disait Jacques, toute la naïveté d'une honnêteté profonde pour consentir à l'acte qui vous égale aux plus vilains drôles.

Et tant de petites choses suspectes, tous ces inconscients reniements de soi, tout cela qui avait gâté sa paix, corrompu son amour, entamé son goût de vivre, tout cela aurait été vain !

Accablé sur la glace de son inutile bureau, perdu dans la fumée d'une courte pipe écossaise, il ne leva pas même la tête lorsque Georges, à qui les soucis de

son maître ne laissaient plus de repos, dit un matin :

— Il n'y a qu'un moyen de tout arranger, mais ça n'est pas la peine d'en parler à Monsieur...

Et soudain, obsédé par la fatale échéance, Jacques entendit un démon invisible glapir à son oreille : « Le 15 juillet, je tirerai sur vous... »

Puis une voix plus grave, pareille à celles qui, dans les cryptes, semblent sortir du tombeau mêmes de nos grands hommes embaumés dans la reconnaissance nationale, — répéta comme un écho : « ...je tirerai sur vous-ous !... »

Le refrain fatidique devait le poursuivre impitoyablement. Il se le chanta, et avec un tel entrain que le bon Georges s'y trompa, croyant à un retour à la bonne santé du cœur et de l'esprit. Une nuit qu'il revenait d'une soirée d'ambassade, à pied, par les Champs-Elysées songeant que rien ne foule mieux l'ennui qu'une longue marche nocturne, il crut s'apercevoir qu'une ombre se mouvait d'arbre en arbre, orientée par le feu de son cigare. Bientôt il reconnut un petit voyou trapu, enfonçant de manière inquiétante, ses poings dans les poches amples d'un étroit veston.

Froidement, Jacques arma son browning et s'avança vers le rôdeur qui, plus lent, ne le quittait pas du regard, plongeant dans les yeux du mondain ses

yeux de louveteau. Les deux hommes se frôlèrent presque et Jacques, alors, obéissant malgré soi au démon agressif murmura entre ses dents, la tête inclinée vers le chenapan :

— Le 15 juillet je tirerai sur vous !

La gouape en fut clouée sur place. Un coup de poing en pleine face n'eût pas donné de résultat plus radical. Le rôdeur laissa passer Jacques et, quand une distance suffisante les eût séparés, il beugla, les mains en cornet.

— Il a tout du ballot !

Le lendemain, encore mal éveillé, Jacques fut interrompu dans une rêverie sans douceur par son valet de chambre.

— Monsieur... c'est ce monsieur de l'autre jour qui insiste pour être reçu... Monsieur de Listrac... il est bien mieux habillé... et je n'ai pas le pressentiment qu'il soit venu dans l'intention...

— Fernand Lhéritier est là ?..

— Il dit que c'est pour un service qu'il veut rendre à Monsieur. Dois-je ?...

Phillippe Arnal lorsqu'il prophétisait que Lhéritier reviendrait n'ajoutait pas qu'il devinait Jacques secrètement impatient de revoir ce client, au sens romain du mot, pour qui l'on réservait quand même une réelle sympathie.

— Fais entrer Lhéritier.

Fernand Lhéritier vint à Jacques, la main tendue.

Une main gantée de belle peau jaune épaisse. Il portait de sobres et beaux habits neufs, et pour la première fois coupés à sa mesure. Jacques chercha, en s'amusant du jeu, la petite faute, l'erreur, le défaut de la nouvelle armure et ne trouva rien que l'excès même de nouveauté. Lhéritier avait fait tailler sa barbe en pointe pour en éliminer quelques poils gris ; n'avait-il pas à redouter de la voir croître encore ? Il ne fallait pas accuser une différence funeste entre l'homme des bons jours et le personnage des heures mauvaises.

— Enfin !,.. tu n'es pas facile à trouver... et l'on monte à ta porte une garde farouche !... Comment va depuis... ne comptons pas, cela vaut mieux. Dis-donc, je suis venu pour te parler d'affaires. Tu as lu *Comœdia* d'hier... non ? tu ne lis pas *Comœdia,* le bulletin de ta partie ?... Alors ceux qui m'ont dit que tu étais tout à fait tapé ont eu raison. Mais ça ne fait rien. On parle de moi dans *Comœdia,* et de mon théâtre.

— Tu as un...

— Eh bien, qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Est-ce que je ne me suis pas toujours occupé de théâtre ?

Jacques en convint, sans conviction.

— Quand je dis mon théâtre, j'entends le théâtre qu'on m'a chargé de lancer. Tu verras, mon petit ; autre chose que les boîtes d'occasion qu'on voit sauter

les unes après les autres. J'ai racheté les Folies Dramatiques dont personne ne voulait. Il y a des superstitions au théâtre. Mais moi, tu sais, mon vieux, ni superstitions, ni préjugés. A propos de préjugés, tous les pontifes peuvent prendre le deuil ; je ne jouerai que des jeunes. Les doyens, à la gare ! Je suis venu te demander une pièce, celle que t'a refusé M..., de préférence, pour mieux prouver à cet âne qu'il est un âne...

— Je te remercie, mais j'ai promis à G...

— Qui ne te jouera pas. Allons donc !... et avec lui il y a généralement quelque chose comme ristourne... Moi, c'est différent. Je t'apporte de l'argent, tout de suite. C'est bien simple, j'ai avec mes actionnaires un bail de dix ans, je te propose un contrat de dix ans que je t'apporte avec les fonds, une avance qui te permettra de régler ta situation de jeune homme pour commencer enfin une vie d'homme, en maître.

— Tu as des actionnaires ?

— Ne souris pas... au fait, tu peux sourire, ça ne me blesse pas. Mon vieux, tu as une déplorable mentalité française. Ah ! tu es bien du pays des adorateurs du 3 o/o, la patrie de la Caisse d'Epargne. En affaires, tu es comme tant d'autres, tu vois petit. Tu t'étonnes qu'on m'offre des capitaux ? Pourquoi ne m'en offrirait-on pas si mon idée est bonne ? Vous êtes, vous autres, si bien soumis à cette lâcheté qui veut qu'on

ne dépose l'or que sur de l'or que tu ne t'insurges même pas lorsqu'on laisse dans la débine un homme de ta valeur ; encore as-tu des espérances. Moi, pas un radis ; ce n'est pas à toi que je l'apprendrai. Eh bien, si tu crois que ça a effarouché mes commanditaires. Ce sont des étrangers. Tu avoueras que c'est malheureux de ne pas pouvoir trouver un rond chez soi. Alors, tu acceptes ?

— Non.

— Comment, non ? Tu ne m'as pas compris. Il ne s'agit pas d'un propos en l'air ; c'est fait. Lis *Comœdia*, tiens.

— Je te crois sur parole.

— Alors ? tu crois me connaître et tu te dis, mon Lhéritier va bouffer tout le pognon ! Tu ne me blesses pas. C'est ton fond de mentalité bourgeoise qui remonte. Nous nous en sommes passé bien d'autres !... Et quand ce serait, l'argent que je t'apporte aujourd'hui, ça sera toujours autant que je ne boulotterai pas et ça n'est pas à toi que mes commanditaires viendront demander des comptes, j'imagine.

« Jacques ! réfléchis... j'ai engagé par dépêche Gagarine, le metteur en scène de Moscou et c'est le Professeur Platen, de l'*Elektrikum* de Dresde, qui règlera lui-même un éclairage comme on n'en n'a jamais vu. Pour les décors, les balayeurs de ciels riches à dix sous le mètre peuvent toujours aller offrir leurs services à l'Odéon. Moi, je m'adresse à des peintres, de vrais

peintres. Ainsi, pour les trois actes, je vois le salon de musique par Lhote, le palace par Luc-Albert Moreau et pour le trois, le port de Brighton par Asselin... tu sais, dans le ton des aquarelles...

« Et remarque si je suis calme. L'argent? Ça ne me soûle pas, mon petit. Ah! Ah! Ah! Tous mes commanditaires savent que j'ai couché dans la rue. D'ailleurs, en fait, je te répète que le théâtre est ma chose sans être à moi. Je suis sous un contrôle très sérieux et n'ai encore touché que bien moins que je n'en ai distribué, bien moins que je ne t'en offre... vieux! Moi? mais je conduirais l'affaire pour rien, en vivant de croûtes et de rognures, ça m'est arrivé, tu le sais, rien que pour prouver à tout Paris que Lhéritier n'est pas un...

— C'est très vrai ce que tu dis.

— Jacques, l'heure passe. J'ai rendez-vous à onze heures avec Pierné pour ma quinzaine de ballets, à Pâques. Traitons, veux-tu?

— Tous tes engagements sont signés?

— Pas encore. Mais avec Gondor, avec le petit Arnavielle, avec Cherzeuil et Binde, c'est fait. Oh! Binde, quel comique! On n'a jamais su l'employer, tu sais.

Affectant la négligence, Jacques demanda :

— Et... les femmes?

— Claudie, Parbleu. Elle signe pour les dix ans.

Mais du côté des femmes, c'est moins avancé, quant aux premiers emplois.

— Madeline en sera ?

Lhéritier pressa les mains de Jacques entre ses pattes en peau jaune.

— Mais, mon vieux, la question ne se pose pas si tu désires qu'elle crée ta pièce... je te laissais la parole là-dessus par une délicatesse... tu comprends... dans votre situation... Tu la veux ? C'est oui ?... Moi, mon vieux, tu penses bien que je ne demande pas mieux... je la désire beaucoup chez moi... et mes commanditaires sont très emballés...

— Ah ! ils sont emballés.

Lhéritier se mordit les lèvres.

— Ben... oui... quoi ?... ça se comprend. Tu la veux ?

— Ah ! Lhéritier de Listrac, que je t'aime !

Lhéritier pâlit.

— Tu crois que je me f... de toi ! C'est décourageant. Ecoute, il y a des jours que mes commanditaires m'énervent... tu n'as pas idée ; ils sont bien de chez eux, c'est-à-dire d'un peu partout et moi je suis un vieux Gascon de Paris. Mais vrai, toi... ah ! non, on n'a pas idée d'être Français à ce point-là. D'ailleurs, c'est bien simple...

— Un mot. Madeline a été pressentie par toi ?

—Ou... i, je l'ai vue, naturellement... d'ailleurs, sans lui parler de toi, ni de ta pièce... sans lui en

parler particulièrement, enfin. Elle m'a fait engager sa petite amie, tu sais, Tamara. Elle sera très bien dans les emplois secondaires quand je l'aurai dressée.

— Quand as-tu vu Madeline ?

— Mon vieux, ne me demande pas ça... je ne cours pas, je vole. Couché à trois heures, levé à sept... onze heures ! Tu vas me faire rater Pierné, Tu n'as pas le téléphone ?... C'est embêtant. Mon vieux, liquidons nous deux.

Lhéritier déboutonna laborieusement son veston neuf. Il posa sur une table laquée son portefeuille et l'ouvrit.

— Voilà le contrat, et voici l'argent. Signe et prends.

— Merci.

— Tu refuses ?... Mais c'est fou !

— Reviens me voir, Lhéritier.

— Tu veux réfléchir ?

— Reviens quand il ne pourra plus être question de cette belle affaire.

— Tu veux dire quand, le mirage évanoui, je serai bien aise de te prier de recueillir une fois de plus ton ver rongeur ? Mon petit, il y aurait des chances pour qu'on ne se revoie jamais, nous deux. Mais bon sang, l'argent ! l'argent !...

— Plus tard, Fernand... plus tard... tu reviendras plus tard.

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Je ne crois plus.

— Tu aperçois un piège ? Jacques, la misère m'a peut-être dicté parfois de me conduire... tout de même je ne pensais pas avoir mérité...

— Je n'ai jamais si bien éprouvé que rien n'altèrerait jamais notre camaraderie, mais assez sur tout cela. Va, tu raterais Pierné.

— Je me f... de Pierné ! C'est trop bête à la fin.

— Tu verras bientôt Madeline ?

— Oui... c'est-à-dire... Tu veux que...

— ... rien. Au revoir.

— Tu sais, je reviendrai à la charge.

— Je ne te le conseille pas.

— Jacques...

— Oh ! assez ! assez ! j'ai le droit, je pense, de me désoler en paix et de me perdre par mes propres moyens, n'est-ce pas ? Assez ! Laisse-moi.

Lhéritier le dévisagea, haussa les épaules et sortit enfin.

Jacques demeura triste après le départ de Lhéritier Il ne reprochait rien au parasite ancien ; mais il regrettait sincèrement que Lhéritier arrivé, que Lhéritier dans l'abondance n'échappant pas aux mauvaises fées lui eût fait encore — fatalité ! — une visite intérressée.

Au nom de qui agissait-il ? Ça n'était pas assez difficile à deviner pour qu'on s'en pût amuser avant d'en souffrir. De quelle beauté, de quelle belle fille était l'amant le commanditaire (?) de Lhéritier ? Hélas !...

Nerveusement, il sonna son serviteur; c'est-à-dire son ancien.

— Georges, lui demanda-t-il, ne te crois pas obligé à une discrétion imbécile. Lhéritier et moi avons parlé très haut. Tu as tout entendu. D'autre part, que signifient ces paroles prononcées l'autre jour : « Il n'y a qu'un moyen de tout arranger, mais ça n'est pas la peine d'en parler à Monsieur. » ... Monsieur !... Ah ! le pauvre Monsieur !...

Et avec une extrême violence, et pour la première fois :

— Imbécile !

Georges ne retint pas l'injure et ne répondit, si c'était là répondre, qu'à l'interrogation précédente.

— Ai-je dit cela ?

— Tu l'as dit, et je t'invite à t'en expliquer.

— Que Monsieur me pardonne, mais je ne me souviens pas.

— Pourtant, tu l'as dit, et cela doit avoir un sens. Tu n'es pas bête je te connais raisonnable... T'a-t-on chargé — et en ce cas, qui t'a chargé? — d'une entreprise dont Lhéritier, ton rival — tu sais que ce monsieur considérable est ton rival ? — apparaît comme le dernier directeur ?

— On ne m'a rien confié, mon... Monsieur !

— Ainsi, les paroles de l'autre jour... tu les as oubliées ?...

Georges rougit. Il n'avait encore jamais rougi — puis balbutia :

Si j'ai dit cela c'est que j'avais une idée bonne qui, malheureusement, et c'est maintenant prouvé, pouvait ne pas plaire à Monsieur. Comme Monsieur ne m'écoutait pas avec satisfaction — pourtant Monsieur m'écoutait puisque Monsieur se souvient — je n'ai pas dû devoir insister. Aujourd'hui, j'ai oublié.

Jacques congédia tristement l'incomparable serviteur.

Le confident, l'ancien s'évanouissaient. Jacques n'avait plus qu'un valet. Ayant menti, Georges s'éloignait navré, sachant brisé le lien qui unissait à son maître le compagnon d'armes.

Alors Jacques s'abandonna au désespoir absurde des tendres âmes vaincues par la rigueur des réalités qu'elles se plaisent toujours à déformer un peu. Il soupira :

— Je suis seul !... tout seul !...

Et il lui parut qu'il n'était entouré que d'ennemis, qui, tous, avaient le masque d'amis d'hier, de traîtres embusqués psalmodiant : « Le 15 juillet, je tirerai sur vous ! »

*
* *

L'après-midi de ce jour, Jacques se souvint d'un devoir à remplir.

L'austère Mme Thadée Sernave attendait toujours, impassible, glacée, en son lugubre *Hotel d'Augsbourg*, le retour de l'enfant prodigue. Jacques Albier, satisfaisant au vœu de la vieille dame, la visitait, l'assurant

non sans imprudence, du prompt retour de Lucien, retrouvant assez de tendresse pour l'ami perdu, afin de rendre vie à cette mère rigide dont la surhumaine, l'auguste pudeur voilait si exactement la plus passionnée des souffrances.

De son côté, Mme Thadée Sernave allégeait sa douleur maternelle en accordant son affection à cet ami de Lucien, comme lui un enfant malheureux. Intelligente et volontaire, elle arrachait, peu à peu, tout de ses secrets à Jacques. Celui-ci, pour se confesser, trouvait des paroles dont pas une ne pouvait offenser le rigorisme de cette hautaine bourgeoise calviniste. Il avouait tout, avec une ingénue délicatesse ; tout hormis son effroi de l'échéance. Mais, heureux de se confier à une âme consolante, savait-il bien, en somme, jusqu'où Mme Thadée Sernave poussait l'examen de son angoisse ? Il se reprochait, après chaque entretien, de s'être ainsi livré. Que pouvait donc soupçonner de ses pires peines une froide bourgeoise de Nancy, ignorante du monde et de ses agitations ?

Certains phénomènes dus aux plus brusques sursauts du cœur féminin, demandent à n'être pas expliqués pour être mieux compris. M. Ignace du Roskeln. que Madeline consentait parfois à traiter avec quelque indulgence, recommença de savourer les amertumes de la passion contrariée du jour que son « commandité » Fernand Lhéritier fut doucement éconduit par Jacques,

Fils d'un changeur allemand de Stockholm et d'une Hollandaise du Cap, élève d'un gymnase d'Odessa, puis du *Polytechnicum* de Zurich, commis de banque à Londres, fondateur d'un comptoir à Tien-Tsin, Ignace cumulait actuellement les fonctions d'administrateur d'une maison de champagne allemand, de la Banque Hispano-Marocaine, de l'Opéra italien d'Inspruck, du *Moulin-Rouge* de Tiflis et de la *Grosse Allgemeine Dauer-Austauschs Gesellschaft M. B. K.* Cela lui valait beaucoup d'or en monnaie étrangère, dont faisait fi Madeline (riche par l'héritage du grand tragédien), acceptant mille cadeaux fastueux, mais repoussant la discussion du capital échange.

Ignace de Roskeln était un esprit positif. Il constatait : « Madeleine est capricieuse » du ton dont il usait, naguère, pour confier à l'un de ses professeurs : « Il y a des contradictions dans la Bible. » Le rationalisme est une belle chose.

Ignace soufflait, apprenant lentement l'art d'aimer à la française et continuant de désirer « directement » à l'allemande, affolé de vivre, sans triomphe, dans l'intimité d'une belle fille faisant luire à ses yeux de myope une épaule nue, une chevelure éployée, des dentelles, — au hasard du petit lever ou les jours de migraine.

Il n'avait pour s'apaiser que les joies d'un homme de confiance, estimé à ce titre, au mieux avec les fournisseurs de la comédienne. Ah !... et le réconfort

apporté par Lhéritier, habile à remonter le moral d'autrui, excellent professeur d'énergie s'il avait plus d'un écu au gousset. Désespéré mais résolu, Ignace de Roskeln attendait ; la patience l'avait toujours bien servi dans ses entreprises. Deux jours, ceux qui suivirent la vaine manœuvre de Lhéritier, Madeline lui condamna sa porte. En vain se grisa-t-il à Montmartre. Il revint, suppliant, heureux d'être toléré en qualité de souffre-douleur, bafoué, joué, voire égratigné pour un compliment honnêtement conçu mais qu'un germanisme rendait équivoque. Pour la première fois, le blafard Ignace médita un plan de campagne et cette conviction devint la sienne qu'il fallait, pour gagner Madeleine, créer une situation lui permettant d'apparaître en héros. Ach ! Là-dessus, il dormit bien, rêvant qu'il enlevait l'actrice sur l'aile d'un cygne pour l'emporter au pays de Cocagne, dans un château de pumpernikels.

Les journées du 15 et du 16 s'écoulèrent et Jacques s'éveilla deux fois sans que la moindre traite eût été présentée. La sommation de cent huissiers l'eût bien sûr moins accablé. Georges, à qui son maître n'adressait plus que des ordres, bégaya :

— Je jure à Monsieur que je n'y suis pour rien.

Jacques souffrait mieux que d'un soupçon. Il sasavait. Il sortit, héla le premier chauffeur en maraude et se fit conduire au palace abritant Ignace de Roskeln. Il tremblait, déchirant ses gants, bégayant :

« Ainsi c'est fait ; je suis tout net un... » Sans pouvoir se résoudre à articuler le mot infâme. Le financier cosmopolite traversait le hall de l'hôtel lorsque Jacques s'y ruait, bousculant le petit groom effronté costumé en écrevisse dorée.

— M. Ignace de Roskeln ?

— Zo !

Deux fois la main de Jacques s'abattit sur les joues blêmes. Le personnel diligent séparait les pugilistes. C'est alors seulement que M. Ignace de Roskeln s'aperçut que son agresseur lui avait remis une carte. Il leva les yeux et du même coup reconnut Jacques, s'écriant simplement :

— Ach ! le jeune homme de la konditerskaïa !... le monsieur de la pâtisserie !... Combien la chérie m'aimera passé le duel !

Là-dessus, ce profond psychologue pressa sur le bouton de l'ascenseur comme sur celui des mécaniques célestes, et s'envola vers d'extrêmes hauteurs.

V

Tu ne tueras point !

Le bruit du double soufflet appliqué sur les joues qu'avait molles et pareilles à des escalopes le sensible Ignace de Roskeln, et vibrant sous les voûtes en stuc du palace, retentissait toujours aux oreilles de Jacques. C'était pour le jeune homme la plus agréable des musiques. Ce double soufflet fit un bruit bien plus affreux par le monde.

Cependant, bien que satisfait d'avoir contenté la conscience première, l'immédiat, Jacques s'avouait volontiers que le fait d'avoir giflé le financier ne constituait pas un hommage rendu à la pure logique. Ignace de Boskeln était-il l'amant de Madeline? Jacques espérait encore que son adversaire demeurait toujours sur ses positions, suffisamment maltraité par la comédienne. Eût-il été son amant, on n'en eût pu sagement déduire que, Madeline commettant la folie d'éteindre

les dettes de Jacques avec l'argent d'Ignace, ledit Ignace fût informé d'une telle extravagance, si ce geste — si peu moderne ! — tendait uniquement à délivrer Jacques de Kalidjé pour le reconquérir en toute sécurité. Ouf !

Jacques entendait tout cela. Pourtant il était vraiment bien aise d'avoir giflé le pâle Ignace, avec l'espoir de le prochainement percer d'un solide coup d'épée. M. de Roskeln, comme Raymond Lebigre devant Lucien, apparaissait, malgré l'imprécis d'aucune supposition, l'Adversaire. Haschatân ! L'outrager, le blesser, l'occire même, consolait le dramaturge, jusqu'alors cantonné dans l'idylle à peine fiévreuse, de ne pouvoir proprement rosser la princesse, la trop belle dame des *Mille nuits*... moins une, ainsi qu'il est convenu sous de plus favorables climats.

Le bel exploit laissa donc Jacquot, comme disait Madeline, bien préparé à la lecture d'une brève dépêche de Philippe Arnal annonçant enfin l'heureuse capture du vagabond spiritualiste :

« *Urgence avertir Madame Sernave Lucien retrouvé*
« *saint* (sic) *et sauf retour imminent caravane excellente*
« *santé Gilberte édifiante Bigre sublime tibi Philippe* »

Jacques fut charmé, content vraiment qu'on eût rejoint Lucien. Il oublia tout de ce mépris que lui avaient inspiré les mômeries du fuyard et se réjouit en toute sincérité de revoir bientôt un si ancien ami, tant

éprouvé par le destin. Toutefois, il regretta que Philippe Arnal n'eût rien ajouté à sa laconique missive qui toucha Kalidjé.

Après une visite à son avoué, qu'il eut le déplaisir de ne point rencontrer, n'étant reçu que par un clerc incapable de le renseigner sur ce point délicat : l'inattendue liquidation de sa situation, Jacques se rendit en hâte rue de l'Oratoire, à l'*Hotel d'Augsbourg*.

La mère de Lucien l'attendait en son morose appartement orné de lithographies fanées, images des grands calvinistes, et d'un Gaspard de Coligny en bronze doré, la dextre gantée étendue vers le cadran d'une caquetante horloge.

Raidie dans un fauteuil tapissé d'étoffe sombre, Mme Thadée Sernave, si menue en sa robe noire, croquait des biscuits trempés dans de l'eau de Vichy. Dès le seuil, le visiteur se sentait saisi par un froid intérieur qui ne l'abandonnait plus. Pourtant, ce jour-là, Mme Thadée Sernave s'efforçait à sourire. Ce fut l'austère huguenote qui parla la première :

— Vous êtes un gentil messager, mon cher enfant, et je vous sais gré de votre diligence à m'apporter l'heureuse nouvelle. Mais je suis, depuis ce matin, informée du prochain retour de Lucien. Flattés par leur réussite, ces messieurs n'ont point ménagé les télégrammes. Voici celui que m'adresse M. l'académicien : « *Avons rejoint cher enfant santé parfaite con-*
« *sent à tout ému se savoir attendu par vous vous*

« *revient soumis respectueusement Raymond Le-* « *bigre* ».

« Prévoyez-vous l'instant de leur arrivée ?

— Mon ami Philippe Arnal, à qui revient, Madame, le mérite de cette expédition à l'issue si heureuse, sans rien préciser me laisse entendre que ce n'est plus qu'une question d'heures. L'auto est puissante. Je suis heureux, Madame, de ne plus vous connaître de tourments, heureux de savoir Lucien libéré d'un mauvais songe. Il retrouve une mère... moi, je suis seul. Bientôt, Madame, vous aurez quitté Paris et je n'aurai plus ce réconfort de me confier à vous. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi ; je crains d'avoir, égaré que j'étais, osé de ces confessions que votre bonté seule pouvait excuser. Je vous en demande pardon.

— Mon pauvre enfant ! répondit doucement Mme Sernave, ne sauriez-vous plus rien dire de raisonnable ? Pour parler de la sorte, pour avoir tant honte de vous êtes franchement confié, ne faut-il pas qu'un nouveau secret, bien lourd, bien douloureux, pèse aujourd'hui sur votre cœur ?

— Je vous jure, Madame...

— Jacques, dit-elle soudain, tendre et sévère, serrant maternellement les mains du jeune homme, Jacques, avant toute chose, promettez-moi de ne point vous battre. Je le veux absolument.

— Me battre !

— Jacques, il faut être sincère.

— Mais comment, Madame, savez-vous que je dois me battre?

— Mon cher enfant, n'êtes-vous pas — comme mon pauvre Lucien, hélas! et pour votre malheur! pour votre perte si le Seigneur n'y voulait pourvoir! — de ces Parisiens dont c'est le premier privilège qu'ils ne puissent faire une sottise sans que le monde en soit à l'instant informé? C'est ce matin que vous commîtes le péché de scandale et, déjà, la première gazette de l'après-midi vous en loue mieux que d'une action méritoire. L'ignoriez-vous? Lisez.

Elle lui tendit le journal, railleuse à peine. Jacques, stupide, dévora le récit de son stupide éclat :

« *Ce matin, vers dix heures, un très vif incident a*
« *mis en émoi l'aristocratique clientèle du Cosmopo-*
« *litan-Palace. M. Ignace de Roskeln, le financier bien*
« *connu, venait de quitter ses somptueux appartements*
« *et traversait le hall central, lorsqu'un jeune homme,*
« *élégamment vêtu, se précipita sur lui et, par deux*
« *fois, le gifla. Le personnel accouru s'empressa de sé-*
« *parer les deux adversaires. On reconnut alors que*
« *l'agresseur n'était autre qu'un Parisien des plus*
« *sympathiques, M. Jacques Albier, l'auteur applaudi*
« *de* Tout vient à point *dont les vers harmonieux char-*
« *mèrent tant de fines oreilles.*

« *On chuchote qu'une très gracieuse comédienne,*
« *étoile d'un luxueux petit théâtre qui, cet été, n'a pas*

« *fermé ses portes, serait la cause aimable du différend*
« *mettant aux prises l'écrivain et le financier.*
« *M. Ignace de Roskeln a aussitôt prié deux de ses*
« *amis, le major Arcadia Zanafredis et le baron Hugo*
« *Pscholakre, de le représenter. C'est, on le voit, un*
« *duel bien parisien en perspective.* »

— Quel langage ! soupira Jacques en repliant la feuille et calculant ce que ce brillant morceau coûtait au vilain sigisbée de Madeline, au tarif plein des échos de première page.

— Avouez, reprit Mme Thadée Sernave, avec une ironie enjouée qui, certes, ne lui était pas coutumière, avouez que si ce journaliste écrit mal il est bien informé.

Jacques se taisait. Elle insista, retrouvant du coup sa glaciale sévérité :

— Est-il si bien informé ?

Peu d'hommes savent résister à la volonté féminine lorsqu'elle est droite et forte, et les reines aux cheveux gris furent les pires tyrans. Jacques baissa la tête, rougit et répondit humblement :

— Oui.

— C'est de Mlle Delrose qu'il s'agit ?... M. de Roskeln est votre rival. Non ?... Je ne saisis plus.

— Madame, vous m'avez écouté en vraie mère ; tout à l'heure, je me reprochais mes excessives confidences, mais, puisque vous le voulez, je vous dirai

tout. Je suis le plus malheureux, le plus misérable des hommes.

— C'est la vraie et première charité, Jacques, de connaître qu'il est toujours de plus misérables que soi !

— Ils ne peuvent souffrir autant que je souffre. Madame, j'ai gâché mon bonheur et perdu mon honneur ! Je vous ai caché peu de choses, mais ce que vous ignorez encore c'est que Madeline... — la huguenote sourit sans contrainte, et pour la première fois, à l'entendre nommer ainsi Madeline, avec tant de simplicité — c'est que Madeline qui ne croit qu'aux élans de son cœur et ne sait rien des lois normales du monde, Madeline, une pauvre petite fille dont la candeur fait le talent, puisque, au rebours, elle suit la vie ainsi qu'une charmante comédie dans laquelle elle prétend au moins à plusieurs belles entrées, une comédie à retoucher, dont le texte écrit ne vaut pas qu'on le respecte aveuglément, dont chaque rôle peut être retaillé par chaque acteur, à sa mesure et selon l'un ou l'autre public, Madeline irritée de me savoir misérablement asservi pour de l'argent, blessée dans son cœur si ce servage, cette humiliante domestication me liait à la destinée de la princesse Kalidjé dont elle se montre injustement jalouse, Madeline méditait cette chose monstrueuse : payer mes dettes ! Cela lui paraissait tout simple, plein de franchise et de gentille allance !

« Hélas ! Madame, j'adore Manon et ne puis me résoudre à vivre sans elle, mais je n'ai, malgré cette folie délicieuse, plus assez de naïve nonchalance pour accepter d'être des Grieux. Or, les traites redoutées n'ont pas été présentées. Qui a payé pour moi ? Avec quel argent ? Madeline a fait cela et sans doute encore a-t-elle assuré le remboursement de ma dette envers la revue ; à parler net, ma dette envers la princesse !

« Je n'ai pas trouvé un mot à dire à la chère inconsciente. J'ai souffleté de bien bon cœur M. de Roskeln. Devant l'épée de cet homme, je serai brave. Elle, je n'ose plus la regarder. Voilà où j'en suis, Madame.

Impassible, Mme Thadée Sernave écoutait Jacques faire sa pauvre confession de petit bourgeois, malheureux certes, mais peut-être plus certainement titubant d'être touché par le malheur, par un accident vulgaire dont il n'avait pas l'usage et que prend tant de soins d'éviter, à ses pupilles le Lloyd des Bonnes Familles. Mme Sernave était une bourgeoise, elle aussi, et d'un terrible clan réduisant brutalement d'indécents élans comme on réduit les hommes violents et de peu, en appelant contre eux la force organisée avec son outillage scientifique de répression. Cependant, la froide Nancéenne confessait une foi sobre et dure qui la faisait apte à accepter sans en rougir un pathétisme livrant les clés de la pitié sans adultère. D'être la fille lointaine des martyrs obstinés, des beaux pédants suppliciés pour n'avoir rien cédé à des pédants d'une autre

sorte, Mme Sernave y gagnait de s'approcher un peu des révoltés. Ainsi, meilleure que le sensible amant dévoré d'un tourment égoïste, admettait-elle de composer avec les conventions mondaines qui firent les siens si forts. Ouvrant les yeux, la mère de Lucien dit à Jacques :

— Ainsi vous n'avez rien écrit à cette personne ? C'est mieux.

— Mon avoué est en voyage. Son principal clerc me confirme à l'instant le réglement des créances sans rien pouvoir, ou vouloir préciser. On me trahit, on me perd par générosité.

La grande bourgeoise se leva, de plus en plus menue, de plus en plus frêle en ses habits de deuil éternel. Elle eut un long regard de profonde pitié pour cet enfant douloureux, pour ce prince humilié de la caste des offenseurs heureux. Elle dépassa sa race et elle eut un moment de vraie pitié pour un pauvre homme, et elle fut une mère essayant sur Jacques les baumes dont Lucien eût eu si grand besoin.

Lentement, elle se dirigea vers un meuble dont elle tira le tiroir pour en sortir un coffre à fermeture secrète. Il y eut un bruit aigre et sec de clé et de serrure qui fit mal au jeune homme, à l'orgueilleux fourbu, rendu. Du coffre, elle retira un papier qu'elle déplia et, revenant à Jacques.

— Mlle Delrose a manqué m'empêcher. Je l'ai pu devancer. Jacques, ceci est le reçu de Me Chevance

qui, dès son retour, vous remettra traites et billets. C'est encore M[e] Chevance qui fera tenir à cette dame turque les trente mille francs qui vous tourmentaient tant. Trente mille francs !... Quelle folie !...

M[me] Sernave pouvait aisément le sacrifice d'une telle somme. Toutefois, aucune somme ne lui paraissait une misère. Toute affectation élégante en cette matière lui eût paru une indécence.

Jacques s'était levé, pas consolé, électrisé quand même par la soudaineté de la joyeuse révélation.

— Est-ce possible !... Vous, Madame... c'était vous !...

Eperdu, bégayant, il baisait à travers les mitaines rêches les mains longues et transparentes que lui abandonnait sa bienfaitrice.

— Mais... Lhéritier...

— Quel héritier, mon enfant ?...

— Mon camarade... le commandité de M. de Roskeln...

— Je ne comprends pas.

Jacques s'abandonnait au bonheur. Il était bien de ceux que sauve l'argent, ce dieu qu'ils servent même lorsqu'ils le bafouent. La sévère protestante qui l'adoptait en attendant l'enfant prodigue et Madeline, la comédienne, la bourgeoise desséchée et la belle fille, l'amoureuse, la maîtresse le fuyant pour mieux le reprendre, celle dont, toute à la folie du décor, l'aveuglement simulait si heureusement la profondeur,

l'avaient toutes deux voulu sauver, chacune selon sa conscience et dans les formes propres au milieu. C'était admirable et Jacques en savourait le double prix. Il ne voyait dans les deux gestes qu'une égale perfection d'intentions et, puisqu'il pouvait décemment accepter son salut de la mère de Lucien, la conduite de Madeline lui semblait maintenant sans reproche, absurde à peine et si délicieusement.

— Souriez librement de toute votre joie, mon enfant, l'engagea Mme Sernave, contemplant en lui son œuvre, satisfaite et convaincue d'avoir beaucoup osé ; je comprends tout votre bonheur, tout ce que hier j'aurais si mal entendu.

— Comment reconnaître... mon père... Dieu le garde !... un jour, je serai riche !...

Mme Sernave avait jadis obligé un lamineur lorrain. L'homme avait devant elle mit un genou en terre, disant : « Je travaillerai du double ! », et, chaque semaine, ce père de neuf enfants remettait un écu au majordome de sa bienfaitrice. Jacques, le fils du puissant M. Albier — Dieu le garde ! — disait, tout éperdu : « Un jour, je serai riche ! »

— Plus tard... plus tard, mon enfant. Vous n'êtes débiteur que de Lucien. Acceptez, pour l'amour de mon fils retrouvé. Aussi bien, de vous à lui suffit le gage de l'amitié. Ni lui ni moi n'en supporterions un autre.

Une tisane mijotait sur la flamme follette d'un ré-

chaud à alcool. La calviniste étendant le bras donna au maigre foyer à dévorer le reçu de l'homme d'affaires. Quelques papillons noirs voltigèrent autour de la lampe, planèrent et retombèrent lentement.

— Jacques, la dame de Nancy a fait un profitable voyage. Tant de cruautés ignorées lui apparaissent ! Qui m'aurait su convaincre, naguère, qu'une passion comme la votre pût m'émouvoir et pouvait être pardonnée ! Pardonnée et acceptée, si je ne puis tout de même dire reçue. Mon enfant, si mon Lucien bien aimé devait reconquérir un bonheur, fût-il un peu coupable, tel que celui qui sera demain le vôtre, je repartirais dès ce soir pour Nancy, sans l'attendre. Soyez joyeux, sans remords et, si Dieu aide, sauvez-là !... Ah ! hier, je n'aurais pas cru à cela, je ne sais encore... Pour la mieux garder, donnez-lui tout de vous-même si vous ne pouvez lui donner votre nom.

— Mon bonheur !

— Assurez-le. J'ai réfléchi. Vous vous battrez ; mais vous avez commis le péché de scandale et frappé qui ne vous avait pas même offensé ; il faut racheter la double faute, racheter aussi la faiblesse passée. Vous vous défendrez, mais jurez-moi de ne pas attaquer. Il faut qu'on vous sache blessé. Jurez. Pas de fausse honte. Jacques, jurez.

Encore une fois, la domination de Mme Sernave ne trouva pas de résistance.

— Je le jure, balbutia-t-il apercevant déjà Made-

line à ses côtés, soulevant sa main gonflée à peine, piquée en surface, emmaillotée de linges émouvants.

— Par cette expiation sera rachetée la paix gâchée, vendue. Elle sera là, n'en doutez plus, celle pour qui vous avez souffert. Il faut cette brutalité, une blessure, une douleur physique bien cuisante qu'elle seule saura vaincre, pour épargner tant d'affreux mots ennemis de toute pudeur... et de l'amour. Elle vous soignera, vous apaisera, vous guérira. Alors ne protestez pas lorsque infailliblement, elle en viendra, doucement humiliée, et sauvée d'être humiliée quelle que soit la cause, à vous demander pardon !...

Sur la fenêtre un oison s'abattit, piqua une miette de gâteau et s'envola, avec un grand bruit d'ailes.

VI

Salomé dans la limousine.

On traversait des landes et des champs dont le dessin et plus encore la tonalité évoquaient certaines toiles impressionnistes ; car les vraies couleurs de la Bretagne sont claires et franches, peut-être çà et là douces jusqu'à la déprimante mélancolie, mais jamais dures et froides telles que nous les montre un art resté fidèle au second romantisme.

D'autres fois, le sentiment de la nature se transformait. C'était quand la vitesse du véhicule faisait décrire des courbes si brèves qu'elles faussaient l'immédiate réalité des plans, justifiant les conceptions optiques des plus hardis d'entre les peintres modernes.

Ces considérations suffisaient à distraire les voyageurs qui pourtant, peu à peu, se sentaient plus nerveux à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage.

Philippe Arnal lui-même, qui feignait ne pas tout connaître et qui n'ignorait plus rien, n'était pas sans inquiétude. Lucien avait, en somme, fait preuve d'un assez grand courage en s'exilant du monde pour que son acte révélât une personnalité toute neuve sur laquelle le chroniqueur n'était pas bien certain de pouvoir agir en toute sécurité.

Seule, la princesse se réjouissait. Il n'y avait ni cris, ni larmes ni farces, ni tragédies qui ne fussent capables de lui faire passer un bon moment. Enfin, sans avoir nettement conscience, elle prenait plaisir à se persuader qu'en tout ce qui devait advenir Philippe Arnal ne manquerait pas de s'attribuer le premier rôle et qu'il serait le héros, son héros. Combien lui était étranger le souvenir de Jacques Albier qu'elle n'avait, d'ailleurs, jamais sérieusement désiré et dont son bruyant passage désharmonisait peut-être, à jamais, l'existence si adroitement agencée, pourtant.

Une embardée formidable manqua verser les voyageurs dans le fossé.

— Dagobert ! Failli chien ! vociféra la princesse.

Comme le nègre bloquait ses freins, Philippe Arnal aperçut au détour du chemin un groupe en action, assez pittoresque, près d'une carriole dont le cheval broutait l'herbe du talus.

C'était miracle que Dagobert n'eût pas jeté l'auto sur cet obstacle.

— Percier ! s'écria Philippe Arnal, je reconnais Percier ; il y a du nouveau.

Percier était ce jeune reporter de l'*Oméga* que s'était adjoint le grand journaliste. Parti en éclaireur, Percier avait depuis longtemps surpris la retraite de Lucien, mais sa mission, dictée par Philippe Arnal, était d'amuser la troupe par de fausses nouvelles, de promener ces messieurs et ces dames afin de prolonger le voyage.

Présentement, Percier, un petit bonhomme de moins de vingt ans, qui en paraissait seize, mais fort déluré, élégant, encore qu'à bon marché, était fort occupé, la canne haut levée et promptement rabaissée, à rosser son voiturier, un paysan en costume breton.

Les voyageurs dégringolèrent un à un de l'auto.

— Voilà de belles façons aristocrates ! dit la princesse, en lorgnant Percier à travers les carreaux de son face-à-main.

— Excusez-moi, Madame, reprit sans se démonter le petit reporter en saluant avec beaucoup d'aisance, excusez-moi, mais je suis socialiste unifié.

Il ajouta ;

— Seulement, il faut vous dire que les pèquenots me dégoûtent ; j'ai les croquants en horreur. Ça veut gouverner Paris, ça sabote à tort et à travers, ça embête les braves gens, ça gâte les distractions du peuple. Votre rang ne vous a pas permis de voir les limousinants et les betteraves de l'Aveyron

contrarier le populo au 14 juillet, Madame ; c'est dommage...

— Où est Lucien ? cria Gilberte en saisissant le petit reporter par l'ample manche de son cache-poussière.

Le petit Parisien n'avait pas eu à gouverner de créatures aussi impressionnantes que la maîtresse de Lucien et de Raymond Lebigre ; tout de même il avait le maniement des femmes et se flattait de se faire obéir aussi exactement des femmes célèbres qu'il interviewait que des trottins, théâtreuses et jeunes grues, ornement de son minuscule entresol de la rue des Martyrs, sis entre la Brasserie du *Scarabée* et les écuries du *Cirque Médrano*.

Aussi ne fut-il nullement ému, le moins du monde déconcerté et, se délivrant de la fine main gantée, d'un geste gracieux, suffisamment courtois, admissible enfin, mais très précis, il poursuivit :

— Ces types à sabots, ça sabote jusqu'au sabotage.

La princesse encourageait du regard le jeune Percier. Le bagout de ce Mistigri de la presse l'amusait ; et puis ce petit avait de la branche, pour parler son parisien un peu désuet, de Constantinople. Le grand air agissait peut-être aussi ; c'en était au point que Philippe Arnal aurait conçu de l'inquiétude s'il n'avait eu une entière confiance en la fidélité et le dévouement de Percier qui lui devait une position en somme assez enviable.

Tandis que le voiturier se frottait encore les côtes, Percier tint expressément à ajouter :

— La machine à bosseler a toujours du bon, même pour inculquer au peuple l'esprit de la révolution ; c'est à coups de trique et à coups de botte qu'on émancipera le monde.

Philippe l'interrompit :

— Mesdames, mon cher Lebigre, je vous présente mon jeune ami et mon disciple, Jack Percier, de l'*Oméga*, journaliste d'avenir, et linguiste original, mon cher académicien. Nous lui devons le verbe « solutionner » et c'est lui qui trouva le « survol » longtemps avant votre distingué collègue Troquard.

— Je vous félicite, jeune homme, fit Raymond Lebigre sans badiner ; il avait pour la presse un respect à toute épreuve.

Le reporter s'inclina avec beaucoup de grâce devant les dames.

Gilberte lui serra fébrilement les mains et dit :

— Monsieur, je vous en supplie, parlez-nous vite de Lucien.

— Oui, ajouta Raymond Lebigre en écho ; Monsieur, parlez-nous de Lucien.

— C'est juste ! fit Percier, et il tira d'une poche intérieure un petit calepin endommagé.

C'est à Philippe Arnal que le jeune homme fit son rapport, non sans tourner gentiment la tête du côté de Gilberte lorsqu'il croyait donner la note sentimentale,

et du côté de la princesse quand il touchait au badinage, car son rapport ne manquait pas d'humeur.

Une fois il s'interrompit pour dire, découvrant tout à coup Mahmoud qu'il n'avait pas encore remarqué :

— Tiens, un môme ! Il est rigolo. A qui ?

La princesse ne s'indigna point et Philippe ne crut devoir troubler son disciple d'aucune observation. Mais la sorte d'intérêt qu'on lui portait soudain déplut à l'impérial bâtard qui décocha au reporter un coup de pied dans les mollets.

— Ah ! zut ! fit Percier ; est-ce qu'il mord ?

Sans transition, le singulier enfant turc vint prendre par la main celui en qui, un moment auparavant, il voyait un ennemi.

— C'est ça, dit Percier sans marquer de surprise, soyons copains, ça vaut bien mieux.

Percier n'avait pas eu grand chose à apprendre à la troupe. Philippe Arnal avait, encore qu'à son heure seulement, révélé la vérité sur Lucien et sa retraite. Mais Gilberte se défiait instinctivement de Philippe, et en cela elle n'avait pas tout à fait tort. Il lui apparaissait assez clairement que le chroniqueur ne voyait dans ce pénible voyage qu'un moyen de précipiter le terme d'une personnelle entreprise, de hâter des fins à lui, et en pensant ces choses la courtisane apostolique jetait des regards envenimés à la dame turque.

Elle ne fut pas fâchée d'entendre le petit reporter

confirmer, le carnet de notes en mains, ce qui lui avait été assuré par Philippe.

— Tout à fait Nick Barter ! s'extasia Raymond Lebigre devenant folâtre.

— Bigre, taisez-vous !

Les sentiments de Gilberte étaient toujours mitigés. Cette créature dont Philippe disait qu'elle possédait un cœur mitoyen vivait assaillie d'émotions contradictoires. Doucement émue à la pensée de revoir Lucien, elle se fâchait d'apprendre que le poète du *Bal des Victimes* devenu le poète de *A Genoux !* allait lui apparaître sous les dehors mystiquement agrestes d'un pâtre menant ses bêtes.

Sans doute avait-il de la paille dans les cheveux. Quelle horreur ! C'est pourquoi Gilberte s'interrogeait afin de bien connaître s'il convenait de sauter au cou de Lucien sans lui avoir, au préalable, et sur le mode aigu, fait honte d'un scandaleux, d'un indigne, d'un ridicule équipage.

Gilberte voyait suffisamment juste. Lucien ne retenait sa chevelure d'aucun bandeau d'azur ou d'écarlate, il ne drapait pas une demi-nudité évangélique dans quelque peau de mouton et n'avait point la houlette en mains.

Le sceptique Philippe lui-même eut le cœur serré, lorsque Dagobert, avec sa fougue africaine, ayant jeté la limousine au beau milieu d'un troupeau bêlant dont il écrabouilla deux magnifiques unités, le berger

bondit du tas de pierres sur lequel il méditait pour bondir au devant de la dangereuse machine. C'était Lucien, un Lucien vraiment égaré, émacié, les cheveux en désordre, les yeux brûlants, brillants de fièvre, un Lucien habillé d'une méchante blouse déchirée, ses pieds nus dans des sabots souillés de fumier. Il brandissait une grosse branche de noisetier encore parée de feuillage et, à son poing, s'enroulait un chapelet commun de vieille paysanne. Une barbe ridicule commençait d'envahir son visage ravagé. De ses lèvres sortaient des sons confus et c'est en toute sincérité que Philippe put s'écrier :

— Malédiction ! Il est idiot !...

— Lucien ! glapit Gilberte en portant rapidement ses mains devant ses beaux yeux faits, afin de leur dérober l'horrible apparition.

Raymond Lebigre, écrasé de responsabilité, ne sut rien dire et se sentit en un moment envahi d'une sueur abondante et glacée.

Ayant prestement sauté à bas de sa carriole paysanne qui rejoignait enfin l'auto, Percier murmura à l'oreille de Kalidjé qui souriait :

— Voilà l'artiste, princesse ; je regrette de n'avoir pas mieux à vous offrir. En province, vous savez, on n'est pas monté comme à Paris.

La princesse affectant de traiter le farceur en enfant, le paya d'une petite tape amicale sur ses joues pleines et bien rasées.

Lucien se trouvait dans un état de dépression qui ne lui permettait pas d'organiser fortement son discours. Toutefois, les idées naissaient en son esprit avec plus de naturelle abondance, plus de précision même qu'il ne l'aurait pu espérer, nonobstant un bégaiement qu'excusait la surprise.

— Que me voulez-vous ?... Pourquoi me poursuivez-vous ?... Je ne vous connais plus...

— Il ne me connaît plus ! glapit Gilberte tordant ses mains à en faire craquer ses gants.

Lebigre la voulut consoler, s'y prit sans adresse et ne fut pas heureux.

— Je vous reconnais, Monsieur, dit l'inattendu berger au jeune Percier, vous m'espionniez... je ne l'oublierai pas.

Le petit Percier estimait qu'il fallait laisser divaguer ce malheureux.

Le saint Jean-Baptiste de Rospordern reprit :

— Fuyez ! Fuyez ! Laissez-moi !... je ne vous appartiens plus !.. De quoi vous êtes-vous alarmés ! Qui vous pousse à me reprendre comme un déserteur ? Oui, c'est bien cela, comme un déserteur. J'ai été logique, j'ai été jusqu'au bout d'une pensée ; je sais, ça n'est pas dans vos mœurs et c'est ce qui vous déconcerte... j'ai détruit le faux équilibre qui vous fait illusion et vous me le reprochez... et vous avez peur. Laissez-moi... je ne suis plus à vous !... D'abord je mentais, je me dupais, je ne savais pas... je cherchais une

basse monnaie de gloire dans la comédie du salut... mais on ne s'approche pas impunément de la vérité, même niée. Loué soit Dieu qui m'a éclairé sans me foudroyer ! Loué soit son tonnerre ! Qu'il m'environne et qu'il vous accompagne !

Philippe Arnal conclut à la nécessité d'être positif.

— Lucien, dit-il, tu nous fais injure. Laisse-moi t'apprendre, en outre, qu'il n'est pas un Dieu, tu entends ? — pas un, à qui ne soit désagréable pareille exaltation. On sert mal dans la fièvre, souviens-t'en. Tu appartiens à une Eglise à qui nous devons la plus fine des civilisations, qui condamne le scandale et n'a jamais aspiré à désoler la planète du spectacle permanent de la danse des fous.

— De quel droit violez-vous ma retraite ?

— Lucien...

— Chère amie, de grâce, laissez-moi raisonner Lucien. Lucien, nous te demandons l'hospitalité, je te prie de nous conduire auprès du Père Séraphin et je te jure, en retour, que nous ne déciderons rien qu'en sa présence et avec son approbation.

Lucien secoua la tête. Ce n'était plus un illuminé. Sa fièvre l'abandonnait ; il se devinait vaincu. Il consentit à tout.

C'est alors que Gilberte, pantelante, s'approcha de lui. Il pleurait, redevenu tout petit enfant.

Raymond Lebigre dut soutenir sa maîtresse et,

dans un désespérant silence, la troupe se joignit au troupeau précédé du berger sanglotant.

En serre-file, Mahmoud gambadait avec les chiens, tirant la langue et mordant les moutons pour que l'imitation fût plus parfaite et le jeu plus amusant.

Le voiturier tentait d'obtenir quelques explications du chauffeur nègre ; alors le jeune Percier intervint :

— C'est pas tes oignons, notre mission est terminée ; on retourne à Quimper, et au trot.

VII

La robe d'organdi.

Le Père Séraphin, noyé dans sa barbe grise, épandue comme celle d'un Dieu Fleuve, s'éveilla au premier chant des cloches.

Ce fut pour bâiller et souffler bruyamment, tousser aussi formidablement que s'il expectorait la foudre, siffler un cantique, puis se chanter, — faux — selon sa coutume, sur un motif de plain-chant, les événements capitaux de la veille ainsi que le programme de la journée à vivre :

Il est venu dans ma maison
Des voyageurs de bonne mine
Qui vont pourtant ravir l'agneau,
L'agneau que Dieu m'avait donné.
Allons, lève-toi, vieux pêcheur,
C'est l'heure du petit salé...

En dépit du vers final, il y avait une tristesse pro-

fonde, bien que contenue, dans la voix du moine devenu métayer. Tout en psalmodiant à faux, le Père Séraphin, gras et velu, le cuir tanné, se retournait en son étroit lit de fer à l'imitation d'un épagneul sur la paille de sa niche. De culbute en culbute, le saint homme se laissa rouler sur le carreau, ce qui lui procura une fraîcheur salutaire par tout le corps, lui donna un instant de vraie joie et le libéra tout à fait du sommeil. Alors, il fit sa prière, à genoux sur un escabeau de sa fabrication, cruellement barbelé de fils de fer et bourré de moins de paille que d'épines. Ses rudes dévotions achevées, il plongea et barbotta dans une grande cuve, enfila une cotte bleue, un très vieux gilet de chasse, chaussa des sabots sonores et descendit au jardin.

Raymond Lebigre l'y avait précédé. Frais équipé, l'illustre écrivain semblait prêt au départ. Il savourait bucoliquement le lait dont une vieille servante, nouée et déchirée plus qu'un saule, emplissait des bols pour tous les hôtes.

— Avez-vous bien dormi, mon Père ?

— Je vous rends grâce, monsieur l'académicien. A vous voir ainsi guêtré je présume que vous ne vous résolvez pas à retarder votre départ. Je regretterai Lucien, cela va sans dire ; Lucien, c'était un peu mon fils ; oui, déjà mon fils, dit le moine avec calme, c'est-à-dire avec courage.

Il ajouta :

— Mais je vous regretterai aussi, monsieur l'académicien, et ce M. Arnal, si riche d'esprit, et la société de ces dames et encore le petit Mahmoud, délicieux bambin mécréant, tout à fait mal élevé mais que Dieu doit chérir et qu'il sauvera, car nul n'est plus que ce moutard turc près de la saine et puissante nature qu'il faut imiter, monsieur l'académicien.

— Vos regrets, mon Père, ajoutent au prix de l'hospitalité. Merci. Nous partons en effet, il le faut. Toutefois, je puis vous assurer que nous ne nous mettrons pas en route avant la fin de la journée. Il nous reste quelques bonnes heures. Partant avant le coucher du soleil, nous aurons le temps d'atteindre Quimper où nous prendrons l'express du soir. Le nègre infernal ramènera seul l'auto de la princesse à Paris.

— Lucien ne résiste plus ?

— Résolu à nous suivre, il m'apparut soudain, hier, au coucher, saisi de je ne sais quelle hésitation. Qu'en pensez-vous, mon Père ?

Le vieillard balançant la tête :

— J'aimais Lucien, en père et aussi en frère ; le retenir m'eût donné beaucoup de joie ; mais j'en conviens, il est raisonnable qu'il vous suive. La mélancolie de notre vie paysanne et champêtre exige pour être soutenue comme il faut un sang plus fort que le sien. Ici, tout est à craindre pour lui des plus dangereuses rêveries. Enfin, Monsieur l'académicien, il y a autre chose à quoi j'ai réfléchi. Lucien peut mieux

servir Dieu qu'en s'employant aux travaux bucoliques où vous l'avez surpris.

« Je ris dans mon chagrin en songeant à sa grande frayeur, lorsqu'au détour de la route votre automobile fonça au milieu de son troupeau de moutons. Je ne m'y connais guère, mais vous qui l'avez fait récompenser par la grande Académie — ce qu'il m'avait caché — ne pouvez vous y tromper. Or, l'Eglise, mon incompétence n'est point telle que je ne m'en puisse apercevoir, manque singulièrement de talents dévoués à sa gloire. Nous attendons un Lamartine et nous saurions nous contenter d'un Lefranc de Pompignan.

« Les Pères n'ont pas été très heureux dans leurs dernières négociations. Souvenez-vous de cet affreux barde recueilli, comblé, tiré de l'infâmie et qui, à Lourdes, abandonna la procession pour boxer le brancardier-major en vociférant : « Probable que c'est pas l'eau de la grotte qui m'a donné du cœur pour casser ta sale... » Je n'ose achever, Monsieur l'académicien. Il faut, et je le soutiendrai malgré la peine que me cause cette séparation, il faut, il est de toute nécessité, que Lucien vous suive à Paris et s'y abandonne à sa destinée, si le Ciel lui a donné le don de poésie et si, grâce à vous, je ne l'oublierai point, ce don n'est désormais qu'au service de la foi.

Lebigre, dont l'unique désir désormais était de déguerpir au plus vite, serra vivement les mains velues

du Père Séraphin, au moment que Lucien, Philippe et Gilberte paraissaient au jardin.

Gilberte était très jolie ce matin-là, déjà parée pour le voyage ; plus jolie de se composer une grave image sous le voile tendu aplatissant la capote de soie raide.

— Ainsi, fit le Père Séraphin en se détournant pour essuyer une larme, ainsi... le fatal moment est arrivé !

Le religieux ouvrant ses bras de lutteur reçut Lucien sur sa poitrine et embrassa longuement le jeune homme, l'enfant prodigue du spiritualisme, repris et timide, maladroit autant qu'un homme de la classe ému de reprendre ses habits de pékin.

Ensuite, le Père Séraphin baisa dévotement la main fine de Gilberte, charmé de sa bonne idée, très fier d'avoir, pour la première fois et sans ridicule, sacrifié au galant cérémonial.

On l'avait assuré que Mlle Gilberte Marise consacrait sa jeunesse à de bonnes œuvres. Cela lui suffisait. Surtout il avait cette prudence de ne rien tenter pour obtenir la preuve du contraire. Il balbutia, sincère puisqu'il voulait croire et qu'en cela réside le ténu mécanisme de la foi :

— Vous êtes une sainte !...

Gilberte qui, elle aussi, ne demandait qu'à croire, chancela de se sentir ainsi angélisée.

Lebigre fut touché en son cœur et Philippe, impassible, apprécia autant qu'il le fallait.

— Mon Père, dit Gilberte d'une voix aux sonorités

d'harmonica, M. Sernave hésite encore ; c'est à vous qu'il appartient de le convaincre.

— Mme Marise a raison, mon enfant ; songez à votre mère qui vous pleure et songez surtout à ce beau talent, vous ne pouvez plus me le cacher, dont notre sainte cause doit avoir le bénéfice.

Lucien secouait la tête doucement, obstinément.

— Lucien, dit Raymond Lebigre, vous devez obéir ; refuser serait d'une trop méchante rébellion. A d'autres l'humilité ! Il vous faut, cher poète, célébrer la divine gloire et accepter qu'un peu de gloire aussi retombe sur vous. Ce que j'ai fait à votre intention...

Mais le poète, écrasé sur un banc de pierre moussue, lança à l'immortel un tel regard de haine que Lebigre s'arrêta court.

Gilberte à son tour s'approcha de son amant, très près et parla. Décidément, elle était si jolie ce matin que le malheureux en la voyant ainsi penchée sur lui, en la respirant tout entière, pleura.

Dans le brouillard de ses larmes, il revoyait la scène du bois de Chatou, au clair de lune.

Gilberte disait :

— Lucien, mon ami... le succès qui vous attend n'est que le signe de la défaite de ceux qu'il faut combattre. Choisi entre tous, poète, il vous faut demeurer tel !

Elle parlait évidemment pour l'humble Père Séraphin bien plus que pour le malheureux.

Elle parlait extasiée, en actrice que métamorphose un beau rôle, très convaincue, choisissant ses mots. évitant surtout de prononcer le nom de Lucien ou de dire : M. Sernave. Elle recommença tout une phrase oour s'épargner, pour ne pas trouver au bout un « mon ami » qui ne lui semblait pas en situation.

Mais Lucien gâta tout cela lorsqu'il tomba sur les genoux, les bras vers le ciel mais n'atteignant qu'à la hauteur des belles hanches de la jolie femme, et criant de toute la force de son amour sacrifié :

— Gilberte ! Gilberte !..... ma petite Gilberte chérie !...

Raymond Lebigre se souvint, fort à propos, d'un catarrhe très ancien, et toussa d'abondance. Le Père Séraphin, avec de gros cris et de grands gestes, mit cn fuite un matou saccageant sa vigne, Gilberte verdit dans le cadre du voile rose ; la colère la blessa si fort qu'elle serra les poings, meurtrissant ses mains fines de ses ongles pointus, et elle crut détester à jamais, et de tout son cœur, cet amant effondré dont un cri désespéré ruinait son crédit spirituel.

Déjà Philippe relevait charitablement Lucien et s'asseyait auprès de lui sur le banc, en l'enlaçant ainsi qu'un petit frère.

— Suis-nous, mon vieux ; suis-nous et ne te défends plus contre la littérature. Hé ! je sais, ce n'est que de

la littérature, mais qu'est-ce qui n'est pas, hors le boire et le manger et encore ! — de la littérature ? Qu'est-ce qui n'aboutit pas à de la littérature ? Tes chagrins, Lucien, tu en feras de la littérature, et ce sera bien ainsi, et tu feras de la littérature aussi avec le chagrin des autres. La littérature, mon petit, c'est toi, c'est notre maître M. Raymond Lebigre qui la mettons au point ; mais tous, sans le savoir, font de la littérature et nous fournissent, encore et toujours, de la littérature. Mme Marise, ne protestez pas chère amie, et le bon Père Séraphin, font, à leur façon, de la littérature, et je ne dis rien de la princesse.

— Hé ! Hé ! gloussa le Père, soudain très amusé, je me souviens d'une tragédie écrite au séminaire :

Oui, je meurs en chrétien sous la dent des lions
En montant vers le ciel sur un nouveau Pélion.

— Tu l'entends ? dit Philippe avec indulgence.

Lucien prit la main du Père Séraphin et la main de Philippe.

— Mes grands, mes chers amis !

— Et moi ? implora humblement Lebigre.

— Vous aussi, maître, vous aussi !

— Mais il n'a que deux mains, dit Philippe.

Puis Lucien cracha dans un affreux ricanement :

— Littérature !

Il ajouta :

— C'est promis, Philippe. Laissez-moi seul avec le Père Séraphin.

* * *

La matinée s'achevait.

Le Père Séraphin entrant dans la grande salle de la ferme y trouva Mahmoud, très sage, par hasard, feuilletant des illustrés pieux qui ravissaient sa jeune âme parce qu'on y voyait beaucoup de messieurs et de dames — les dames presque toutes nues — croqués par des animaux féroces.

Le religieux flatta d'une tape ecclésiastique la joue brune de l'enfant du Bosphore, bourra sa pipe, l'embrasa et la fuma en silence, la tête entre ses mains noueuses, soufflant très fort, ainsi qu'un robuste animal meurtri.

Le départ nécessaire de Lucien, du moins s'était-il laissé persuader de cette nécessité, lui déchirait le cœur.

Pauvre vieux moine devenu paysan, arraché à son couvent par des mains qu'il croyait armées par l'Antechrist et qui n'étaient que des mains d'agioteurs ! Il songeait douloureusement que l'amour fait souffrir quand il n'est pas divin.

Au-dessus de la grande salle commune était la chambre offerte à Kalidjé, la plus grande parce que c'était la princesse qui avait le plus de colis. La

Turque s'y attardait en robe légère, en robe d'une étoffe qui évoquait pour Philippe la toilette de Mme de La Baudraye, froissée à la promenade par l'astucieux Lousteau, le grand ancêtre. Car Philippe était là.

La princesse ne songeait plus du tout à Jacques Albier, elle ne cédait qu'aux impulsions directes et pour l'émouvoir il fallait la présence. Philippe l'avait bien compris et ne négligeait plus rien de ce qui devait aboutir à une fin logique, cette fin dont, en outre, Madeline et Jacques lui tiendraient compte comme d'une action généreuse.

Philippe résolvait donc d'oser, afin de rentrer en maître à Paris, d'oser avant le départ de la ferme sous peine de perdre le fruit d'une si belle et si prompte campagne. Or, l'heure pressait.

Il prit entre ses doigts un pli de l'étoffe fragile qu'il chiffonna, cyniquement, avec une application d'autant plus révoltante qu'elle semblait sans passion. On ne pouvait concevoir pire sorte d'outrage. La princesse n'eut cependant pas un sursaut. Elle regarda Philippe de ses longs yeux d'esclave adulée, de favorite impérieuse.

Philippe, sans lâcher l'étoffe déshonorée, demanda sournoisement :

— Aimez-vous l'organdi ?

— L'organdi ? Qu'est-ce donc, mon cher ? Un parfum ? Une boisson glacée ? Un variété de ouistiti ?

— C'est une étoffe, madame, une étoffe semblable, ou presque, à celle-ci et pour cela, précisément, une étoffe qui me donne à rêver, mais non pas en songe-creux à la manière de cette ganache de Barbey d'Aurevilly que faisait se pâmer le tulle illusion.

— Vous êtes incompréhensible.

— Ne cherchez plus à comprendre.

— Insolent !

— Impertinent, je préfère.....

Le Père Séraphin leva la tête, puis se dressa, justement inquiet, interrogeant de ses bons yeux ingénus le plafond constellé de mouches en congres, importantes et bourdonnantes.

On menait un singulier train là-haut. C'était un insolite fracas de meubles bousculés, tirés violemment, de chaises renversées, un bruit de lutte, assurément, puis on entendit un cri de femme, et ce fut le silence.

Mahmoud, sans abandonner ses images, retint le Père prêt à grimper, déplorable inspiration ! — chez son hôtesse.

— Y allez pas, M'sieur ! Sûr qu'elle se cogne avec quelqu'un, je reconnais bien là son genre. C'est justement pas le moment de la déranger. Laisse donc, M'sieur, ça la soulage et c'est autant de moins que je prendrai !...

VIII

La bonne souffrance

Les témoins de Jacques Albier, deux Parisiens distingués, adressèrent, avec les procès-verbaux de la rencontre, des notes sobres relevées d'un rien de lyrisme mondain ; précieux condiment. Le major Arcadia Zanafredis expédia deux télégrammes héroïques, l'un à Salonique, sa patrie, l'autre à Santa-Fé-de-Bogota, le guerrier ayant voué sa loyale épée à la défense des lits militaires colombiens. Le baron Hugo Pscholakre, avec un tact exquis, conta dans une feuille d'Europe centrale le rôle joué par lui en une « comédie bien française, mais tout de cœur et tellement de Paris pour le prétexte sentimental et excitant ! » (*traduction littérale*).

Nul compte-rendu de la rencontre ne valait celui qu'aurait seul pu écrire Jacques touché d'une blessure doublement pénétrante, parce que Jacques avait la

fièvre et que le sage Epictète a dit sans laisser à personne l'espérance après lui de mieux dire : « Tu as la fièvre, mais si tu l'as comme il faut, tu as tout ce que tu peux avoir de mieux dans la fièvre. »

Georges, se souvenant des leçons de l'adjudant Branccinelli, le prévot respecté du 14e chasseurs — Honneur aux maîtres ! — demeurait stupide d'avoir vu son maître si médiocre sur le terrain et, désolé, il allait se répétant :

— Ce n'est pas un duel, c'est un suicide.

Jacques qui n'avait pas reculé d'un pouce devant l'épée de son adversaire, recréait en son délire l'accessoire de la rencontre. Il entendait, crissant sur le sable de la piste, le pas lourd du major Arcadia Zanafredis et ce bruit imaginé le faisait plus exactement souffrir que sa blessure. En vain, puisqu'il rêvait, fermait-il les yeux pour échapper au nouveau supplice de la roue, la vision du disque monstrueux de la Grande-Roue dont l'énorme masse l'avait obsédé, et qu'il imaginait maintenant se mouvant à une folle allure, crevant les murailles, perçant le plafond de sa chambre de fièvreux, l'entraînant, cloué sur son lit, dans une ronde infernale.

Il avait de fantasques pudeurs et si la douleur tordait les muscles de sa face, vite il s'enfouissait en ses oreillers, redoutant d'être pris au piège des dérouleurs de films.

Obstinément, il chassait d'une main cependant affai-

blie, une chose imaginaire et qui n'était pas la pointe de l'épée nue, mais le nez pointu et si affreusement blême de M. Ignace de Roskeln.

Puis l'esprit chavirant dans les profondeurs de son cœur, il nommait Madeline, lui parlait, subissant le charme de sa présence réelle, si bien qu'il n'eut pas un cri de joyeux étonnement lorsque la comédienne, ainsi que l'adroit lecteur l'a depuis longtemps pressenti, accourut enfin au chevet de son blessé.

« Comme la petite chérie sera donc heureuse passé le duel ! » avait, en son jobelin de sleeping-car, soupiré Ignace de Roskeln, quand ses joues molles brûlaient encore du double soufflet à la française !

Vainqueur du combat en champ-clos, ayant régalé ses témoins, et s'étant, avec une noble indifférence, laissé taper de cinquante louis par le major à qui le duel avait coûté quelques frais de voiture, Ignace s'était joyeusement empressé au galant logis de Madeline.

Lorsqu'il l'avait averti de la rencontre imminente, Madeline, sans cri, sans querelle avait chassé l'homme qui n'était que son sigisbée, accepté par dépit.

Madeline le haïssait autant pour le péril que son épée faisait courir à Jacques — les imbéciles sont si intelligemment servis par le hasard ! — que pour cette qualité imméritée d'amant qu'il prenait en combattant, sinon aux yeux du monde, du moins à ceux de Jacques.

Elle l'avait chassé, froide, crispée, lui défendant sa porte à jamais.

Il avait obéi, la laissant désespérée de ne pouvoir rien empêcher, meurtrie de savoir Jacques bravant pour l'amour d'elle un sérieux danger et torturée, en son absurde logique, de se refuser la joie de s'aller jeter dans les bras de son amant, puisque rien n'établissait encore, hélas ! qu'elle n'avait plus à craindre les caprices de Kalidjé.

Georges, son complice par le truchement de Lhéritier, dégradé, méprisé et pourtant généreux, Georges, depuis ce jour que Lhéritier, ivre de sa neuve situation parisienne avait, assez médiocrement d'ailleurs, joué son rôle de médiateur, vivait lui aussi dans un égarement assez voisin de celui qui désharmonisait l'existence de la comédienne.

Le valet prit sur lui, le combat terminé, d'avertir télégraphiquement Madeline de la déplorable issue. Un de ces vieux valets d'antan que leurs seigneurs admettaient à guerroyer, à souffrir sans honneur à leurs côtés, n'eût pas trouvé des termes plus heureusement mesurés pour correspondre avec la maîtresse de son maître.

En outre, il s'était gardé de dénoncer autre chose qu'une blessure anodine.

Georges attendait beaucoup de son initiative et la blessure de son ancien frère d'armes lui semblait maintenant proprement providentielle, bien que grave.

Pour Ignace de Roskeln la défense de reparaître qui lui avait été signifiée ne résistait pas à son examen. Ce Lohengrin des wagons-lits internationaux et du Stock-Exchange croyait à l'universalité de son expérience pour avoir été touché par la grâce de cent climats confondus. Pouvait-il justement concevoir que l'essence combinée de tant de climats empoisonnait sa sensibilité et le faisait tout à fait incapable de préjuger de l'éclat des floraisons uniques auxquelles le doux air de France, « votre si belle France » ainsi qu'il disait lui-même, était uniquement propice ?

En dépit de tout, Ignace, donc, ne doutait point d'être reçu.

Sa stupide confiance de vaniteux sentimental, de tendre dénué de sensibilité lui donnait à répéter encore avant d'aller combattre : « Ach ! comme la petite chérie sera donc heureuse passé le duel ! »

Son rival dépêché d'un coup qu'il avait appris du maître d'armes du prince Lichtenstein, Ignace de Roskeln se fit conduire chez Madeline, plus que jamais convaincu qu'il serait reçu. Il le fut et, tout de suite, claironna sa déplorable victoire.

Toutefois, en face de Madeline dont la douleur muette contenue, gardait un étrange pouvoir de rayonnement, il n'était plus aussi insolemment certain qu'il eût mieux valu pour lui recevoir que donner.

— Ach ! j'ai corrigé cet homme qui ne vous tourmentera plus, belle chérie. Il faut m'aimer comme je

vous aime, tellement j'ai eu plaisir à penser mourir pour vous ! Mais c'est l'autre donc qui a retrouvé le bon coup d'épée. Ach ! m'aimerez-vous enfin ?

Madeline, sur la foi du télégramme du cavalier fidèle ne croyait encore qu'à une blessure légère. Dolente pour cela mais non point angoissée, haineuse, mais sans se laisser deviner, elle interrogea l'ennemi :

— Vraiment, Ignace vous avez blessé Jacques Albier ? Est-ce grave ?

Enhardi par cette indifférence bien jouée, Ignace de Roskeln s'empressa de satisfaire Madeline :

— Je dis un bon coup d'épée.

Madeline crut défaillir. Elle fit un effort inouï pour ne pas faiblir et s'écrouler aux pieds d'Ignace de Roskeln, misérable femelle abattue, tant elle se serait méprisée d'être secourue par l'ennemi. Mieux que ses paroles sans précision, l'imbécile satisfaction qui s'étalait sur la pâle face adipeuse de l'heimatlos persuadait l'amoureuse de la réalité des souffrances de Jacques. Elle eut le courage de poursuivre ses questions.

— A l'épaule ?

Alors la tranquille sottise, gonflée de vanité et d'espérance, éclata en bêlements magnifiques :

— Hé ! non, en pleine poitrine ! C'est miracle que le poumon n'ait pas été traversé. Mais j'ai, moi aussi, risqué beaucoup. D'abord il n'attaquait pas et se défendait mal. J'en étais comme confus, comprenez ; je ne voulais tout de même pas lui assassiner !...

« C'était comme s'il avait vraiment cherché la mort.

« Puis, soudainement, il s'est jeté sur moi comme furieux. Alors, moi aussi j'avais liberté pour bien toucher et j'ai touché, comme il fallait, content, Madeline, content d'avoir pour vous risqué beaucoup. Voilà. Madeline...

Madeline semblait grandie, toute blanche, les doigts fragiles agités d'un douloureux tremblement. Seule, elle n'eût pu se dominer davantage et se fût abimée sur le tapis ; la présence exécrable de l'ennemi, de l'assassin de son Jacquot, de cet ahuri sentimental, malfaisant et qui la désirait, soutenait son énergie, cette énergie qu'il lui fallait entretenir, grandir, pour châtier à son tour.

Ce fut soudain et terrible.

Elle vint à l'ennemi, les bras ouverts. Ignace ne donna pas une seconde au doute ; souriant, presque hilare, épanoui, il savourait à l'avance l'étreinte qui l'allait payer de tant de peines et d'une si chère patience.

Nul fat illustre jamais n'attendit si benoîtement son salaire. Don Juan lui-même n'espéra pas plus sereinement le suprême baiser d'Elvire.

A pleines mains, Madeline saisit ainsi que de la neige, les joues molles et froides du misérable ; elle serra, tendit les muscles et les froissa. Ses ongles soignés, ouvragés, qui étaient à la fois des bijoux et

des armes, s'imprimèrent dans la chair livide qui se colora lentement.

Les gros yeux myopes d'Ignace de Rolsken papillotaient, s'emplissant de larmes qui restaient comme cristallisées au bord des paupières lourdes, sans pouvoir s'écouler librement, largement.

Sans lâcher la proie torturée, la comédienne lui jeta à la face :

— Je suis contente que vous m'aimiez, contente parce que vous en allez souffrir !... Si vous me l'avez tué, je trouverai mieux pour vous désespérer et gâcher à jamais votre vie inutile. Vous osez m'annoncer votre victoire ! — et elle le suppliciait avec une férocité soutenue.

— Mais vous ne sentez donc rien ? Vous ne sentez donc pas que ce ne peut être une victoire ?

« Mon petit ! Mon petit ! Votre cruelle sottise me fait au moins comprendre mes fautes, elle me le rend, elle me rend à lui ! Grâce à vous, je ne crains plus rien de mon amour.

« Va-t-en ! Va-t-en ! cria-t-elle en découvrant qu'elle avait du sang au bout des doigts ; va-t-en ! Tu ne comprends donc pas qu'il faut que j'aille retrouver mon petit !...

Elle fermait les yeux, raide, toute sa chair crispée, se reprenant à tordre la viande molle et maintenant violacée, sanglante sous les ongles roses, à crever les joues d'Ignace qui souffrait aussi directement des tor-

tures physiques que lui infligeait l'amoureuse courroucée que de la détresse de son cœur.

Atrocement meurtri, incapable de se contenir davantage, ivre d'être vaincu, blessé et humilié, considérant enfin la partie irrémissiblement perdue, il repoussa de toute sa vigueur sa bourrelle.

Madeline lui résistait, agrafant désespérément ses ongles dans les chairs déchirées, prête, eût-on pu croire, à lui fouiller la gorge.

Ignace de Roskeln, accablé de douleur et de rage désespérée, poussa un ignoble juron tudesque, ou yiddish, et tordit les bras de Madeline pour la jeter, pantelante, sur une causeuse.

En tombant elle se blessa aux genoux, la rude étreinte d'Ignace lui avait brisé les bras, cassé les poignets.

La fine comédienne des petits théâtres de haut goût, l'élégante, la délicate n'était plus qu'une femelle, une femelle rossée qui se cabre sous les horions du mâle, pas même mâle de son choix.

Sans y songer, Madeline releva violemment des étoffes et découvrit sa jambe afin de voir sa blessure. Entre les fines mailles arrachées du bas, le genou apparaissait sanguinolent.

A demi-folle, se rajustant d'un geste prompt, échappant à l'oubli dans lequel elle avait un instant plongé, outragé de subir le regard, un regard penaud cependant, d'Ignace de Roskeln, sur ses grâces décou-

vertes, Madeline, à demi-folle, secouant sa chevelure écroulée, chercha quelque immense injure à jeter à l'ennemi. Elle ne trouva rien, puis soudain cria :

— Prussien ! Sale Prussien !...

Or, cela qu'elle n'avait pas cherché, cela qui lui était venu naïvement à l'esprit et qui semble vulgairement hors de propos, c'était cela qu'il fallait dire, cela que justifiait la colère, cela même encore qu'exigeait la pitié !

Peu perspicace pourtant, Ignace ne s'y trompa point et le silence qui suivit établit péremptoirement que la première phase du drame était irrémédiablement close.

Les larmes de l'étranger coulèrent enfin. Il pleura, abondamment, le front dans les mains, la poitrine soulevée de sanglots enfantins, tandis que Madeline, haletante encore, achevait de se rajuster devant la glace, avec beaucoup de soin et de méthode.

Ayant assez pleuré, Ignace dit enfin à celle qui paraissait avoir oublié une présence qui pourtant lui était odieuse à ce point :

— Pardon ! Oui, je suis une brute. Vous voulez me faire injure ? Madeline !... Vous n'avez pas fait grâce au Prussien... oui, le Prussien !... un pauvre Prussien égaré, perdu ! dans des complications françaises !...

« Je m'excuse de dire si long, encore quand je suis déjà chassé. Il y a beaucoup de votre faute, Madeline.

« Je ne savais pas, je ne connaissais pas. Sans guide

aurais-je tout de suite compris Versailles et le Louvre ? Pour le cœur il n'y a pas de guide. Si, il y a. Mais vous n'avez pas consenti d'être le guide.

« Cela vous amusait de perdre sur sa route le pauvre Prussien qui demandait son chemin. Je dis il y a beaucoup de votre faute. Tout le mal, je l'ai commis pour vous, pour bien faire. Zo ! J'ai risqué tout le contraire de ma chance. Adieu. Vous ne me retrouverez jamais devant vous, ça je puis jurer. Permettez-moi seulement de toujours penser...

« Adieu !... Adieu !... Ach ! Madeline, je souffre si excessivement !...

*
* *

Et Madeline oublia tout. Elle oublia qu'elle avait été une lamentable chose meurtrie, entre les mains apaisantes de Mathilde empressée, baignant, massant sa triste maîtresse, lui restituant, à force de soins intelligents, cette beauté, sa santé et son énergie, et la moitié de sa conscience.

A Madeline, qui toutefois avait su choisir longuement sa toilette de retour au bercail amoureux, il semblait que le vol fabuleux du tapis enchanté des vieux contes l'avait ainsi transportée au chevet de son amant.

Très pâle, Jacques reposait, étendu dans le grand lit, leur grand lit de jadis et de demain.

Lorsqu'elle parut, Jacques dormait, veillé par le

docteur et Georges dont la joie fut telle qu'il eût voulu tomber aux genoux de la jeune femme.

Madeline vit son amant bien pâle, mais elle crut volontiers aux paroles rassurantes du médecin.

Même, puisqu'elle espérait si fermement en une prompte et sûre guérison, elle ne s'épargna pas les vilains détails scientifiques, ces détails farcis de mots qui font si peur aux belles amoureuses gentiment ignorantes.

Ça lui paraissait brave d'entendre de pareilles choses, et cette bravoure c'était une belle preuve d'amour, et Madeline fut heureuse de retrouver la force et la vertu du sourire, d'un sourire de joie authentique, lorsque le docteur lui confia, enthousiaste :

— Il s'est battu comme un lion !

Il s'était bien battu et sortait vainqueur du combat singulier. Il est tant de manières d'être vainqueur et est-ce que l'adresse à l'épée d'un Ignace de Roskeln peut en faire un vainqueur ?

Fatiguer Jacques eût été imprudent ; Madeline promit d'être sage.

Elle regardait le blessé, résigné à retarder aussi longtemps qu'il le faudrait des embrassements dont l'espérance la soulevait.

Jacques dormait, amaigri en un jour, les yeux mal clos, plus beaux d'être plus ardents.

— Mon joli, joli malade ! gazouillait Madeline.

C'est alors que le blessé se laissa choir dans un doux

délire. Assurément, rien ne l'avertissait par les sens de la présence de sa maîtresse et pourtant il murmurait :

— Tu es là... tu es là !... je t'attendais... tu as été longue !... Madeline, il fallait venir plus tôt, beaucoup plus tôt !... Depuis quel soir n'es-tu pas venue ?... Je ne souffre pas, tu sais... C'est si doux d'être malade, de... de... de... tu ne me quitteras plus ? Tu vois, je ne sais faire que des sottises quand tu n'es pas auprès de moi... J'ai mauvais caractère... Je me suis battu, je puis bien te l'avouer... je me suis battu... parce que je croyais que tu avais payé mes dettes... est-ce assez comique ?... en somme, c'est vrai... tu l'as voulu, ne dis pas non... C'est charmant, c'est joli... joli comme une idée de Madeline... Madelinon.., Manon... bourse commune... bah ! des préjugés... C'est gentil tout plein... tu sais, je te rendrai ça, plus tard, bientôt... c'est très chic cé que tu as fait... et il y aura toujours un fier coup d'épée, quand je serai guéri, pour celui qui dira... qui osera dire... que je suis...

— Jacques !

— ... qui dira que je suis...

— Oh ! ne peut-on l'obliger à se taire, docteur ?

— Apaisez-vous, madame, ne parlez pas.

— ... qui dira que je suis un... Oh ! ce nez ! enlevez ce nez !... oui, c'est gentil, très gentil... c'est crâne... c'est...

— Il s'est endormi. Pauvre chéri !

Retirant son grand chapeau devant la glace, Made-

line se prépara à la longue veillée, belle comme une nuit d'amour, belle des plus douces, des plus chères inquiétudes.

Le docteur s'étant retiré, Georges revint pour dire :

— Au moins que Madame n'oublie pas que je suis là, moi aussi. Madame n'aura qu'à sonner, je viendrai.

IX

Hyménée!

Les reporter, ces poètes sans le savoir, à qui est dévolue la gloire de composer d'ultimes chansons de gestes — et quels gestes! — les reporters, pensons-nous, n'ont pas suffisamment, — souvenez-vous des plus récentes unions de la cour et du jardin — fait ressortir que les mariages bien parisiens ne se célèbrent plus qu'à la campagne.

Après le Théâtre de la Nature, convient-il de se moquer du mariage aux champs? Nos maîtres d'élégance n'ont pas encore rappelé les violoneux et les sonneurs de cornemuse, mais, patience.

Or, en l'église Sainte-Agnès-de-Chatou furent bénis et dûment unis et à jamais, ce qui est plus grave, Marie-Ange-Chrétien-Philippe Arnault de la Vaudray, dit Philippe Arnal, et la princesse Kalidjé, nièce du ci-devant Commandeur des Croyants Abdul-Hamid Khan II.

Certes, Chatou ça n'est pas très campagne, comme disent les bonnes gens, mais quoi! naguère, l'académicien Raymond Lebigre et la jolie Gilberte Marise n'y découvraient-ils point — de nuit, et pour le plus grand dommage d'un trop tendre spiritualiste — le Bois sacré?

C'est l'abbé Servant qui célébrait l'office. On s'étonnait un peu de la dureté de son masque. Comment n'était-elle pas plus lisible la joie de ce jeune prêtre dévoué à son sacerdoce et ivre de piété? N'allait-il pas de conversion en conversion? Le Père Chapavoine, bon connaisseur et peseur peu complaisant des âmes, avait daigné le féliciter et le recommandait à la bonté de Mgr l'Archevêque de Paris.

L'abbé Servant avait éclairé des lumières divines l'âme frivole de Lucien Sernave, hier poète frivole, Gilberte Marise adoptait une si édifiante attitude et servait avec tant de zèle intelligent les desseins de l'Eglise qu'il fallait bien lui pardonner l'irrégularité de sa vie, irrégularité tout entière imputable à l'obscurité des origines de la jeune femme. Enfin, la princesse Kalidjé, une infidèle, abjurait solennellement, agenouillée sur les marches de l'autel, comme s'agenouillait à ses côtés, élégant et bel esprit, le dernier représentant d'une des plus vieilles familles catholiques du Berry ; un Berry dominé, il est vrai, par la perspective fantôme du perron de Tortoni.

La joie du prêtre eût dû s'augmenter à la pensée que

l'artisan de cette perfection était la petite cousine Madeleine, par d'autres nommée Madeline, qui rachetait ainsi beaucoup de ses fautes et ne pouvait manquer à donner, elle aussi, quelque jour, un saint exemple.

D'où venait alors que le jeune prêtre, hier beau comme Saint-Michel prenait la mine d'un vieux vicaire bougon et expédiait sa messe, en fonctionnaire mécontent, en paria de l'autel, en raté de la béatitude ?

Jardinier d'une roseraie céleste, souffriez-vous, l'abbé, de bénir les frelons, les sauterelles et les bêtes pillardes abattues sur le trésor embaumé ? Et cependant, l'abbé, je vous vis reconquis à vous-même, votre beau visage empreint de bonté, de pureté, quand vint l'instant de la bénédiction, car la vertu du pardon est assez haute pour sauver avec le pêcheur le prêtre qui l'absout.

La mélancolie dont souffrit l'abbé Servant était bien loin des pensées de Lebigre, lequel s'était uniquement efforcé de cacher au jeune prêtre que Lucien, remis aux mains glacées de Mme Sernave et reconduit à Nancy, renierait par les soins du pasteur Michel Sernave son oncle, la foi de Gilberte et du père Séraphin. A Lebigre lui-même, le sort avait réservé d'apprendre plus tard que Lucien brûlerait *A Genoux !* et publierait son premier ouvrage, un instant dédaigné, sous cette mention fallacieuse à demi : *Le Bal des victimes*, par Lucien Sernave, auteur d'un (en très petits caractères) ouvrage couronné par l'Académie Française (en capitales

égyptiennes). O Lebigre ! les desseins de l'Institut sont impénétrables !

Au chant de l'orgue, le cortège pénétra dans l'église. Plus que jamais fidèle à la mémoire d'Etienne Lousteau, son grand; son authentique ancêtre, Philippe Arnal s'était vêtu d'une redingote olive à double collet, d'un pantalon en drap de soie amande, et à sous-pieds, cravaté de cachemire blanc et coiffé d'un haut chapeau gris perle. L'épousée, encore que christianisée, disparaissait sous les voiles ; des voiles de nuances incertaines brodés de fleurs en laine, chef-d'œuvre d'une troupe de petites filles élevées par un grand couturier dans une sorte de couvent dirigé, à la slave, par un ancien colonel russe tombé dans la théosophie, assisté d'un maître de ballet.

Venaient ensuite, dignes, confits en béatitude, Raymond Lebigre et Gilberte Marise, puis Rodolphe Lescar, le puissant directeur de l'*Oméga*, témoin de Philippe avec Lebigre ; Omar Pacha, témoin de la princesse ainsi que Jacques Albier, faible un peu, souffrant encore de sa blessure, mais radieux, nourri de sa joie reconquise et prenant pour soi le chant nuptial des orgues, puisque à son bras Madeline se faisait aussi lourde, de toute sa tendresse, comme font les plus simples et les plus franches amoureuses, heureuses d'ainsi user, d'un unique élan, leur force, dans l'attente émerveillée des enivrantes faiblesses, des surhumains anéantissements.

Il ne manquait, c'est Omar-Pacha qui en fit la remarque malicieuse à l'oreille de Philippe, que M. Ignace de Roskeln et le jeune Mahmoud.

Or, le pâle Ignace voguait sur des mers étrangères et le jeune Mahmoud, maître absolu ce jour-là du domaine maternel, hurlait à son aise, en conscience, pour la plus totale affliction d'une Suissesse sans fantaisie préposée à sa surveillance et que Mahmoud, tandis que le Saint-Père bénissait sa mère par procuration, accablait de coups de poings et de coups de pied et d'injures dont « Chienne de chrétienne » était la moins colorée. L'étrange moutard, tendre et brutal, grandi de se connaître fils d'un sultan jadis redoutable, souffrait obscurément que sa mère reniât tout un passé dont il avait l'obscure gourmandise. Il chérissait néanmoins son père adoptif, confiant en ses promesses, ne doutant pas que lui, Mahmoud, ne serait plus jamais battu, qu'un jour toutes les femmes retourneraient au harem et qu'il irait à la guerre ! Car les malheurs fondant sur la patrie ottomane déchiraient sa jeune âme. Quand Kalidjé, parfaite, priait en la chapelle consacrée à cette Sainte-Agnès dont l'ingénu et violent mystère lui demeurait caché, Mahmoud, le flanc orné d'un merveilleux tambour dont Philippe lui avait fait présent, menait un fier tapage, saccageant le lit par lui décrété place-forte, le salon naïvement assimilé aux riantes vallées de la Maritza, et, certain de la revanche impossible du Croissant, pleurait d'aise à

cette vision en cognant sur les hanches rebondies de la blonde fille des pasteurs d'Argovie, comme si c'eût été les flancs surpris d'une simple division bulgare.

La faute du mémorialiste serait capitale d'omettre que de nombreuses illustrations parisiennes emplissaient la nef de l'église artistement rustique. Heureuse matinée pour les reporters, le petit Percier et les tourneurs de cinémas. A peine peut-on signaler que Rodolphe Lescar à trois reprises abandonna sa place, son rang, afin d'aller ennuyer d'instructions les cinq rédacteurs et photographes de l'*Omega* mobilisés pour la cérémonie. Notons encore que Lebigre s'attira les cinglants reproches de Gilberte pour s'être assis ou levé à faux sans tenir scrupuleux compte des sonores avertissements du bedeau cramoisi. « Vous, un champion de l'Autel ! »

Les journaux ont tout décrit, même le joyeux repas dont fut suivie la bénédiction nuptiale. Il semble pourtant que telles paroles d'importance n'ont pas été recueillies avec la piété convenable.

A Madeline rougissante de plaisir, Raymond Lebigre avait dit :

— J'ai vu Claretie hier ; j'ai sa promesse et celle aussi de l'autre Raymond, le Président !...

Gilberte ajouta :

— Et c'est dans l'acte de Jacques que tu débuteras. Raymond est si bon !... le mien ! Dis oui, bigre !...

« Sois heureuse chérie, autant que je suis heureuse !

Les deux amies s'embrassant, se mignotant, Gilberte chuchotait à l'oreille de Madeline :

— J'ai reçu de Lulu la plus tendre des lettres... je te la lirai.

MADELINE. — Jacques, il faudra faire quelque chose pour ce pauvre Lhéritier... Il t'est si dévoué et il a été d'une si discrète obligeance dans mon horrible solitude !... Le voici sur le pavé, et c'est un peu notre œuvre.

PHILIPPE. — A propos, Jacques, désormais, le poète riche, c'est moi !

JACQUES. — Erreur choquante, mon bon ami ; M. Albier le père m'ouvre ses coffres nombreux et qu'on prétend fertiles en or.

PHILIPPE. — Bah ! Il est convaincu ?

JACQUES. — De ma valeur ?... A coup sûr de ma valeur sociale. Il a fallu, pour accomplir ce miracle, le coup d'épée providentiel de l'heimatlos en partance et sentimental. Impuissant à m'interviewer si je battais la campagne, le petit Percier, ton saute-ruisseau, interviewait Georges Cabouche, mon domestique et mon ancien. Ce valet bien moins fataliste que son maître Jacques a été, tu le reconnais, merveilleux d'à-propos. Georges commence ses mémoires dans un repos bien gagné. Je le dote et il épouse. Qui ? Mathilde, lingère, rue de Longchamp. De tels serviteurs ne se remplacent pas.

OMAR-PACHA. — Mon cher ami Philippe...

On fit cercle.

— ... mon cher ami, le gouvernement impérial est trop heureux de vous offrir la croix de commandeur du Medjidihé. Eh oui, la croix de commandeur, du coup. Celui à qui en devait revenir l'honneur médite dans les prisons de Sofia. Acceptez-la.

Et donnant l'accolade au nouveau commandeur, il poursuivit à voix basse :

— Acceptez-la, vous l'avez bien gagnée ! Je suis podagre, j'ignore l'art de la guerre et suis bien empêché de courir aux armées supplier qu'on m'accorde mon droit au sacrifice subalterne. Mais si je puis me flatter d'avoir favorisé votre union, j'ai bien mérité de ma malheureuse patrie.

X

Raymond Lebigre, de l'Académie Française, au Révérend Père Chapavoine... et Une page d'art nègre.

Mon cher Ernest,

Je suis bien satisfait d'apprendre que l'abbé Servant a reçu de toi la plus réconfortante des épîtres. La plus belle aussi. Un jour, le plus tard possible, mon cher ami, les Lettres du R. P. Chapavoine apprendront aux générations nouvelles à quelle hauteur une conscience forte peut conduire le style familier.

« Te souviens-tu, Ernest, de ce que je t'écrivis, naguère, au sujet de ce jeune desservant ? Nous avions, je le reconnais volontiers, bien imprudemment jugé ce digne prêtre qui est, par l'effet d'une politique discrète dont nous ne lui marchanderons pas l'honneur, l'artisan d'une si unanime félicité.

« Il caresse obstinément l'espérance de se dévouer, là-bas, en Extrême-Orient, à la sainte propagande. Tu as le pouvoir de le satisfaire et je me persuade que tu n'y voudras pas manquer, même si sachant aussi bien que moi que, d'une complexion délicate, pauvre corps fragile déjà usé par l'âme, l'abbé Servant ne peut pas résister longtemps au climat meurtrier du Yunnam. Je te sais, mon pieux Ernest, assez d'héroïsme au cœur pour ne pas même redouter d'apprêter un martyre ! L'Eglise en a besoin.

« Je t'embrasse affectueusement.

« Raymond Lebigre. »

*
* *

Et le nègre ? L'enfant de Cham ? demanderont les scrupuleux qui tinrent un compte exact des personnages.

Le nègre Dagobert a résisté aux séductions redoutables de la Métropole. Il a regagné son Afrique natale et c'est en ces termes qu'il fit à ses maîtres divers ses adieux raisonnables :

— Dagobert reprendre chéchia. Tiraillous ça bien connaître ! Dagobert content toucher prime. Tiraillous ça qu'est franc ! Dagobert dans deux mois caporal l'y y'a dit commandant. Ça qu'est bon ! Ça qu'est franc ! Y'en a ça même chose le jour, même chose la nuit !

Ça s'y peut pas discuter. Tu dis ça galons laine, ça moins-moins, pas grand'chose ? T'en as raison, mais ça y'a pas moyen z'erreur. A Paris, toi pas moyen fixé. Tu crois toi réussir, toi bien arrivé, toi gagné gros-lot ? Ça Paris pas vrai, jamais bien connaître ! Toujours moins-moins !...

ÉPILOGUE

(1914-1918)

BULLETIN DES ÉCRIVAINS

nous
avec
était
ées, et
mbat-
grand
m'ap
coni
hom-
obus
à ge-
avons
RD

Marc
aysse
ations
2 cita-

ECRIVEZ A...

Raymond Lebigre (de l'Académie Française). Lieutenant-Colonel d'Inf. Territ. détaché à l'Inspection générale de l'Instruction publique en Alsace reconquise ; à Thann.

Lucien Sernave, Lieutenant au 32e Bat. Chas. à pied ; Maison de la Presse, 3, rue François Ier, Paris.

Jacques Albier, Sous-Lieutenant de cavalerie. Officier de liaison au G. Q. G. britannique. (Réformé à la suite d'une grave blessure à la poitrine dans un duel avec un Allemand, notre confrère, réintégré sur sa demande instante, n'a pu résister aux fatigues de la campagne. Passionné du devoir, il a obtenu, depuis la Marne, d'être attaché au service d'information interallié. Croix de guerre. Victoria Cross).

Léon Percier, Caporal-mitrailleur au 294e Régiment d'Inf. Hôtel-Dieu de Doullens (Somme). Salle A. Paré (Grande Chirurgie).

5e tirailleurs
écrire à
lger

taires da
rils les 2
divisio

René L
lant. Dir
régiment
trié et
29 avril a
reprises
reconnai
de l'enne
précieux
ennemi.

André
gique, en
conduit l
où il s'es
un bom
(Ordre de
« Bon
voirs, bl
son poste
dement p

Fernan
ébranlée
régiment
preuve d

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

anons
casion
ument
pidité
odèle
litaire
—
épris
cience
reuve
lignes
arbelé

Caporal BILA TABAORÉ (Mohamed) dit Dagobert, caporal à la 14e Cie du 56e Bat. de Tirailleurs Sénégalais. Excellent chef d'escouade, d'une fidélité sans exemple, 7 ans de service ; intelligent et intrépide ; déjà proposé pour la médaille militaire lors de l'expédition du Ouadaï. Croix de guerre (2 citations). A réussi à délivrer son lieutenant grièvement blessé, tuant de sa main, deux ennemis dont un officier. Blessé à mort comme il s'élançait au combat pour la seconde fois. Médaille militaire. (Ordre de l'Armée.)

canons
remarqu
à toute

Abd-el
par sa
d'une br
en toute
ation.
Mustap
s'est port
au cours
et ne s
de guerr

De *La Cote française* :

Le Conseil de guerre de Leipzig vient d'acquitter, à l'unanimité, le lieutenant von Schmakoff, de la Garde prussienne, qui, on s'en souvient, tua de deux balles d'un pistolet automatique l'orateur socialiste Rudolphe Sernave, ancien député au Reischtag, dont l'activité antibelliciste égalait au moins celle des Liebknecht, des Ledebourg et des Rosa Luxembourg. Après une peine de six mois de forteresse, le tribun venait d'être incorporé ; il portait depuis huit jours l'habit « feldgraü » lorsque von Schmakoff l'abattit *unter den Linden*.

D'origine française, Rudolphe Sernave descendait d'un des hugenots du XVIIe siècle qui firent la prospérité de Berlin. Détail piquant, ce révolutionnaire irréductible devait recevoir un jour en héritage la plus considérable part d'actions de la fameuse *Société d'Artillerie de la Ruhr* dont la guerre a quintuplé le rapport. Jusqu'à l'agression inexpiable, la célèbre S. A. R. — plaisamment dénommée par nos grands forgerons *l'Altesse Royale* — était considérée comme une filiale de la *Société des Ateliers Civils et Militaires de Liverdun*, près Nancy. Mais quoi ? La haute banque a depuis longtemps donné l'exemple à l'industrie sa sœur.

Rudolphe Sernave était, dit-on, un puissant électriseur de foules. Il ne prêchera plus.

Du *Temps :*

Hier a paru, à Genève, le premier numéro de l'*Orient-France*, sous la direction d'Omar-Pacha, ami dévoué de notre pays qui dira de dures vérités à la poignée d'aventuriers menant la Turquie à sa perte.

Notre excellent confrère, Fernand Lhéritier, mis en sursis et rappelé d'une formation de l'intérieur où il servait modestement, assurera les fonctions de secrétaire de la rédaction. Au sommaire : *Souvenons-nous de Sébastopol*, par Pierre Loti ; les *Intrigues du Khédive*, par Dixit ; *Culture française et civilisation musulmane*, par la Princesse K. ; le *Croissant sur la Chéchia*, poème de Mme Philippe de la Vorderaye-Kalidjé ; et de nombreuses informations diplomatiques et militaires.

Du *Cri de Paris* :

Talon ou Bonnet Rouge ?...

Est-il vrai qu'un de nos plus brillants chroniqueurs, fort à la mode et qui avait l'audience des milieux bien pensants, ait adhéré au Parti Socialiste unifié ?

D'aucuns expliquent ce coup de tête par le dépit ressenti par un écrivain de la valeur de P.i..p.. A.n.l à se voir mobilisé comme G.V.C. Mais il était, depuis bien des mois, libéré et rendu à ses travaux d'aimable moraliste.

D'autres s'étonnent que ce Parisien, qui connut, malgré de brillants dehors, des heures tourmentées, ait attendu d'être quasiment millionnaire pour s'affilier aux « partageux ».

Mais ne chuchote-t-on pas qu'il songe à divorcer ?

*De l'*Intransigeant :

Quand les simples poilus nous ont donné de telles leçons, nous n'avons plus à rougir ni à nous étonner de nous mettre à l'école des humbles. Un ami nous remet un cahier de souvenirs, tour à tour piquants et émouvants ; ceux d'un de ces enfants de Paris, mauvaises têtes et bons cœurs, éternels Gavroches, acteurs charmants de ces choses vues *qui ont fait nos échos si populaires. Hier, serviteur d'un des jeunes maîtres de la littérature, et, dans la guerre inouïe que nous impose le boche, ordonnance du général Mourlon, notre auteur improvisé conduira nos lecteurs de Paris au front, leur révélant la guerre des théâtres, celle des années futiles, et leur montrant ce théâtre de guerre, vu d'un quartier général par un modeste en posture d'approcher les grands chefs. Blessé en portant un pli aux avants-postes, réformé, l'ancien ordonnance s'improvise journaliste, tant il est vrai qu'un jeune Français sait s'adapter gentiment aux circonstances. Notre héros qui devient notre collaborateur nous a demandé de taire son nom qui « ne dirait rien à personne ! » selon son expression d'une si sympathique naïveté.*

Demain, le premier article du Cavalier Scapin.

L. B.

De *Comœdia* :

Comédie Française

L'engagement de Mademoiselle Madeline Delrose, qui s'est si généreusement dépensée tant au Théâtre aux Armées qu'à l'Ambulance de l'Institut dirigée par Madame Gilberte Marise, sera bien accueilli.

Sans doute la jeune comédienne a-t-elle encore beaucoup à apprendre ; mais nous lui devrons la joie d'applaudir une Célimène de vingt-cinq ans — enfin ! — et jolie ! L'intelligence de l'emploi peut s'acquérir par l'expérience et le moins qu'on puisse dire d'elle, c'est que c'est une belle fille. Bien que son jeu soit parfois absurde, il parvient à donner l'illusion du naturel. Agréable toujours, elle est l'image de la vie promise aux abonnés du mardi, aux oisifs de qualité et, généralement, à toutes les personnes de bonne compagnie.

Douarnenez, 1912 — Paris, 1920

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ÉPILOGUE (1914-1918)

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

Librairie ALBIN MICHEL, Editeur, 22, rue Huyghens, Paris

BARE (Marcel de)
La Maîtresse insoumise 1
Lucette figurante 1

BRINGER (Rodolphe)
Le Mari de Cœur 1
M. le Vicomte et son Pote 1
M. Florestan, nouveau Pauvre 1
Mam'zelle Titi 1

BRIVES (René)
Mémoires d'un Dingo 1

CARCO (Francis)
Bob et Bobette s'amusent 1

DELCAMP (André)
Un As d'Amour 1

FABRICE (Delphi)
L'Homme de Joie 1

DERENNES (Charles)
Les Bains dans le Pactole 1

DOLLÉ (André)
Brin d'Amour, gars de Paris 1
Les Ronds de Cuir bleu horizon 1

FOUCHARDIÈRE (G. de la) et BRINGER (R.)
L'Homme qui réveille les Morts 1

HIRSCH (Charles-Henry)
Le Tigre et Coquelicot 1

JEHAN D'IVRAY
Mémoire de l'Eunuque Béchir-Aga 1

LANDRE (Jeanne)
L'Ecole des Marraines 1
Loin des Balles 1
Bob et Bobette, Enfants perdus 1
Madame Poche ou la Parfaite Educatrice 1
Où va l'Amour ? 1

LORDE (André de) et MARSELE (Jean)
Aloyse ou la Bourgeoise pervertie 1
Le Mari malgré lui 1

LORRAIN (Jean)
La Maison Philibert 1

MAC ORLAN (Pierre)
Bob bataillonnaire 1

MARAIS (Jeanne)
La Carrière amoureuse 1
Pour le Bon Motif 1
Pour la Bagatelle 1
La nièce de l'Oncle Sam 1
Trio d'Amour 1

MATHIEX (Paul)
La Folie d'aimer 1

ORCHAMPS (Baronne d')
Tous les Secrets de la Femme 1
L'Amant de Poche 1
Les Bagatelles de la porte 1
Les deux Frissons 1

ORCHAMPS (Baronne d') et WILLY
La bonne Manière 1

PEYRE (Fernand)
Amours de Brahmine 1

PHILIPPE (Charles-Louis)
Bubu de Montparnasse 1

RESCHAL (Antonin)
Pierrette en Pension 1
Pierrette s'amuse 1
Pierrette amoureuse 1
Maud, femme du monde cambrioleuse. 1
Les derniers Exploits de Maud 1
L'Entretenu 1
L'Ornière 1
L'Heure du Péché 1

ROUQUETTE (Louis-Frédéric)
La Cité des Vieilles 1
Notre-Dame-des-Voluptés-sans nombre. 1

SALMON (André)
Bob et Bobette en Ménage 1

SCHURMANN (J.-J.) et GUILLOT de SAIX
Marius Manfouty, 1er prix du Conservatoire 1
Marius Manfouty, comédien français. 1
L'Illustre Manfouty 1

SIMART (Maurice)
Ponette, modiste rue de Berne 1

VAUTEL (Clément)
La Réouverture du Paradis terrestre. 1

WILLY
Lélie, Fumeuse d'Opium 1
L'Implacable Siska 1
Les Amis de Siska 1
Une Plage d'Amour (roman polyglotte) 1
Sombre Histoire (roman) 1
Do Dièze 1
Ginette la Rêveuse 1

WILLY et MARAIS (Jeanne)
La Virginité de Mlle Thulette........ 1

Catalogue franco sur demande

Association Linotypiste, 23, rue Turgot, Paris (9e). Tél. Trudaine 61-79.

